# ILLUSTRATION JUIVE

2me ANNÉE -:- JUIN 1930 -:- Nº 6


**DOCTRINE**

## ...Creusez un sillon nouveau...

*... Tout l'univers sera un temple ...*

Jérémie, le fatal *nabi* d'Anatoth, issu du sein d'Israël, domine encore l'humanité qui vient se recueillir en lui chaque fois que, délaissant le problème de la guerre, elle songe à celui de la paix.

L'évocation de la pensée du grand *nabi* est plus que jamais opportune de notre temps: elle contribue à l'éveil de la conscience des peuples qui demain se jetteront mutuellement la responsabilité des guerres nouvelles, dont la menace plane au-dessus du tapis vert de leurs conférences.

Il a suffi que paraisse un livre que l'on peut qualifier d'inspiré, pour qu'aussitôt la figure grandiose du *nabi*, imprègne les esprits, illuminant les cœurs, dans leur intimité, d'une espérance nouvelle, et les dressant contre les appétits belliqueux et dominateurs des hommes. Et cependant ce livre, ne représente pas les aspects si multiples de l'existence complexe du *nabi*. Si l'œuvre de Zweig avait embrassé l'histoire entière et la riche tradition qui se rattachent à la vie du *nabi*, du jour de sa naissance à celui de son martyre, elle aurait livré aux yeux étonnés du monde profane une des plus fortes figures de l'humanité.

La tragédie de la vie extérieure du *nabi* d'Anatoth dont les justes imprécations retentirent sur les collines de Judée et dans la vallée du Nil, nous intéresse bien moins que sa vie intérieure, foyer d'une pensée qui, par delà le tombeau et le temps, nous est parvenue féconde et vigoureuse. On dirait presque que les montagnes de Judée ont conservé, dans leurs anfractuosités et leurs cavernes, l'écho de la voix puissante du *nabi*, et que parfois un roc se détachant de la montagne, roule dans le ravin, fait vibrer et éclater la voix que l'on croyait éteinte depuis des siècles, et qui, tel l'appel d'une sirène, s'élève comme jadis vers le ciel.

Jérémie nous est parvenu auréolé d'une auguste grandeur, non seulement parce qu'il attaqua de front l'idolâtrie des cultes obscènes et qu'il s'opposa à la foule belliqueuse, aveuglée par les passions politiques, non seulement parce qu'après le massacre des derniers survivants de la race de David, préférant les ruines de son temple à l'esclavage doré de Babylone il demeura sur sa terre, et que traîné de force en Egypte il ôsa crier à la face du Pharaon et des princes, la ruine prochaine du pays, mais aussi et surtout, parce qu'il enseigna aux hommes la parole de l'Eternel, parole de vérité et de justice, dont il prévoyait le triomphe, en un jour lointain, au sein d'une humanité orientée enfin vers l'amour et capable de toutes les perfections.

La vie du *nabi* ne comporte aucun élément extra-

humain ou surhumain, tout en lui est vraisemblable, acceptable, logique, humain et par conséquent faillible. Rien dans l'histoire ou la tradition ne nous est présenté sur Jérémie, qui ne soit hébraïquement équilibré.

De même que sa vie, la survivance de sa pensée, cette forme hébraïque de la «résurrection» est logique, naturelle, humaine...

Sans même prendre la peine de déterrer le corps de leur maître, ses disciples se préoccupèrent, au lendemain de sa lapidation, de le faire revivre. Et ils réussirent. Le maître continua à vivre dans toute la splendide majesté de sa gigantesque figure, il continua à vivre d'une vitalité qui domine tous les temps. Sa résurrection fut celle que l'hébraïsme réserve à tous les hommes qui considèrent la vie comme une glorification de la Justice et de la Vérité. Jérémie ressuscita en esprit, parce que dans le prophétisme juif et dans la pensée religieuse juive, il atteignit l'expression de la plus haute perfection.

L'idéalisme et l'universalisme juifs, fécondés par la parole de Moïse et développés par les prédécesseurs de Jérémie, atteignirent avec celui-ci le rythme de la perfection, en un spiritualisme auquel, même nous, les Juifs, ne sommes pas parvenus, qui, fils et successeurs directs de Jérémie, devrions sentir la responsabilité que nous conférait la qualité de dépositaires de sa pensée.

Il semblait, qu'après les sommets auxquels avaient atteints Osée, Amos et Isaïe, la plus haute expression de pensée intérieure avait été formulée. La lutte sans merci menée par les prophètes contre l'idolâtrie, summum de tous les vices, de tous les maux, de toutes les plaies sociales, avait idéalisé, spiritualisé, universalisé la religion. Graduellement et successivement elle avait été débarrassée de tous ses éléments extérieurs et matériels. Il n'en restait plus qu'un seul, le Temple de Jérusalem, la montagne de Sion, qu'Isaïe avait dogmatiquement décrétée inviolable, indestructible, éternelle.

Pouvait-on en ces siècles reculés avoir l'audacieuse vision d'un stade futur, d'une humanité dont la perfection morale permettrait l'épanouissement et l'affirmation d'une vie spirituelle intérieure et la communion intime de l'homme avec le Créateur, sans le secours de la forme matérielle extérieure, quelque épurée qu'elle soit, d'un sanctuaire public.

Pouvait-on prédire cet avenir où le Temple ne sera plus reconstruit parce que tout l'univers sera devenu un temple, parce que les hommes seront tous des sacerdotes, parce que le Seigneur vivra dans le cœur de chaque homme, et que nul n'éprouvera plus le besoin de rechercher Dieu en un lieu déterminé, en des circonstances déterminées.

Ce fut là, la suprême prophétie messianique de Jérémie. Qui étouffera cette voix, la voix puissante qui monte du tombeau du prophète lapidé, dont toute la vie fut une faillite, la voix qui renaît toujours, la voix éternelle?

«*Creusez un sillon nouveau et ne semez pas dans les ronces*». Telles sont ses paroles, les paroles de Jérémie le *nabi,* fils de Hilkyahou, d'une famille de Cohanim, les paroles de Jérémie d'Anatoth, issu du sein de la tribu de Benjamin, la tribu très fidèle d'Israël.

DAVID PRATO

Eliézer Strich — Bas-relief

**Les Hommes et les Faits**

# *Sur les voies du Judaïsme français*

L'HISTOIRE juive du XIXème siècle enregistre un mouvement de migration du peuple de l'Est à l'Ouest, dans un sens inverse de celui qu'elle enregistra aux siècles précédents. Il se produisit en même temps, parallèlement à cette transmigration sociale, une nouvelle orientation des courants spirituels. La chute des murs du ghetto marqua la fin de la prédominance des formes qui y avaient jusqu'alors régi la vie juive ; ces formes avaient été surtout morales et éthiques, elles n'avaient été esthétiques que dans une mesure fort restreinte. La libre fantaisie et la passion artistiques n'y avaient guère pu se déployer à leur gré. Les quatre siècles qu'a duré la vie du ghetto, à l'exception de l'Italie où prédominèrent des conditions particulières, furent très pauvres non seulement en artistes créateurs mais aussi en poètes. La pénétration dans la culture européenne, au début du XIXème siècle, constituait non seulement la recherche d'une forme nouvelle, mais avant toutes choses celle d'une esthétique. En Europe, et surtout parmi les peuples romans, le génie plastique de l'hellénisme exerçait toujours son action créatrice. Le poète juif avait été un lyrique; il avait excellé en cet art amorphe et subjectif qui se rapproche le plus de la nudité de la passion créatrice. Il ne possédait pas originairement la faculté de transposer son art sur le plan du drame aux trois dimensions, de le couler dans les formes fixes, éternelles de la pierre, comme le génie grec l'avait fait. Le Grec avait été dominé par la forme, la mesure qu'il a su imposer à la passion créatrice. Le poète juif du XIXème siècle est poussé par le désir d'une union de ces deux éléments: la passion éthique juive et la forme plastique héllenique. La forme et la couleur que les artistes juifs cherchent à réaliser en hébreu, en yiddish et en toutes les langues de l'Europe, visent la fusion de la tradition inéluctable et de cet impérieux besoin de la forme que l'Hellade et la Renaissance avaient insufflé à l'Europe.

L'attraction que la forme exerça sur les Juifs les poussa à une orientation vers l'Ouest. Le mouvement de l'essor hébraïque en Russie, la «Haskala», fut, durant les deux premiers tiers du XIXème siècle, tributaire de la culture allemande. Dans sa soif de plasticité, ce mouvement chercha vainement des points d'attache dans l'ambiance russe qui le vit naître. Le Russe s'assimile précisément au Juif par la prédominance dans sa nature de l'élément mystico-religieux sur l'élément plastique formel. D'ailleurs, les Russes eux-mêmes tendaient alors vers l'Ouest. Mais, pendant que le Judaïsme russe s'orientait vers l'Allemagne, le Judaïsme allemand lui aussi tendait vers l'Ouest, il subissait l'attrait de Paris. Heine et Bœrne, Hess et Alexandre Weill y trouvèrent une seconde patrie. L'«occidentalisation» de l'artiste juif pouvait réussir le mieux par la langue française et dans l'atmosphère plus claire et plus riante de la France, (les rivages méridionaux de la Mer Morte exercèrent une influence analogue sur l'hébraïsant Tchernichovsky).

C'est surtout dans le genre érotique que se manifeste cette recherche d'une nouvelle forme esthétique. L'abolition du cadre traditionnel de la vie juive du ghetto équivalait pour le juif à une libération de son individualisme. Au ghetto, la tradition avait réglé également l'érotique ; la vie amoureuse y avait été déterminée et conditionnée par le cadre familial. La famille, et plus encore la parenté, constituaient le facteur décisif dans la vie privée de chacun et chaque individualité s'y subordonnait. Ici également, la forme était éthique et logique plus qu'esthétique et sentimentale. En s'affranchissant du ghetto, on affranchissait en même temps les tendances latentes vers une forme esthétique, sentimentale et individuelle de l'érotique. Le jeune juif s'insurgea alors non seulement contre la tradition et son action comprimante sur la libre vie, mais aussi contre la famille, sa contrainte et sa domination. Les pères et les mères qui étaient encore à moitié asservis à l'influence de l'ancien ordre de choses, représentaient aux yeux du jeune juif, le périmé et le suranné, dont il cherchait à secouer le joug. Il s'en évada, pour en affranchir sa vie individuelle — non seulement dans le domaine de la libre beauté des arts, mais aussi dans celui de l'amour. Il s'enfuit alors vers les autres, les Non-juifs. Il demanda aux Hellènes, aux peuples européens cette joie des sens, cette indépendance que le code sévère de la tradition lui avait refusée.

Cette évolution dura pendant tout le XIXème siècle, et aujourd'hui encore, elle n'est pas achevée. C'est en France qu'elle rencontra le terrain le plus favorable, et ses plus grandes résistances, elle les trouva là où elle ne put battre en brèche que fort lentement la force inerte de la tradition, c'est-à-dire parmi les agglomérations juives, ou dans l'étroit conservatisme qui prédominait dans les régions de l'Est. Au commencement, l'affranchissement de la forme marcha toujours de pair avec un approfondissement, un élargissement intérieur de la prise de conscience, une réévaluation du mode de l'existence juive. On invoqua certains «moments» historiques du passé juif, non seulement pour justifier la lutte contre la tradition mais surtout pour faciliter la pénétration dans le milieu ambiant. La connexion entre le progrès des idées juives à travers les âges d'une part, et le milieu spirituel ambiant d'autre part, fut établie et mise en lumière.

Cette analogie conditionna et justifia le rapprochement qui s'initiait. Ainsi, en Allemagne et dans l'Est, la période d'émancipation se réclama des Prophètes, non seulement en vertu de leur lutte contre l'inerte tradition de la loi rituelle, mais aussi parce qu'elle y percevait un rythme commun à tous les mouvements d'émancipation spirituelle. Les idées de Lessing sur l'éducation de la race humaine émanent indubitablement, en dernière analyse, des conceptions du judaïsme ancien. En France, les Juifs signalèrent également la concordance des principes du Mosaïsme et des directives de la Révolution Française. Effectivement, la Révolution Française emprunta ses principaux stimulants aux réformateurs puritains d'Angleterre et d'Amérique dont la pensée politico-morale s'inspira de l'Ancien Testament. Ces similitudes, perçues intuitive-

La bénédiction du Rabbi par B. Schatz

ment et réelles quant à leur essence, non pas entre deux peuples mais entre deux groupes de circonstances, furent coordonnées plus tard par les penseurs de l'assimilation afin de démontrer l'analogie, l'égalité même des deux peuples. C'est ainsi que Hermann Cohen assimila le Judaïsme à la philosophie de Kant, qui était la culmination de l'émancipation spirituelle allemande; tandis que James Darmesteter assimile les Prophètes aux pionniers de la Révolution bourgeoise française. Tous deux ont identifié la vie du peuple étranger avec telle de ses manifestations historiques qui marquait, d'une part, l'influence juive la plus profonde, et, d'autre part, était la plus favorable au rapprochement juif.

Au début de ce processus, nous trouvons en France une personnalité qui a consacré sa vie à une étude approfondie des particularités du Judaïsme. Joseph Salvador est mi-juif par son père. Comme Bernard Lazare il est originaire du sud de la France; médecin et historien, il fut au fond, ainsi que Moïse Hess le devint plus tard, philosophe de l'histoire. Un de ses ouvrages s'intitule: «*Paris, Rome, Jérusalem*». Ce sont là les pôles de sa pensée: Paris, la patrie de l'émancipation intellectuelle et de la Révolution; Rome, le christianisme païen: Jérusalem, le mosaïsme pur. Pour lui, ainsi que plus tard pour Hermann Cohen, dont la dernière œuvre s'appelait: «*La religion tirée des sources du Judaïsme*», et pour James Darmesteter, le Mosaïsme est la religion de la Raison, opposée au polythéïsme, et par conséquent vraie et éternelle.

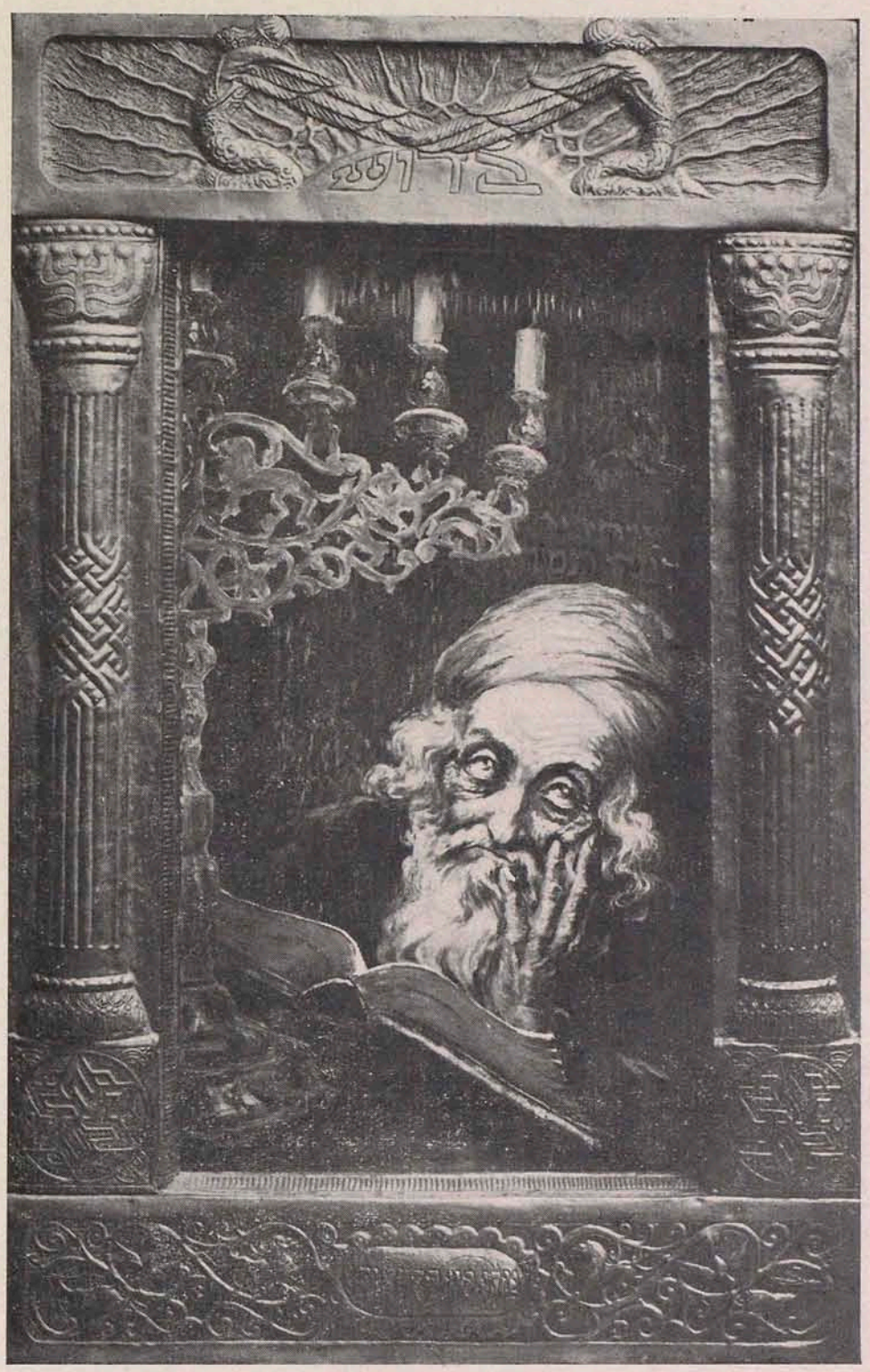
Comme idées directrices il assigne à cette religion, l'unité de Dieu qui établit l'unité de l'humanité, son égalité et sa fraternité dans un monde divisé en Etats, castes et sectes. C'est à Jérusalem également, plus que partout ailleurs, que l'homme retrouve son libre arbitre, jusque dans ses ultimes aspirations. Ce n'est que par la libre décision de sa volonté, que le Juif a accepté un pacte avec Dieu, un pacte librement consenti, librement exécuté, en témoin autonome de sa propre liberté. C'est ainsi que le Mosaïsme devient une nomocratie, une loi souveraine, mais une loi dont la souveraineté ne repose que sur un pacte librement consenti et non pas sur la domination arbitraire d'un maître absolu. Il est par conséquent le prototype rationnel d'une libre société politique.

Ainsi que Hess le fait ressortir plus tard, pour Salvador, le Mosaïsme n'est point un dogme immuable, mais la loi élastique, mobile, vivante d'un peuple vivant. Alors que d'autres peuples subissaient l'arbitraire du Fatum, des dieux irresponsables et des rois brutaux, Israël vécut une vie plus haute et plus rationnelle sous l'égide de sa loi. Le Christianisme, dans lequel Salvador vit une sorte de Judaïsme anémié (il fut aussi le premier qui publia une étude historique sur Jésus, dont Renan lui-même reconnut les mérites), fut une tentative de transmettre aux autres peuples les vérités du Mosaïsme. Mais cette tentative ne put s'effectuer qu'au prix de la pureté du Judaïsme. Pour accomplir ce progrès spirituel, Rome dut détruire Jérusalem. Mais le paganisme, ses rites et abus, submergèrent à tel point le noyau juif que les peuples commencèrent à s'insurger contre Rome et aspirèrent à retrouver le noyau juif à travers la doctrine chrétienne. La Réforme du XVIème siècle fut une tentative dans ce sens, mais elle s'arrêta à mi-chemin. Seules l'émancipation spirituelle française et la Révolution comprirent qu'on ne devait pas s'en tenir à la lettre du Nouveau Testament, mais qu'il fallait pénétrer jusqu'aux principes fondamentaux du Judaïsme. Les quatre principes fondamentaux reconnus par Salvador sont: l'unité de Dieu ou de tout ce qui vit; l'unité d'origine, ou la fraternité de tous les hommes, qui descendent tous du même père; l'unité du but ou le messianisme; l'unité du moyen, ou la mission messianique qui doit être portée non par un homme Dieu, mais par tout un peuple, le serviteur de Dieu. Ce but ne peut être cependant conquis que de haute lutte. En cela aussi Israël est un modèle; Israël a osé se mesurer

avec Dieu. Dans la Révolution Française, les peuples comprirent le symbole d'Israël, et offrirent de nouveau au monde la doctrine fondamentale du Mosaïsme, sous la forme de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen. Paris triompha ainsi de Rome. Mais la Révolution Française, qui s'était engagée dans la bonne voie, ne réalisa qu'un côté de la solution: le côté laïque-politique. Quant au côté religieux-spirituel, elle ne s'en embarrassa guère. C'est de là que vinrent Napoléon et la Restauration qui rendirent au monde la spiritualité du Moyen Age, depuis longtemps épuisée. Mais la vraie spiritualité dont le monde avait besoin, réside dans le Judaïsme que Rome crut avoir détruit. Avec l'aide de la France, Jérusalem se relèvera et le Mosaïsme deviendra la religion universelle. «La Jérusalem intelligente des temps nouveaux, la loi d'Alliance promise et vraiment messianique». Ainsi prophétise Salvador, qui, en maints égards, doit être considéré comme le précurseur de Moïse Hess.

A partir de cette première tentative de prise de conscience, le judaïsme français s'engagea dans la voie qui le conduisit à travers Alexandre Weill et J. Darmesteter, vers la nouvelle prise de conscience qui devait marquer la fin du siècle. Weill et Darmesteter étaient tous deux des juifs alsaciens. (En France, les efforts et l'influence des Juifs du Sud, tels que Salvador et Lazare, et ceux de Juifs de l'Est, s'entrecroisèrent et s'exercèrent dans une mesure égale). Avec tout son amour pour la France, Weill était avant tout un Hébreu. «Mais j'étais décidé, dussé-je mourir de faim, à briser ma plume allemande et à ne plus écrire que dans la langue sacrée de ma patrie, à laquelle je ne préfère que l'Hébreu», écrivit-il en souvenir de la guerre franco-allemande. Il fut une des figures les plus familières des boulevards parisiens, un ami de Heine, auquel il ressembla beaucoup par sa façon de penser, son sort, et ses avatars; il fut de plus un prophète qui eut conscience, d'une manière à la fois burlesque, profonde et par trop humaine, de sa mission. «Je me suis élu moi-même dès l'âge de sept ans, quand tout en gardant les bêtes de mon village j'ai lu l'histoire de David en hébreu». Ce petit journaliste, ce boulevardier qui publie, aux frais de sa femme, un nombre incalculable d'écrits que personne n'a jamais lus, ni ne lira, était possédé d'une audace, d'une assurance empreintes d'une sorte de sauvagerie primitive. Dans ses *«Vers burlesques d'un prophète alsacien»*, écrits en allemand, il dit: «Il n'y a plus de prophètes. Telle est la clameur qui monte des rues. Les maisons de Dieu sont vides .Les prêtres sont abandonnés. Mais moi je vous l'affirme: Je suis un envoyé de Dieu. Je viens de la France. Et je m'appelle Alexandre.» Dieu lui parle; il ne fut que sa voix, sa plume. Dans sa «mission nouvelle», qu'il intitule *«Révélations»*, c'est Dieu qui, du commencement à la fin, parle lui-même. De son logis rue du Faubourg Saint Honoré, Alexandre Weill fut l'administrateur de Dieu sur terre. A l'instar d'Isaïe, il s'élève au nom de Dieu contre les puissants de ce monde. L'aventure du petit Samson que Heine décrit dans les *«Mémoires de Herr Sshnabelewopsky»*, semble s'appliquer à lui aussi. Il perfectionne la législation de Moïse, et l'expurge de toutes les «Falsifications» de Ezra. «Depuis Moïse, Josué, Samuel, Amos et Jésus (qui était un prophète mosaïste), il n'y a pas eu, il ne pouvait pas y avoir un Juif comme moi... Comme Moïse, Yehova m'a parlé dans mes songes. Je l'ai vu dans toute la splendeur de sa Loi immuable, conforme à la plus haute raison qui vient de lui, et qui ne vient que de lui», dit-il dans son *«Code»*, dans lequel il se présente comme Législateur, à l'instar de Moïse.

Alexandre Weill fut un véritable enfant de la Haskalah. Grandi et formé dans une petite communauté et dans l'étude du Talmud, il étudia à Francfort et obtint le grade de rabbin, mais devint un adversaire acharné du rabbinisme et de ses «superstitions». Sa tentative d'affranchissement de la tradition du ghetto, ne réussit guère et il continua à vivre dans un monde de rêve irréel. Son Dieu fut pour lui le Dieu de la Raison et, com-



Éternel optimisme par B. Schatz

me tel, celui de la Révolution Française: «J'étais gorgé de principes républicains que j'avais puisés dans la législation de Moïse». Il demeure acquis exclusivement à la logique et à l'éthique: «Dieu, c'est la justice incorruptible, rien que la justice, en vertu de laquelle tout existe, depuis le brin d'herbe jusqu'à la planète... Jamais il ne sépare l'effet de la cause, jamais il ne suspend la loi, jamais il ne pardonne». C'est là le Dieu de l'essor intellectuel de l'émancipation juive, qu'illumine encore transitoirement un feu intérieur extraordinaire. Un pas de plus et le voilà déjà plus froid, plus plat. Il devient le Dieu du siècle de la science et du progrès, le Dieu dont parle Darmesteter dans son ouvrage «*Prophètes d'Israël*».

Darmesteter est épris de beauté. Homme de science doué d'une nature tendre et douce, il éprouve le besoin, pour se délasser après ses laborieux travaux, de s'occuper d'art et de poésie. Plus éloigné du Judaïsme, mais plus en contact avec la vie que ne l'était Alexandre Weill, le Judaïsme n'était pour lui qu'une tradition détachable et détachée de la nationalité, et cette tradition reposait selon lui sur deux dogmes fondamentaux: l'unité de Dieu et le messianisme. Mais ces deux dogmes lui semblaient correspondre à ceux qui depuis la Révolution française formaient la base du siècle scientifique: l'unité de la force et la foi au progrès.

Il y avait donc lieu de s'attendre à ce qu'en vertu de leur affinité, le vrai Judaïsme et l'actualité européenne s'amalgament au lieu de rester antagonistes. Tel fut le rationalisme illusionnaire de l'assimilation, aussi incompatible avec la réalité que l'était celui d'Alexandre Weill. Le Judaïsme semblait toucher à sa fin, mais ce n'était qu'une volte face. Non seulement parce que la réalité extérieure l'emporta sur le rêve: Darmesteter mourut quelques jours avant l'incarcération du Capitaine Dreyfus. Ce fut parce que la réalité intérieure, l'efficacité du Judaïsme se dressa contre cette extrême anémie. De la tradition juive et de l'aspiration à une forme nouvelle jaillirent de nouvelles possibilités qui, sur le tronc éternel, firent naître une nouvelle floraison de voies dont le nombre semblait infini. «La race juive est toujours la même! Telle elle est dans la rue des juifs de Francfort, telle elle fut dans le parvis du temple de Jérusalem, telle elle sera toujours! Une mer, tantôt tourbillonnante, mugissante, engloutissante, tantôt plate, à peine ridée, dévorant ses fureurs dans l'abîme», écrit Alexandre Weill.

L'aspiration à une forme nouvelle et à la liberté, poussa les juifs du XIXème siècle vers les Hellènes, et les Français. Mais la tradition, cet antique héritage du sang, était si forte en eux, qu'elle ne se perdit jamais. L'ancien Juif émerge toujours, et toujours il se fraye un chemin vers une nouvelle synthèse, vers une fusion du Juif et de l'Européen qui assimile le nouveau Juif à celui des temps bibliques, situation que nous retrouvons chez Tchernichovsky aussi bien que chez le Juif français Albert Cohen.

Le début de ce développement, de cette émancipation du Juif français est magistralement peint par Jean Richard Bloch dans son remarquable roman «*Et Compagnie*». C'est là indubitablement l'œuvre la plus vigoureuse qui ait été écrite, non seulement en langue française, sur le sort d'une famille juive. Il se peut que l'auteur, qui en qualité de critique s'était déjà acquis une réputation parmi les jeunes écrivains français, ait puisé dans ses propres souvenirs. C'est l'histoire d'une des nombreuses familles qui, après la guerre de 1870, quitta sa patrie héréditaire l'Alsace, pour s'établir en territoire français. Avec la tenacité de la race, cette famille ne tarda pas à s'enraciner dans sa nouvelle demeure et à reprendre son essor.

C'est l'histoire d'une famille qui se dissout. Au contact d'une ambiance nouvelle, sa force patriarcale, jadis puissante, et fortement attachée à l'héritage traditionnel, décline de plus en plus et s'affaiblit, son ancienne forme s'effrite de génération en génération, de nouvelles tendances s'élèvent, qui cherchent encore leur voie à tâtons, mais sur les ruines de cette fin s'élève un commencement nouveau. Le point central du récit est marqué par un timide essai d'affranchissement. Joseph Simler n'est plus aussi fort que l'était son père. Pour celui-ci, le travail, l'honneur de sa fabrique avaient représenté une idée à laquelle il s'était voué de toute son âme, et qui n'était au fond que l'accomplissement routinier et prosaïque d'un devoir en vue de l'augmentation de son patrimoine. Il avait mis, à fabriquer du drap, un détachement aristocratique qui ressemble à celui qu'un Cabbaliste met à étudier ses in-folios. Mais l'âme de Joseph recélait des profondeurs, des possibilités, qu'il ignorait lui-même. Elles ne se manifestaient que lorsqu'il se livrait au plaisir solitaire du jeu de la flûte. A l'ouest de la France où il était établi, il fit la connaissance de la fille d'un gentilhomme campagnard. Pour la première fois, un monde nouveau s'ouvrait devant lui: la vie calme et riante des grands seigneurs, pleine d'entendement philosophique, de joie de vivre parmi des fleurs, de la musique et de l'art. «Il pensait à ce parc, à la fois libre et soigneusement entretenu, à la belle jeune fille silencieuse aux yeux indulgents et interrogateurs. Ce fut comme si une petite lumière s'était allumée en lui, et cherchait dans son for intérieur, une mèche pour se fixer et grandir. Il eut l'envie soudaine d'interrompre Mr. le Pleynier pour lui confier qu'il jouait de la flûte». Un amour, qui reste inexprimé, l'attache à Mlle le Pleynier. Son être se transforme. Il se rapproche de la nature et de la musique. Il conçoit le projet d'acquérir un domaine. Mais la tradition l'emporte. Dans la lutte qui met aux prises la famille et la faible individualité qui aspire à s'affranchir, c'est la famille qui triomphe. Mlle le Pleynier reconnut «le lien mystérieux qui enchaînait Joseph à sa famille, lien qui ne reposait ni sur le jugement ni sur un accord, mais dont les racines plongeaient dans l'être même, comme elle ne l'avait jamais rencontré chez d'autres». Joseph épousa une parente. Il abandonna sa flûte pour toujours. La destinée suivit son cours. Autrefois, Simler avait été une force, une personnalité solitaire et grande. Dans les générations suivantes, Simler s'adapte de plus en plus, devient de plus en plus jouisseur, et se transforme en un faux bourgeois français, jusqu'à ce que le petit-fils, malgré toutes ses capacités qui lui avaient valu la réputation d'enfant prodige, dissipe l'héritage paternel en plaisirs et distractions.

Mais en l'un des fils de Joseph se réveille le chant timide de la flûte paternelle. Peut-être est-ce l'écho de l'amour secret du père pour mademoiselle le Pleynier. En ce petit-fils, revit le grand-père. «Il existe parmi nous autres Juifs», lui dit un oncle revenu de loin après une absence de plusieurs années, «deux courants, qui se sont souvent confondus, sans se fondre. En toute chose, leurs deux pôles s'opposent l'un à l'autre. Toi, tu appartiens à l'un des pôles; les autres Simler, ceux qui

vivent à présent, appartiennent à l'autre pôle. Il y eut jadis des Simler de ton espèce. Aussi, est-ce ton tour à présent, et il en sera ainsi toujours dans la suite des temps». Le fils de Joseph aura la force de s'affranchir de sa famille, d'être un individualiste, de suivre la voix de son for intérieur. Il n'aura pas comme ses pères et ses cousins l'aspiration de se fondre avec son ambiance bourgeoise. «Quand on est sur toute la terre le plus ancien des ouvriers, et le plus ancien des aristocrates, on ne se mêle pas de vouloir déchoir bourgeois. Et comme le bourgeois de ce pays a tout de même pour lui quelque chose que vous n'avez plus, l'habitude de vivre parmi les hommes de sa civilisation, (une assez vieille et belle civilisation), de sa religion, de ses usages, de son parler, vous n'êtes auprès de lui que de faux bourgeois, des bourgeois diminués et ridicules, dont ils ont raison de se moquer, et vous, d'avoir honte. Retrouvez le sens de votre durée, reprenez la notion personnelle de ce qui est votre esprit selon votre race». Il retrouvera alors le courage que son père n'a pas eu, de se rapprocher de la belle et profonde civilisation au milieu de laquelle il vit, et de s'y mêler. Mais quand il aura retrouvé le sens de sa durée, il ne pourra plus se sentir à l'aise, même au milieu de cette belle civilisation. Il deviendra un «sans patrie», un «errant».

Mais la voix de la race provoque en lui la confession. Dans son second grand roman «*La nuit Kurde*» qui est un débordement lyrique de la passion déchaînée, Jean Richard Bloch chante le cantique de la force de la race, qui reconnait infailliblement ceux de son espèce, et tend partout vers sa réalisation. «Mon esprit, libéré soudain de ses entraves, m'emporte vers d'autres contrées et d'autres zones, là où sont les sources premières de ma race, où sont les racines secrètes de mon cœur, où m'appelle ma nostalgie.

«O France que j'aime tant! Français au milieu desquels j'ai vécu et lutté si joyeusement, je voudrais être né de vous et vous ressembler, mais la voix du sang est plus forte que celle de ma nostalgie». C'est ainsi que ce livre prit naissance. Plus Bloch plonge avec amour dans l'étude des classiques français, plus il sent, au fond de lui-même, que le seul pays où il cesserait de se sentir un étranger est situé de l'autre côté de la Méditerranée. Dès ce moment, il est voué au départ éternel, désormais il voit, par delà le temps et l'espace, ses frères et sœurs, et se retrouve lui-même. En ce récit allégorique du Levant, c'est une destinée qui s'accomplit. Grandi parmi des étrangers, il sentit toujours peser sur lui le vague sentiment de ce «quelque part ailleurs», de son origine, et soudain il prit conscience de l'irrégularité de son état. Il se produit en lui un retour sur soi-même et il s'en va à la recherche des siens et de soi-même. «Il ne fait pas bon de se trouver près d'un homme qui traverse cette crise. Cette rupture d'équilibre, ce revirement du sens de la vie, détruisent l'ordonnance de l'âme. Ce n'est qu'en de telles minutes que la plupart des hommes prennent conscience d'eux-mêmes». Mais au moment même où ils se rendent compte de ce qui se passe au-dedans d'eux-mêmes, ils s'appellent et s'agrippent d'autant plus fort, à ce qui les entoure. Le héros du roman a, toutefois, le courage d'accomplir ce retour sur soi-même: « Je sais, à présent, qui je suis; la race des hommes dont je tire mon origine, doit ressusciter. Aussi, ceux qui sont pareils, doivent-ils s'unir.» Mais Jean Richard Bloch ne peut accepter cette réponse décisive et peut-être simpliste.

Albert Cohen non plus, ne sut donner une réponse à cette question du but de la route. Peut-être n'existe-t-il pas de point d'arrivée unique, mais seulement un point de départ unique: la conscience des particularités historiques de la race, la certitude de la connexion à travers tous les temps et tous les pays. Albert Cohen a entrepris (*Revue de Genève*, Mars 1923), d'analyser le caractère de la race juive, et il a trouvé que dans l'âme juive, plusieurs couches se superposent, s'entre-pénètrent, et expliquent par leur complexité les contradictions du caractère juif. Les Israélites ont rapporté du désert et du temps de la conquête de Canaan, une volonté impérieuse, cette «tension raciale si vieille qu'elle parait animale». C'est un esprit de la terre qui rend sensibles toutes les idées qu'il anime; l'amour du risque, de l'aventure hardie pousse depuis lors le Juif à une agitation perpétuelle, jusque dans ses opérations de Bourse.

A cette couche, vint se superposer une autre qui marqua Israël du sceau de la prédestination fatale qui, d'une part, éleva son humanité sur le plan d'une surhumanité prophétique, et d'autre part, faute d'une forme tempérante, (Danse, Gymnastique, Drame, Art), le rabaissa jusqu'au niveau de l'inhumanité. La volonté dominatrice trouve une voie dans l'espérance messianique. Le ghetto vit également la formation d'une couche toute différente, caractérisée par l'état dans lequel ce «peuple élu» devait fatalement déchoir, une fois dispersé: l'inquiétude de l'homme traqué, le sourire entendu, le refuge du faible dans la raillerie, le don aigu de l'observation. Tout cela s'accumule sous un masque impénétrable à d'autres. Mais Albert Cohen s'efforce dans ses «*Paroles Juives*» de pénétrer jusqu'aux plus profondes couches. La forte volonté sensitive de l'ancien Cananéen se réveille en lui.

En une série de poésies dont la forte architecture assure l'unité idéologique, il s'efforce de se mettre d'accord avec les problèmes du judaïsme.

Le poète va à son peuple. Il lui chante son ancienne force, et sa «passion» de trente siècles. Mais ses frères restent muets et se contentent à le regarder, de leurs yeux fatigués, souriants et avertis. Il reconnait alors l'impossibilité d'arrêter le cours fatal de la destinée de ce peuple, et il se tourne vers d'autres, vers les étrangers. Mais à la table des autres, il sent résonner en lui les paroles anciennes: «Vous détruirez leurs autels et briserez leurs idoles». Fuyant les églises avec leur éclat, leur faste, leur amour sentimental, il retourne vers le Dieu fort de ses pères, redoutable dans sa majesté et juste dans son courroux, vers le Dieu de la vie.

Israël avait lutté jadis avec l'ange de Dieu et l'avait vaincu. Mais le poète ne pouvait pénétrer jusqu'à Dieu. Il aspire vers lui, mais trop de choses l'en séparent. Il s'agit de briser non seulement les idoles des autres, mais ses propres idoles. Dieu ne se trouve pas dans la nature, car il a créé l'homme à son image, et il vit dans leurs combats et leurs souffrances. Dieu n'est pas non plus dans l'art, car nous ne devons nous faire aucune image sculptée, aucune représentation de la vie. Le Juif ne trouve pas de consolation dans les douceurs de la mort, les joies de la vie éternelle, la perspective de l'au-delà, il reste sur la terre, sur laquelle il doit ériger le temple, il ose dire oui au tragique de la vie et il transmet à son fils, la vie et ses obligations. La vie est amour, et la voie de celui

qui cherche, s'étend entre l'amour ardent du Cantique des Cantiques, et celui de Jacob pour Rachel, l'aïeule de sa race. Car les Juifs savent choisir, faire la part du pur et de l'impur, et cette discrimination les endurcit. Ils ignorent les petitesses de l'amour, la fausse paix. «Ils voudraient guérir à la légère les plaies de mon peuple: Paix! paix! disent-ils; mais il n'y a point de paix», dit le prophète. Et c'est en cela, d'après le poète, que consiste le péché de Jésus contre son peuple; fils d'un peuple de fiers lutteurs, il aime les femmes et les conseille: ne vous élevez pas; il a renversé l'ordre ancien fortement établi et a allégé le fardeau; il apporta une paix facile au peuple de l'inquiétude perpétuelle, une paix à la portée du plus faible; il exhorta le peuple rebelle à rendre à César ce qui appartient à César, et son fouet de prophète ne s'abattit que sur les petits usuriers et les marchands de pigeons du parvis du Temple; il dit à ceux qui optaient et jugeaient: «Ne jugez point»; il voulut faciliter la tâche et promit des récompenses, brisant ainsi la tension des lutteurs de Dieu. Ainsi le poète répond à Jésus, sur sa question pourquoi Dieu l'a abandonné. Mais quelquefois, dans ses heures de faiblesse, dans la fatigue de la route éternelle, le Juif sent en lui-même un amour secret pour Jésus et sa paix.

Parmi ceux qui se refusèrent à toute paix facile, qui recherchèrent les décisions définitives, qui ne donnèrent rien à César et tout à Dieu, qui demeurèrent des lutteurs, des pélerins des rudes ascensions, il nous faut citer Bernard Lazare. Comme Gustave Landauer il était anarchiste. D'une rare pureté, et par conséquent, éloigné de tout parti. A l'instar des prophètes, il ne reconnaissait qu'un seul tribunal: la voix de sa conscience.

Pour lui, tous les trésors du monde n'auraient aucune valeur, si l'on négligeait d'obéir à la moindre injonction de la conscience. C'est de l'anarchisme, l'anarchisme des prophètes et de Jésus, celui du Royaume de Dieu, où nulle autre autorité n'existe hormis celle de la voix de Dieu et de ses commandements qui résonnent dans le cœur de l'homme. C'est la négation de toute autre autorité terrestre et de toute considération se rapportant au bien temporel. Pour Bernard Lazare, la Vérité et la Justice ont un caractère absolu. Elles demandent le sacrifice de tout intérêt de l'individu ou du groupe. Si on gagnait tous les trésors de la terre et l'on négligeait pour cela la justice absolue, la voix de la conscience, cela ne vaudrait rien. Cette lutte pour la justice tout court, fit de Bernard Lazare l'un des combattants d'avant-garde dans l'affaire Dreyfus, et l'un des défenseurs les plus désintéressés de la cause; et plus tard, lorsque les lauriers de la victoire se muèrent en avantages matériels, et qu'un nouveau fétiche se substitua à l'ancien, il se tint entièrement à l'écart et combattit, au nom de la Justice et de la liberté, l'anticléricalisme de Combes. Mais l'affaire Dreyfus, cette pierre de touche de la conscience, amena ce Français à faire un retour sur lui-même et à réfléchir sur son judaïsme. Il commença à suivre les causes et les manifestations de l'antisémitisme. L'examen le plus exempt de préjugés, dans ce domaine, fut le fruit de ses recherches. Il fut amené ainsi par lui-même au problème de l'essence du Judaïsme: «Cette race fut l'objet de la haine de tous les peuples, au milieu desquels elle s'est établie. Il en ressort que les causes fondamentales de l'antisémitisme doivent être recherchées en Israël même, et non en ceux qui ont combattu Israël».

Il constate ainsi que les Juifs n'avaient point cessé de mener, à travers les siècles, une vie nationale particulière. En partant de cette constatation et de la reconnaissance du Judaïsme, il aboutit à son affirmation. Il s'agit de perfectionner l'individualité juive mais aussi de la préserver. La destruction de la conscience juive n'a engendré qu'une masse «informe et méprisable». Lazare se tourna vers le menu peuple juif, vers le prolétaire juif. En 1899, il fonda le premier périodique sioniste-socialiste: «*Le Flambeau*», organe du judaïsme sioniste et social. Il se lance dans le mouvement sioniste. (Herzl et lui sont presque contemporains). Mais, ici aussi, Bernard Lazare refusa de transiger. Ici aussi il obéit plutôt aux commandements de la justice et de la conscience qu'aux exigences «politiques» et aux «intérêts nationaux». Il s'opposa au caractère bourgeois et étatiste du mouvement: «Je ne suis pas de ce gouvernement. Il n'est pas celui que rêvaient jadis les prophètes ou les humbles gens qui écrivaient les psaumes. Mais si je me sépare de vous, je ne me sépare pas du peuple juif, de mon peuple de prolétaires et de gueux, et c'est à sa libération que je continuerai à travailler quoique par des voies qui ne sont pas les vôtres», écrivait-il à Herzl en 1899. Et par la seule force de son profond amour et de son humanité, en dehors de toute vanité personnelle, de tout rôle officiel, il toucha aux profondeurs de l'âme de son peuple.

Il est significatif que cette prise de conscience, le retour à soi-même, que cette crise morale eût lieu à un moment où une crise morale profonde, une prise de conscience révolutionnaire travaillait le peuple français. Car l'Affaire Dreyfus, ou l'*Affaire* tout court, fut l'expression d'une crise ultime, profonde, humaine. Elle constituait non seulement une étape de la vie spirituelle française, mais aussi du développement européen. C'était l'ancien combat, que les prophètes juifs avaient déjà mené contre leur nation. Dans ce combat il y a, d'un côté, la conscience individuelle, la détermination en faveur de la vérité et de la justice, sans aucun égard aux conséquences personnelles ou nationales, à la prospérité non seulement de l'individu, mais aussi de toute la communauté, de l'humanité tout entière, et, de l'autre, la prise en considération du maintien des sûretés acquises, de la préservation du peuple, de celui-là même que nous aimons et honorons, soit même au prix que la vérité dut se voiler quelquefois, qu'une injustice dût, dans quelque cas isolé, être commise.

L'Affaire Dreyfus fut l'aboutissement de ce radicalisme libéral qui avait été engendré par la Révolution Française; elle marquait pour ainsi dire la fin d'un siècle qui avait commencé en 1789 et qui avait connu le radicalisme philosophique anglais. Mais elle fut également le signe avant-coureur d'une révolution qui s'annonçait, d'une libération de l'esprit de la prépondérance de l'Etat et de la Nation, qui s'accentuèrent au cours du XIXème siècle. Elle fut une introduction au XXème siècle à des temps nouveaux, où les concepts d'Etat et de Nation allaient être soumis à une révision nécessaire, comme cela avait déjà été fait au XVIIIème siècle pour les concepts de religion et de noblesse. Elle marqua le début d'une émancipation profonde de l'humanité, d'un «éclaircissement» nouveau. Elle fut une révolution avec toute l'ardeur et l'éclat qui caractérisent les révolutions, sa tension, sa surhumanité devenue, par atténuation, le trop-humain.

Elle ne fut nullement une affaire juive, et pourtant elle le

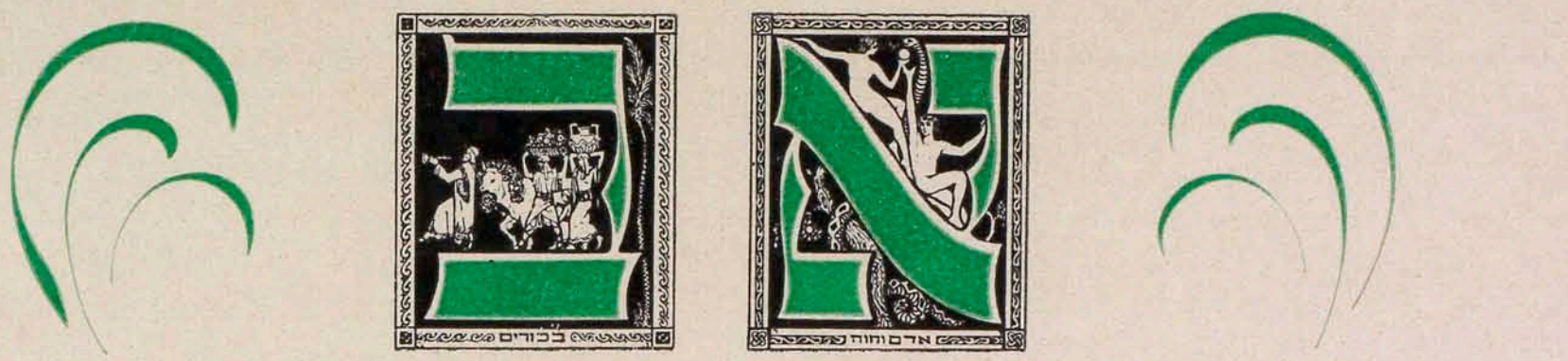


ILLUSTRATION JUIVE

INITIALES ENLUMINÉES PAR RABBAN POUR NOTRE PARTIE HÉBRAIQUE.

fut, d'autre part, profondément. Non point parce que Dreyfus était un Juif et parce que les tendances anti-révolutionnaires, ennemies de tout ce qui est étranger, nouveau, excitèrent l'antisémitisme, non point parce que l'Affaire Dreyfus éveilla en Herzl et en Bernard Lazare la conscience du Judaïsme, mais parce qu'au sein du Judaïsme lui-même éclata le conflit propre à toute collectivité humaine, celui qui se produit entre la conscience individuelle et l'ordre établi des intérêts acquis, entre la Justice, la Vérité et les intérêts de la Nation, un conflit où jadis les prophètes furent les plus grands protagonistes, et dont Bernard Lazare s'affirmait le champion.

Lorsque Bernard Lazare s'employa à obtenir la révision du procès Dreyfus, il ne trouva nulle part une opposition aussi amère, il ne se heurta nulle part à autant de portes fermées que parmi les Juifs français. Ils avaient peur. Ils redoutaient le bruit. Ils voulaient qu'on les laissât tranquilles. Qui eût pu prévoir les conséquences? Qui eût pu prédire les périls et les bouleversements qu'une lutte allait fatalement entraîner? On avait ses intérêts. Et voilà qu'apparaissait cet exalté qui n'avait ni ne reconnaissait aucun intérêt, cet anarchiste qui troublait le repos. Ils ne se rendirent à son appel que lorsqu'il ne restait plus d'autre alternative, que lorsque des personnalités intellectuelles françaises s'employèrent pour lui, et, même alors, la plupart des Juifs hésitèrent. Une décision s'imposait toutefois, un dilemme se posait à nouveau au sein du judaïsme. Charles Péguy a dit de Bernard Lazare: «Dans cette grande crise d'Israël et de l'humanité, ce fut Bernard Lazare qui se trouva être le prophète». Citons également cet autre passage :«Quand le prophète passe, Israël croit qu'il est un publiciste, qui sait, peut-être un sociologue. Je tracerai le portrait de Bernard Lazare. Il possédait indubitablement des traits d'un saint, une douceur, une bonté, une tendresse mythique, une égalité d'âme, une expérience de l'amertume, de l'ingratitude, une sorte de bonté avertie d'une profondeur incroyable».

Ce fut une crise d'Israël et de l'humanité, une crise de la France. «En réalité, dit Péguy la véritable situation était non pas de dire et de croire Dreyfus coupable, mais de croire et de dire, qu'innocent ou coupable, on ne troublait pas, on ne bouleversait pas, on ne compromettait pas, on ne risquait pas pour un homme, pour un seul homme, la vie et le salut d'un peuple.

«Un peuple, tout un peuple, disaient d'aucuns, est un énorme assemblage d'intérêts, de droits les plus légitimes, les plus sacrés. Des millions de vies en dépendent, dans le présent, dans le passé, dans l'avenir. On n'a jamais le droit d'exposer pour un homme quel qu'il soit, quelque légitimes que soient ses droits, toute l'histoire, toute la poussée, toute la promesse d'un peuple, d'une race. Et Bernard Lazare disait qu'une seule injustice, surtout si elle est officiellement confirmée, une seule injure à l'humanité et à la justice, surtout si elle est nationalement acceptée, suffit à rompre tout le contrat social, à déshonorer tout un peuple.»

D'un côté se dressaient la société française, le peuple français, l'Armée, les institutions traditionnelles sacrées du peuple, son honneur, peut-être même la menace d'une guerre, et d'autre part une erreur judiciaire probable, comme il s'en produit souvent, une erreur judiciaire, nécessitée peut-être par la Raison d'Etat. Quiconque alors se dressait et se rangeait du côté de Dreyfus, ne mettait pas seulement en jeu sa carrière, sa position sociale, ses liens d'amitié et de famille, mais sa santé, sa vie même; il devait faire preuve de bien plus que de courage ordinaire il devait posséder le courage moral d'arracher une sentence au tribunal de sa propre conscience. Il devait se dresser au nom de sa conscience, contre la Nation dont il faisait partie et qu'il aimait. Par là même, il entrait dans «le royaume d'une incurable inquiétude et d'une amertume qui ne se guérissent jamais».

C'est dans ce royaume que vécut Bernard Lazare. Sa figure, son intransigeante pureté, personnifièrent cet élan vers l'affranchissement qui souleva Israël après des dizaines, des centaines d'années d'apathie. Le seul souci de subsistance, de la tranquillité, de la solidarité l'avait exclusivement animé jusque là. Les Juifs avaient bien combattu pour la liberté de conscience, la liberté, la vérité, mais ce fut en dehors du Judaïsme. Dès lors le combat était porté au sein même du Judaïsme et devenait purement humain et profondément juif.

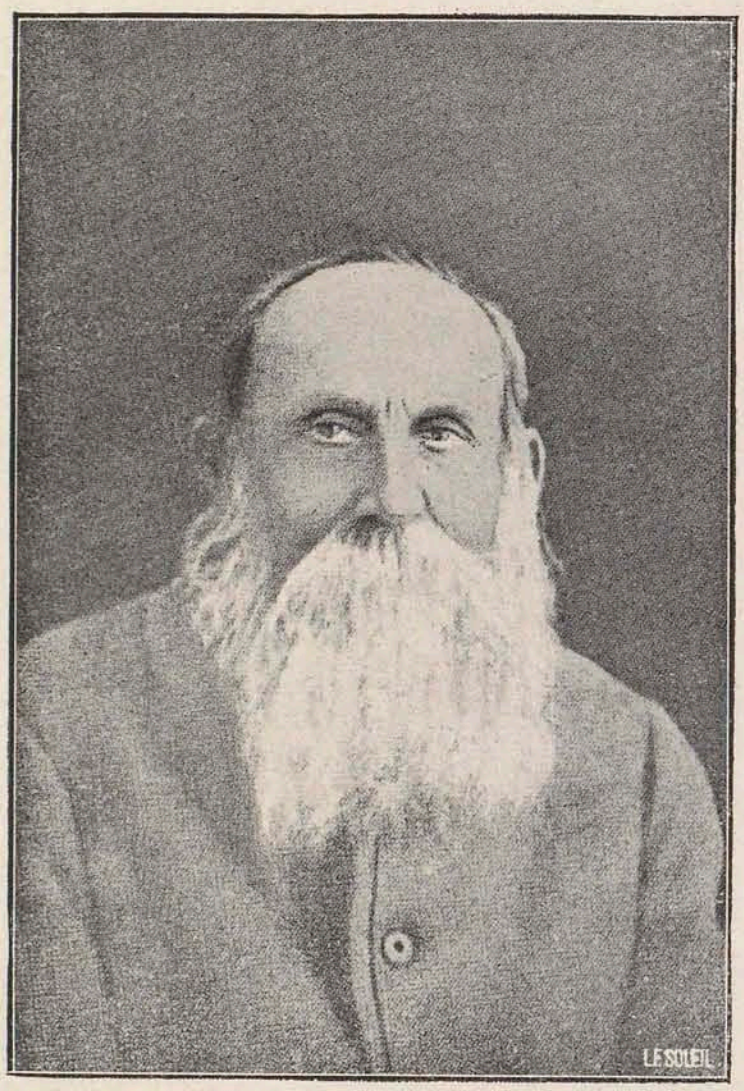
L'Affaire Dreyfus avait en même temps pour conséquence de renforcer encore les liens qui rattachaient le Judaïsme à la destinée du monde français, non moins profondément ébranlé. De même que la Révolution Française, cette dernière révolution, dont toute la portée ne se manifestera peut-être entièrement que dans l'avenir, exerça une influence sur la destinée juive et en même temps sur la destinée européenne. Et c'est cette coïncidence des courants spirituels en Europe et au sein du Judaïsme, qui réveilla avec une force redoublée l'ancien et tragique conflit spirituel, et c'est en cette heure de communion avec l'Europe que se réveilla à nouveau la conscience historique du Judaïsme.

HANS KOHN

**Silhouettes néo-palestiniennes**

# A. D. Gordon

PARMI les personnalités que le nouveau Yischuv en Palestine a fait ressortir, et qui ont guidé le Sionisme vers sa réalisation, il faut citer, en premier lieu, A. D. Gordon. Plus âgé de trente ou quarante ans que ses compagnons, il vint en Palestine avec la seconde *Aliyah* et, ayant vécu la vie de l'ouvrier, il mourut en ouvrier. Tout en défrichant avec son râteau la lourde terre, il remua des pensées qui n'avaient rien du poids terrestre, des pensées vastes comme l'univers même. Le Sionisme ne constituait pas pour lui un facteur politique; il y voyait un renouvellement spirituel de l'individu juif, dont les racines plongent dans sa nature cosmique, nationale et individuelle. Gordon ne fut pas un écrivain, il maniait péniblement la plume, il n'était pas habitué à donner à ses pensées des contours nets et une expression appropriée. La forte influence qu'il exerça en Palestine émanait de sa personnalité. Les jeunes ouvriers considéraient cet homme qui, à un âge fort avancé, était venu de Russie en Palestine, et qui, malgré ses soixante-dix ans, partageait leur travail des champs, comme un père, un maître, un ami.



A. D. GORDON

Littérateur, il ne l'était guère. Il puisa ses intuitions dans la nature et la vie directe, et n'eut que rarement recours à la littérature. Il écrivit durant toute sa vie, un ouvrage demeuré inachevé: *Ha adam ve hatéva*. «Notre religion est l'essence, l'esprit, de notre nationalité», écrit-il. (Oeuvres 11 125). Quelques jours avant sa mort, j'ai eu avec lui un entretien, au cours duquel il parla, en des termes empreints de la douleur la plus profonde, de la «perte irréparable» que nous subirions si la religion perdait sa force. Telle fut toujours l'attitude de Gordon à l'égard des valeurs traditionnelles, de la famille.

Durant toute sa vie, Gordon a combattu la surestimation de la politique. « La vie en nous n'est pas assez active L'essentiel est le réveil de nous-mêmes à la vie». Les formules et les institutions politiques sont en elles-mêmes dépourvues de réalité, ce qui est seul substantiel c'est la pulsation vibrante du sang de notre vie. Là où il y a la vie et où il manque l'institution, celle-ci peut toujours être créée; là, où il manque la vie intérieure mais où l'institution existe, celle-ci n'est qu'une ombre morte. Son socialisme fut une régénération, un rajeunissement de l'homme, une renaissance. Il voulut substituer aux institutions, l'esprit qui unit. A ses yeux, le malheur du socialisme fut le marxisme ou la social-démocratie qui, au lieu d'une vie nouvelle, voulait ériger la toute puissance de l'Etat. Sous l'influence de la social-démocratie les ouvriers se sont imposé eux-mêmes un gouvernement, des secrétaires de parti, des autorités auxquels ils s'asservirent jusque dans leur pensée. Les marxistes croient que la capitalisation toujours croissante de la société entraîne la réalisation du socialisme. Ce qu'ils veulent, ce n'est pas la régénérescence de l'homme mais une fin d'ordre purement technique, l'expropriation des expropriateurs.

Mais un refaçonnement technique des circonstances extérieures ne peut pas créer de nouveaux rapports entre les hommes. Gordon exige l'homme nouveau, l'attitude nouvelle de l'homme à l'égard du cosmos, la transformation du peuple en un «peuple-homme». Gordon compose ce mot «peuple-homme» (Am-Adam) pour désigner la renaissance qui transformera les peuples quand l'histoire de l'humanité s'emplira d'un sens nouveau; le peuple doit se sentir redevenir une entité organique, le porteur d'une mission mondiale commune, dont il est responsable envers Dieu ou le cosmos. Du plan de l'unité raciale, biologique, le peuple doit s'élever au plan de l'unité morale et métaphysique. Le socialisme est la résultante d'une vaste volonté et il est naturel que la communauté nationale forme la base de la nouvelle société. Les essais de Gordon réunis dans ses œuvres qui viennent de paraître portent des titres modestes tels que: «*La conférence de l'économie agraire*», ou bien: «*Le parler hébreu*».

Ses essais sur la question de la Légion sont d'un intérêt particulier. Sur ce point aussi, l'attitude de Gordon se base sur des principes moraux et cosmiques conclusifs. Il ne se contente pas d'affirmer que «cet enthousiasme pour le combat et l'effusion du sang est en opposition complète avec nos idéaux nationaux et humains, ainsi qu'avec notre œuvre en Palestine», que tout ce mouvement prouve seulement avec quelle facilité nous sommes prêts à oublier et à trahir nos aspirations, quand d'autres nous approuvent, ne fût-ce qu'en souriant. Il ne se contente pas non plus d'écrire: «j'avais pensé, dans ma simplicité, que nous voulions devenir un «peuple-homme» (Am-Adam, le terme favori de Gordon), un peuple qui

assumerait toutes les responsabilités qui incombent à un individu, un peuple qui n'érigerait pas son édifice sur les ruines d'autres peuples, un peuple enfin dont l'étendard ne porterait pas la devise : «Juda se relèvera par le sang et par le feu» (devise du «Hashomer» organisation de gardiens), mais «un peuple ne portera plus la guerre contre un autre peuple». Un individu peut-il rester un homme tant que son peuple reste un animal sauvage? La source de tous les conflits, des mensonges, des laideurs de la vie sociale n'est-elle pas en ce qu'on a laissé le peuple être un animal sauvage? J'avais pensé que nous cherchions de nouvelles voies en Palestine, afin de nous régénérer...» Gordon ne se contente pas de cette première protestation. Il creuse plus profondément. D'où, se demande-t-il, provient cette force exaltante du militarisme, à laquelle nous-mêmes n'avons pu échapper? La réponse est : hypnose. Il remarque, ce que Gustave Landauer avait fait ressortir avant lui, que dans notre société, les gouvernements seraient impuissants, si les gouvernés ne leur prêtaient main forte. Il suffit d'un geste des gouvernants pour qu'aussitôt des milliers de mains s'offrent comme organes exécutifs de leur propre destruction. Telle est la force de l'hypnose. Mais pourquoi les dominateurs ont-ils ce pouvoir d'hypnotiser les dominés? Parce que ces derniers eux-mêmes sont remplis du désir de domination. Ils honorent le poing, même à travers la haine, parce qu'au fond chacun d'entre eux veut être un «poing» et quand il ne réussit pas à atteindre son but, il honore celui qui y est parvenu. Si l'on tient à l'affranchissement des hommes, il faut attaquer le mal à la racine. Rien ne sert de prêcher la lutte des classes, qui équivaut à la substitution d'une domination à une autre, mais ne signifie pas affranchissement. Il faut déloger l'impérialisme tapi dans les coins, l'impérialisme spirituel déguisé, celui des partis, de la presse, de l'opinion publique. Il faut rétablir le contact direct avec la vie. Cet objectif peut être atteint par l'éducation qui doit tendre à «faire revenir l'homme à soi, à le délivrer de l'impérialisme et du capitalisme spirituels de l'hypnose sociale et personnelle, à lui ouvrir, par delà le «capital» spirituel et corporel, qui assujettit et asservit, la vie du Cosmos, qui est une source ouverte à tout homme, prête à l'alimenter, à l'enrichir dans la mesure où il est prêt à y puiser. Toute libération signifie élévation de l'homme à l'état où, en tant qu'individu, et que membre de la société, il vit, agit et crée avec indépendance».

Gordon a bien vu les grands avantages que nous tirons de notre état de déracinés; notre indépendance est notre «seul profit». Il regrette d'autant plus que nous n'ayons pas su utiliser les avantages de cet état, en n'offrant durant la guerre, aucune résistance au vertige belliqueux général et que en tant que peuple, nous ne soyons pas restés neutres jusqu'au bout, par une protestation vivante et complète, bien que passive et muette, contre toute la boue de la guerre et de la politique. Et c'est le mouvement suscité par la Légion juive qui nous a valu la perte de cette chance morale extraordinaire.

La grandeur de Gordon l'ouvrier, réside dans son attitude de protestation contre l'hypnose du sectarisme politique et la conscience de classe. Qu'on lise ses admirables «*Promenades sur les routes en construction*». La narration en elle-même est pleine de charme et forme le tableau le plus vivant peut-être qui nous soit resté de la vie sur les routes en construction dans la Palestine du Nord, au temps de la troisième «Aliyah». Qu'on lise dans ces «Promenades» avec quelle maîtrise il rapporte les discussions du soir, décèle l'hypnose sectaire dans les arguments des disputants, de quelle fine oreille il sait distinguer le mot dû à la suggestion, de celui qui est né du contact direct avec la vie.

En invoquant Gordon et son parti, on a souvent parlé, de «socialisme constructif» que l'on a d'ailleurs assimilé à un socialisme extérieur, comme la formation de certaines cellules socialistes au sein de société capitaliste. Gordon parle de construction, mais elle a pour siège l'intimité profonde de la conscience. Son socialisme n'est pas basé sur une lutte sociale extérieure, il a pour objet une lutte intérieure, la conquête de régions nouvelles dans l'âme de l'individu. Mieux encore, cette lutte doit provoquer la révélation des forces lumineuses de l'âme, de nouveaux horizons, de nouveaux trésors. C'est la lutte de la lumière contre les ténèbres, or la lumière ne lutte pas, elle rayonne.

Gordon ramène ainsi, en dernière analyse, la soif de domination à l'insuffisance du pouvoir rayonnant de l'âme. L'homme est animé de forces qui tendent à se manifester et auxquelles il n'offre point de débouché; aussi empiète-t-il sur le domaine des autres hommes, lorsqu'il se trouve à l'étroit dans le sien propre. Un moraliste moderne, N. Hartman constate aussi le phénomène habituel de l'impuissance humaine à utiliser pleinement les valeurs de la vie. Il réclame une «éthique de la plénitude», un épanouissement intégral de la personnalité. C'est exactement ce que veut Gordon quand il parle du «vide» de l'âme, cause de la soif de domination qui finit par pousser l'homme à vouloir dominer la nature elle-même.

Qu'il était faux d'attribuer la volonté du pouvoir, à la plénitude de l'âme humaine! Nous vivons en un monde infini, chaque moment de notre vie est éternité, peut-il y avoir un homme, fût-il un surhomme, dont les forces puissent dépasser la mesure de vie, d'action qu'il leur est donné de fournir? Ce n'est pas la surabondance des forces qui produit la volonté de la domination, mais l'incapacité de vivre pleinement sa vie. Cette impuissance à l'égard de la vie produit la domination et la soumission.

De nouvelles institutions sociales n'y peuvent point remédier. C'est uniquement par une nouvelle attitude envers la Nature et le Cosmos que doit commencer tout effort d'émancipation. Tel est le problème proprement dit du socialisme de l'individu. C'est dans le tréfonds de l'âme que s'élaborera l'ordonnance de la société future.

HUGO BERGMANN

**Les Idées Contemporaines**

# *Les Eléments Constitutifs de la Nationalité Hébraïque*

Deux facteurs, l'un interne et l'autre externe ont tenu le peuple d'Israël séparé des peuples parmi lesquels il a vécu dans les siècles de sa dispersion: c'est non seulement son origine, sa civilisation diſſérente, sa religion et son histoire, mais aussi l'attitude négative qu'eurent envers lui les états qui l'hospitalisèrent. Toute l'histoire d'Israël après l'exil est l'histoire de son héroïque résistance aux peuples et aux idées hostiles, et l'histoire de sa fidélité à la tradition de ses pères. Mais il n'y eut pas seulement le ghetto construit par les juifs eux-mêmes avec leurs usages, leurs rites, leurs souvenirs et leurs espérances, il y eut aussi un autre ghetto où les autres peuples confinèrent les juifs dispersés, pour les maintenir loin de la société chrétienne. Pendant environ vingt siècles, les Juifs se sont sentis une nation, et ont vécu avec tous les attributs d'une nation, malgré l'absence de territoire, leur vie nomade et l'esclavage.

Un des attributs positifs fut la langue, qu'ils cultivèrent plus ou moins, sinon comme l'instrument de leurs rapports quotidiens, c'est-à-dire comme langue parlée, tout au moins comme moyen d'expression de leur culture particulière, de leur science et idéologie collective, comme moyen d'expression spirituel. Les autres attributs étaient: l'école, la religion, l'histoire du passé, et les communs espoirs futurs.

## La langue

L'hébreu ne fut jamais une langue morte; ce fut non seulement la langue de la Synagogue, et par conséquent celle de la culture nationale la plus intime et vénérée, mais aussi la langue dans laquelle les lettrés, les poètes et les propagateurs de la culture hébraïque produisirent leurs œuvres les plus durables. Ils exprimèrent en cette langue leurs sentiments les plus élevés, et ce qu'ils puisaient au plus profond d'eux-mêmes, pour venir ensuite le dire au peuple. Le Juif a toujours étudié et compris sa langue, car il ne s'est jamais éloigné de sa propre culture. Un usage aussi ininterrompu et universel de la langue hébraïque en tant que langue de la pensée, implique de la part du peuple une connaissance assez généralisée et assez approfondie de cet instrument. Il y a plus: les œuvres écrites dans des langues étrangères ont dû être traduites dans l'antique langue nationale, chaque fois qu'on a voulu les faire pénétrer dans le peuple, afin qu'elles fassent partie de son patrimoine spirituel, afin qu'elles ne restent pas dans l'histoire comme des monuments archéologiques ou des sources de recherches ouvertes aux seuls lettrés, mais qu'elles deviennent des sources vives d'idées, et des instruments populaires d'éducation nationale. Durant tout l'exil la production littéraire, religieuse, scientifique hébraïque ne cesse pas. Le centre de cette production se déplace de Palestine en Babylonie, d'Espagne en Pologne, d'Allemagne en Russie, subissant des sorts divers et des périodes de splendeur ou d'eſſacement, mais il n'y a ni lieu, ni époque, même parmi les plus sombres, dans lesquels la pensée d'Israël n'ait produit dans sa langue quelque chef-d'œuvre. Ce ne sont pas seulement des manifestations de l'idée religieuse ou des hymnes sacrés qui trouvent leur expression dans la langue hébraïque, mais aussi des idées plus vastes et universelles et des sentiments plus humains et terrestres, tenant compte toujours de l'ambiance, de l'état historique et des vicissitudes du peuple.

On n'aurait pas écrit, pendant cet âge d'or des lettres hébraïques que fut l'époque espagnole, en une langue morte ou réservée à une élite de lettrés, les poèmes d'Ibn Gabirol (1021-1069), de Yéhouda Halevy (1086-1141), de Moïse Ibn Ezra (1070-1139) et de Abraham Ibn Ezra (1092-1167), ni dans cette même langue, la poésie légère et parfois d'une liberté profane, d'Immanuel Romano (1270-1330), le modeste émule du divin Dante, ou bien encore toutes ces œuvres philosophiques qui accompagnèrent le bouillonnement des esprits européens et juifs dans l'Espagne arabe et pendant la Renaissance.

## L'école

L'école a contribué non seulement à conserver vivante dans la bouche, et présente à l'ouïe des Juifs, la langue nationale, mais encore elle a imprimé dans chaque génération le sens et la conscience de l'hébraïsme. Aussi diverses que furent les formes et l'organisation qu'assuma l'Ecole Hébraïque dans les divers pays, et aux diſférents âges de l'histoire, elle eut pour but, tant en Espagne et en Italie, qu'en Allemagne et en Pologne, d'initier les enfants du peuple à ses destins, à la connaissance de la pensée juive, à l'amour de ses valeurs spirituelles, et aux sacrifices pour l'Idée. A la plus belle époque de leur histoire, espagnole et italienne, l'objet principal de l'enseignement dans les écoles juives fut la Bible et sa langue. Il faut se convaincre que cette connaissance de l'hébreu et de la culture nationale n'était pas superficielle, même dans les pays les plus avancés tels que l'Italie et l'Allemagne, et cela jusqu'à une époque assez récente: en eſſet l'écriture latine n'a commencé à être employée en Italie que vers 1600, jusqu'en 1577 les régistres et procès-verbaux de la communauté de Rome sont rédigés en hébreu, et enfin la langue officielle de la communauté de Berlin, jusqu'à la moitié du dix-huitième siècle, est encore l'hébreu.

## La conception du monde

La religion a été l'autre expression de vie juive qui a non seulement tenu les fils d'Israël séparés et distincts des autres peuples, mais a perpétué en eux le sens de leur commune histoire et

a maintenu vivant le lien entre leurs groupes dispersés. Malgré l'universalisme de son idéal, ce que l'on appelle «religion juive» est tellement relié à la vie, à l'histoire du peuple, à la terre antique, tellement rempli des visions du passé national et des espoirs de la résurrection nationale, qu'aucun élément ne fut plus efficace que la religion pour la conservation de l'idéal national. Ce que l'on a désigné avec un mot récent et européen sous le nom de «Religion Juive» est la somme des conceptions que les Juifs se sont faites du monde, c'est la substance la plus essentielle de leur civilisation millénaire. La Synagogue n'a pas été l'Eglise dans laquelle le fidèle se rend seulement pour prier, mais elle a été le lieu où se rassemblaient tout l'esprit et la création nationale; c'est là où les besoins les plus intimes du peuple trouvaient un aliment, où résonnaient les échos de ses passions les plus hautes et les vicissitudes de son histoire. Alors que les autres peuples ont accueilli à un certain moment de leur vie, à travers leur nouvelle religion, des conceptions étrangères, qu'ils ont réussi à fondre plus ou moins harmonieusement et définitivement avec leur ancienne civilisation nationale, Israël, lui, est resté sur le terrain de son antique culture, de sa création propre. Cette idée à la fois nationale et spirituelle qui a distingué Israël à l'époque de sa création spirituelle et qui lui donna le sens de sa «solitude» parmi les peuples et de sa «sainteté» ou «mission sacerdotale» dans l'histoire des nations, cette idée a pu être élaborée à nouveau, exprimée en termes philosophiques ou théologiques, chantée sur des mètres variés, elle a pu être examinée sous l'angle des diverses idéologies que les Juifs ont rencontrées au cours de leur longue pérégrination, mais elle est restée le centre de l'histoire d'Israël. Si les Juifs ont vécu distincts des autres, ce n'est pas à cause de l'intransigeance ou de l'étroitesse de leur religion, c'est-à-dire de leur mode de vie et de leur conception du monde, mais c'est parce qu'ils sont restés fidèles à cette création primordiale qui leur fut propre, qui était l'incarnation de leur génie national; c'est parce qu'ils sont restés fidèles à eux-mêmes comme à une noblesse, à un devoir, à une mission, et ce, malgré l'universalité et l'humanité des idées dans lesquelles leur génie national se réalisa.

Que l'on appelle tout ceci religion ou civilisation nationale, conception du monde ou culture, le fait est qu'elle a eu comme base l'existence du peuple; cette idée, d'une part en appelle aux antiques souvenirs de l'histoire hébraïque et, d'autre part, elle regarde les temps futurs. Israël s'est considéré à travers les siècles comme un peuple parmi les autres peuples, placé au centre de l'histoire humaine, et dont le progrès avait vraiment débuté avec sa mission, c'est-à dire avec sa première renaissance et qui se serait terminé à l'accomplissement de son apostolat, c'est-à-dire avec sa résurrection finale. Si cette noble conception de l'histoire du monde, comprise comme l'accomplissement d'un plan divin, grâce au travail, aux souffrances et aux passions idéales d'un peuple, si cette conception doit s'appeler «Religion», nous dirons que la religion conserve, parmi les Juifs, le sens et la volonté de leur vie nationale; elle les a unis à travers le monde et à travers le temps grâce aux souvenirs de leur passé et aux espérances communes dans leur avenir. Dans aucun peuple ne se manifeste, malgré les diverses formes extérieures accidentelles, l'unité et la continuité de l'idée, avec autant de rigidité que chez le peuple juif. Les mêmes modes de vie, les mêmes commémorations du passé, les mêmes espérances et visions pour l'avenir, l'expression identique de la pensée fondamentale, les mêmes études et les mêmes chants se retrouvent parmi les Juifs de tous les temps et de tous les lieux. Pendant vingt siècles, à la même heure, sous quelque latitude que ce fût, le Juif a évoqué les événements antiques qui ont accompagné sa première rédemption, sa vie dans la terre des ancêtres, ses poètes, ses penseurs, ses rois, ses deuils et ses joies nationales, et a chanté dans la langue antique les espérances et les rêves royaux de la fin des temps.

## L'idée messianique

Une des créations les plus originales du génie juif a été l'idée messianique; or on ne peut dépouiller l'idée messianique de sa caractéristique nationale, bien qu'elle soit, comme tout ce qu'a produit l'idéologie d'Israël, profondément universaliste. La foi dans le Messie a signifié non seulement l'espérance, mais la certitude d'un Rédempteur qui aurait apporté au peuple d'Israël dans sa patrie, la liberté politique et spirituelle, et au genre humain, la perfection morale et la félicité.

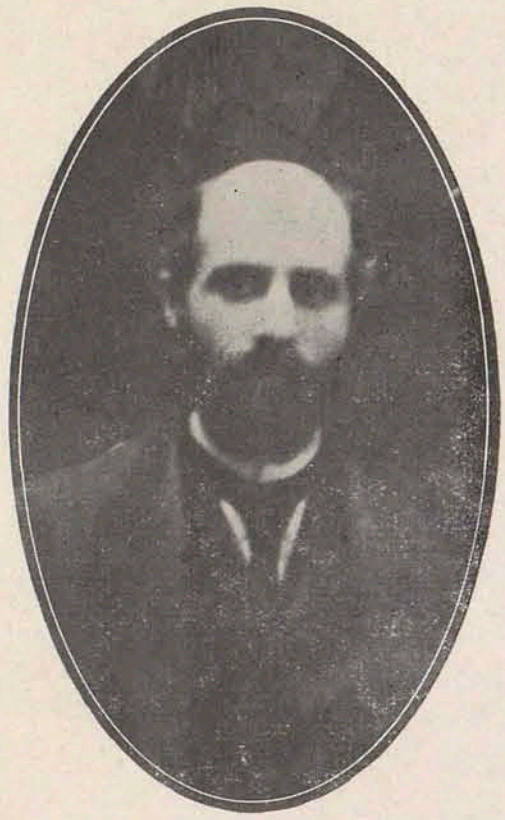
Dans les époques d'oppression nationale, d'esclavage, de dispersion, cette aspiration s'accentue, tandis que durant les phases d'indépendance, l'aspect moral et universaliste de l'espérance messianique reprend le dessus. Mais un élément fondamental de la croyance messianique à travers tous les temps, est le retour d'Israël à la terre de ses ancêtres, comme signe et prologue de la justice et de la paix universelles; cet élément a existé même lorsque l'attente des jours futurs prend les aspects les plus mystiques et lorsque la Rédemption semble devoir venir sous une forme miraculeuse. Cette attente patiente et confiante dans la restauration, signe de l'accomplissement de la justice divine, cette expectative anxieuse du Royaume de Dieu sur terre et du retour d'Israël au pays des ancêtres, se répète avec insistance à travers toute l'histoire juive et elle est un des éléments de la résistance du peuple aux souffrances de la dispersion. Les Juifs ont toujours pris au sens propre et non comme une promesse d'événements ultra-terrestres les prédictions prophétiques relatives à la «fin des temps»; dans les paroles des prophètes, ils ont puisé non seulement une consolation à leurs malheurs et une certitude de la Résurrection nationale et du Retour, mais ils ont exprimé ces sentiments dans les invocations de leur prière, dans les cérémonies familiales et publiques, dans l'étude de ces parties de leurs monuments traditionnels qui n'avaient plus de rapports avec leur vie réelle et qui ne pouvaient plus être que des matériaux pour des applications futures, dans une terre leur appartenant; les Juifs exprimèrent aussi ces idées dans leur poésie ainsi que dans leur multiple et si variée production philosophique, religieuse, critique et juridique. Ce n'était pas là dans l'esprit du Juif un simple exercice littéraire, ni une habitude verbale, ni une répétition mécanique de leitmotiv archaïque, c'était une conviction qui était profondément enracinée dans son esprit. C'était une préparation à laquelle chaque Israëlite exerçait quotidiennement son esprit et son cerveau([1]). Il semblait que le Juif voulait être à tout instant prêt à reprendre

([1]) Achad Haam «Al paraschath derachim» (au croisement) Judicher Verlag Berlin 1921, I. p. 160.

sa vie collective sur la terre antique. « L'espérance qu'il caressait était considérée par chaque génération, comme une espérance qui pouvait être réalisée de son vivant ; la prière demandant que la rédemption vienne «vite, de nos jours», n'avait en elle rien d'hypocrite. Lorsque Ménascé Ben Israël demanda à Cromwell de permettre aux Juifs de s'établir de nouveau en Angleterre, il pensait qu'en augmentant la dispersion des Juifs, il réaliserait une des conditions qui devaient précéder leur retour dans leur terre».(1)

«Il existe donc, observe Grünbaum,(2) à la base du Sionisme et du mouvement sioniste, cette aspiration dans la restauration et la rédemption nationale, qui est le substratum de l'idée messianique dans sa forme nationale, c'est-à-dire des mouvements messianiques. Le peuple juif ne mourut pas lorsqu'il perdit son indépendance politique, lorsque après une guerre séculaire il fut chassé de sa terre. Il n'a jamais cessé de croire qu'un jour viendrait où il retournerait à sa terre et à sa patrie abandonnée, et jamais il ne cessa pendant le temps de la dispersion d'aspirer au retour à Sion. La foi dans la Rédemption fut une grande force qui fut féconde pour susciter des énergies et il ne serait pas possible de s'imaginer la persistance de la nation juive persécutée, languissante dans la misère, errante, sans l'existance de cette foi. Cette foi a été le centre de la vie nationale, le pivot de chacune de ses manifestations».

Si, dans la suite des temps, cette espérance messianique a assumé des formes moins matérielles, si elle fut enveloppée d'allégories célestes, et si, à la rédemption juive on donna des couleurs apocalyptiques comme un événement pour un avenir très lointain de la «fin des temps», Israël n'a jamais perdu confiance dans sa libération. Que l'idée du Messie libérateur fût incarnée dans un homme aux vertus extraordinaires, en un roi, ou en Israël lui-même, ou en une époque de rénovation spirituelle et morale du genre humain, il est un fait, c'est qu'avec une ténacité que la religion a rendue plus aiguë et plus intime, la pensée du peuple fut rivée à l'idée de cette rédemption.



DANTE LATTES

## La Palestine

Dans toute cette création messianique la Palestine a assumé dans le cœur du Juif l'apparence d'une créature vivante, malade et lointaine; elle était devenue un être cher, indissolublement lié à l'esprit de la nation comme pourrait l'être une mère ou une épouse. Si, un jour, les montagnes sévères ou riantes de la Palestine, les fleuves, les vallées et l'air, ont modelé comme ils modelèrent le peuple de la Bible, au temps de sa jeunesse et de sa création, cette terre a continué à être présente au cœur du Juif, à être «une partie intégrante de sa psychologie nationale et individuelle» ; (1) même après la dispersion et pendant tous les siècles de son Exil, cette terre imprima profondément son cachet à la vie du Juif. Israël n'a jamais oublié sa terre, par delà le temps, l'espace et les événements qui le séparaient des jours où ses Rois et ses Prophètes, ses sacerdotes et ses paysans, en respiraient l'air. Aucun peuple, éloigné de sa terre, pour une raison quelconque, n'en a conservé le désir si vif et la nostalgie, comme les Juifs pour la Palestine. Aucun n'en a chanté avec autant d'amour et de passion, non seulement les beautés extérieures, mais aussi le contenu spirituel, en l'idéalisant comme une source de sainteté et de perfection.

Depuis les sages du Talmud de Babylone, qui voient dans la Palestine la porte du «monde futur», qui promettent l'éternité à celui qui y vivrait, et qui la considérent comme le siège de la *Schehina*,du Dieu immanent, et la résidence de la sagesse et de la beauté, jusqu'aux poètes de l'époque espagnole qui pleurent sur sa désolation et chantent sa nostalgie après dix siècles d'abandon, depuis Jehouda Halévy (1070-1141) qui «lorsqu'il rêve du retour de ses fils, trouve une lyre pour ses chants» et voit «ses frères joyeux dans sa paix, dolents dans sa désolation, pleurant sur ses malheurs», à Immanuel Romano (1270-1330) qui invoque le Messie libérateur, et enfin Henri Heine (1787-1856) qui chante les larmes juives se déversant dans le Jourdain tous, poètes, philosophes, mystiques de tous les siècles, insistent sur cette note comme sur une idée dominante de l'âme juive, et tous répètent sur des mélodies variées la passion d'Israël pour la terre perdue et désirée. Le peuple juif ne pouvant vivre sur le sol et sous le ciel de sa patrie, a emporté sa patrie dans son cœur.

## Les souffrances et le sens de l'exil

Si Israël avait trouvé la paix dans le monde, peut-être que ses souvenirs se seraient embrumés et que ses désirs seraient devenus moins lancinants; mais en mettant même à part toute la poésie dont s'accompagnait, dans son cœur, la traditionnelle image de la terre où était née sa grande civilisation, et où s'étaient épanouis les grands esprits qui l'avaient illustrée, même sans tenir compte de toutes les valeurs positives que chaque peuple attribue au lieu où il a vécu libre et prospère, dans la communion de ses fils, il est certain que la vie douloureuse vécue du premier au vingtième siècle hors de Palestine, semblait être faite pour empêcher cette nostalgie de s'assoupir.

Le peuple juif devait sentir chaque jour ce qui lui manquait, parce que même s'il l'oubliait, les autres se chargeaient de le lui rappeler.

(1) Léon Simon, The Significance of Palestine for the Jews, in Awakening Palestine, London 1925.

(2) Chiourim l'hatenoua ha-zionit ve-hitpatchutah (leçons à propos du mouvement sioniste et de son développement), Varsovie 1927 p. 5.

(1) The Jewish Question and Zionism by P. Horowitz, London 1927 p. 14.

Aux échos de son âme qui soupirait après la liberté perdue et sa dignité disparue et piétinée, répondaient les tristesses de son histoire et les coups répétés du sort. Pendant dix-neuf siècles sa vie a été un drame continu et infernal. Aucune terre n'a été sa terre. Persécutés, réduits en esclavage, contraints de renier leur idéal et leurs croyances, chassés ou massacrés, les Juifs ont passé, dans un péril continu et dans l'exode périodique, les siècles de leur dispersion. Ni le paganisme, ni l'islamisme, ni le christianisme, n'ont compris ou respecté leur pensée, leur œuvre civile, leur labeur, leur humanité. De l'édit d'exil de Tibère aux émeutes d'Alexandrie sous Caligula, des lois restrictives du Concile de Tolède aux hécatombes qui accompagnent l'islamisme, des massacres des Croisés aux expulsions de France (1182, 1306, 1322, 1394), de l'exil d'Angleterre (1290) au renvoi d'Espagne (1492) et du Portugal (1496), des bûchers sur lesquels brûlent les Juifs de Vienne (1422) au ghetto où sont enfermés les Juifs de Venise (1516), des flammes auxquelles on livre le Talmud en Italie (1553) à celles qui consument les chairs palpitantes des Marranes à Ancône (1556), depuis les tueries terribles de Chmielnicki en Pologne (1648-49), jusqu'aux *pogroms* de Russie (1881), c'est un interminable martyrologe où tout un peuple vit et meurt sans défense et sans pitié.

Tout ceci explique le lien qui a toujours uni les Juifs à travers le monde au centre palestinien, et les diverses tentatives de retour faites pendant l'ère de la dispersion, ainsi que les espérances messianiques qui se sont fait jour à plusieurs reprises. Il a toujours existé en Palestine un noyau juif numériquement plus ou moins important, avec lequel les Juifs de la Diaspora ont entretenu des relations d'affectueuse fraternité, pour lequel ils ont eu de la vénération et qu'ils ont considéré comme le gardien de leur patrimoine traditionnel et de leur héritage futur. La Palestine a été non seulement le point de mire de quelques fidèles épars, mais aussi le but d'une immigration juive qui, à certains moments assume des proportions considérables, semblable à un retour de multitudes dans leur Patrie. Depuis les trois cents docteurs qui, de France et d'Angleterre, débarquent en 1211 en Palestine, jusqu'aux centaines de familles françaises qui y accourent après l'expulsion du XIVe siècle, des fugitifs d'Espagne aux tentatives pseudo-messianiques des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, de l'immigration des *Hassidim*, ces nouveaux mystiques du Judaïsme, (1777), à celle des Juifs de Russie et de Lithuanie après la conquête d'Ibrahim Pacha, chaque fois qu'une catastrophe s'abat sur quelque noyau hébraïque, chaque fois qu'un petit espoir de retour se présente à l'âme et aux illusions du peuple, la Palestine revoit peu ou beaucoup de ses fils lointains, et l'antique aspiration se traduit en acte. Qu'est-ce qui liait ces Juifs aux terres où avaient vécu leurs pères et eux-mêmes bien des siècles auparavant? Ce n'était ni la civilisation, ni l'histoire en commun, puisqu'un mur de bronze avait divisé les peuples d'Europe du Juif, ou bien un tragique destin était venu tronquer les relations amicales et le travail collectif pour la prospérité des terres communes. Après les siècles de contact cordial et de collaboration dans les œuvres de la civilisation, où l'intelligence et l'activité hébraïques, dans l'Espagne médiévale, avaient produits tant de chefs-d'œuvre, des lois iniques préparèrent cette expulsion des Juifs, qui devait fermer pour cette nation l'ère de splendeur et dissiper toute possibilité d'une cohabitation qui avait été si féconde. D'ailleurs à travers le monde, la vie juive — même dans les pays les plus civilisés — était le plus souvent tenue éloignée de la grande vie qui l'entourait, ainsi que l'a écrit Cassuto pour celui de Florence. Sur les murs du ghetto «venaient se briser, sans réveiller autre chose à l'intérieur, qu'un écho faible et incertain, les vagues de la vie de la cité, les courants de culture et de pensée, l'évolution sociale et politique».(1)

Les âmes, la civilisation, l'histoire, évoluaient dans deux champs inaccessibles. Le sens de l'exil ne pouvait ni s'atténuer ni s'éteindre.

DANTE LATTES.

Traduit de l'italien par Maxime Piha — Extrait du livre «Il Sionismo»

(1) Les Juifs à Florence au temps de la Renaissance; Florence 1918, p. 112.

**A Propos de Schavouot**

# La Torah... source de vie

LA Tora n'est pas simplement la législation mosaïque augmentée d'innombrables prescriptions rabbiniques, ce n'est pas un «légalisme» étroit qui courbe le Juif sous son joug, l'isole dans son ghetto, entravant sa marche en avant. La Tora c'est l'ensemble de la doctrine juive, enseignée par l'Ecriture et la tradition, commentée par la parole vivante de ses guides spirituels. Cette doctrine continue à vivre et à se développer: elle puise dans les paroles des anciens et elle s'enrichit de tout l'apport des découvertes archéologiques et scientifiques. (1) Elle est vraiment *Torat-hayyim,* une Tora vivante; elle embrasse toute la vie de l'Israëlite, elle se manifeste dans ses actes, ses pensées et ses sentiments, et comme dit le Psalmiste: לבי ובשרי ירננו אל אל חי
«Mon cœur et ma chair chantent le Dieu vivant».

Etudier la Tora est un devoir religieux et même le devoir par excellence ותלמוד תורה כנגד כולם. Certes il ne suffit pas de connaître le bien sans le pratiquer, mais Israël a confiance dans la puissance éducative de la Tora. התאור שבה תחזירו לתוטב L'étincelle divine contenue dans chaque mot du texte sacré ramène l'homme dans la voie du bien.

כל מציות התורה אין שבת לדבר אחד מן התורה

«Toutes les pratiques religieuses ne valent pas pour maintenir et conserver Israël autant qu'une seule parole vivante de la Tora». Le Juif qui connaît la Tora est sauvé: il *est* et il *restera* juif. Ses égarements ne peuvent être qu'un oubli momentané. Tôt ou tard il reviendra. Tôt ou tard il sentira se réveiller en lui les trois mille années de vie juive, de morale juive, de science juive, qui lui ont façonné une âme juive.

Nous portons des tombeaux dans nos cœurs. Tôt ou tard un ancêtre ressuscite et nous rappelle à la vie.

Le culte de la Tora, la vénération tendre de la parole divine est bien le caractère du peuple du Livre. C'est à la Tora qu'Israël doit son amour de l'instruction. Toutes ses qualités d'intelligence, sa vie de famille et tout ce qu'il y a de meilleur en lui, proviennent du culte d'Israël pour la Tora.

(1) v. J. Weill, *Le Judaïsme et la Tora.* (dans Foi et Réveil 1913, pages 212-224) et dans son livre: La Foi d'Israël (pages 24-32).

אני חומה זו תורה

La Tora est l'enceinte sacrée, le mur qui protégeait Israël contre les courants du dehors, qui empêchait la tente de Jacob d'être emportée par l'ouragan, qui maintenait l'unité parmi les dispersés d'Israël.

La Tora est sa raison de vivre.

קודשא בריך הוא, אורייתא וישראל חד הוא

Le Saint, béni soit-il, la Tora et Israël ne forment qu'une seule unité. Le monde n'a connu le Dieu Un que par le peuple Un.

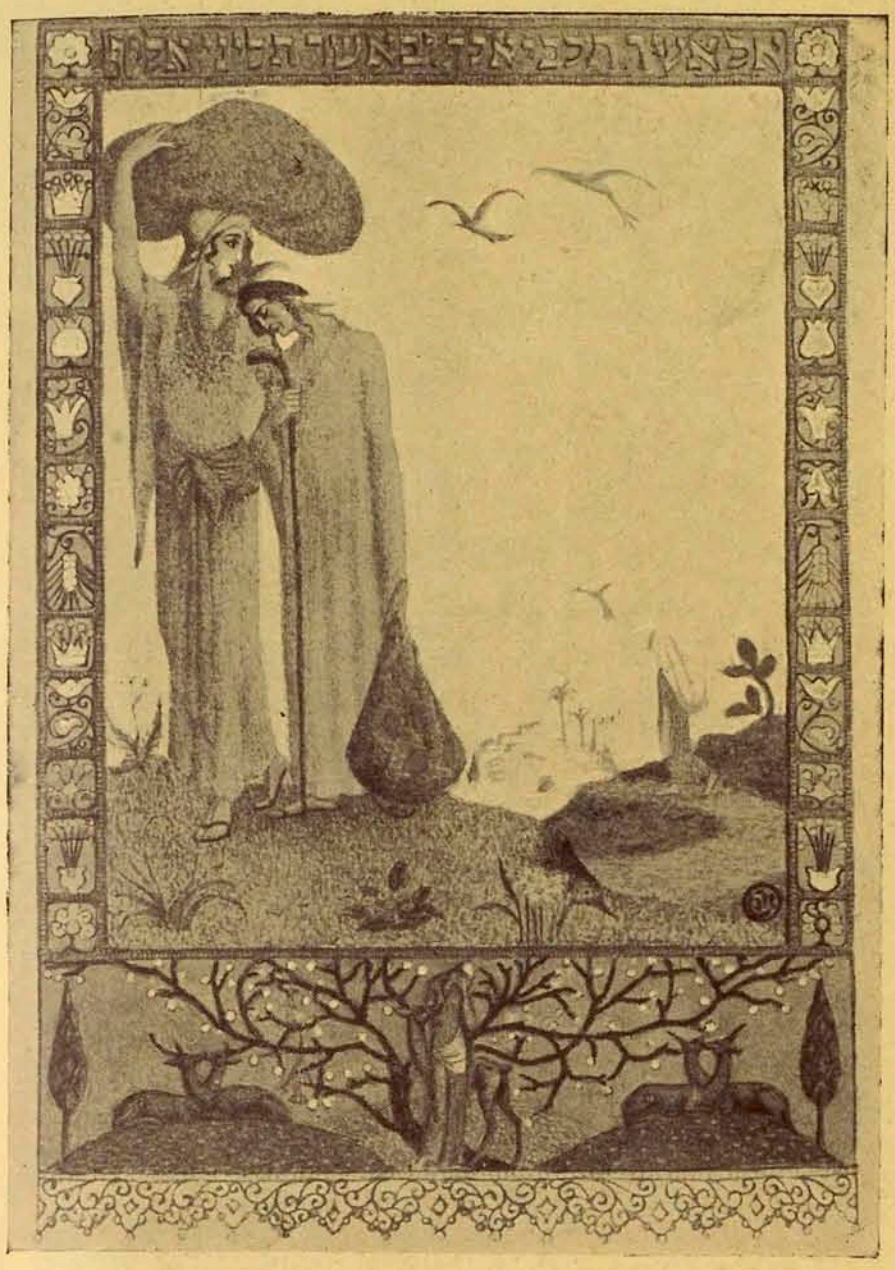
Persécuté, humilié, pourchassé, Israël, prêtre des nations, garde pieusement le dépôt sacré qui lui fut confié au pied du Sinaï. Dans ses pérégrinations, il emporte toujours, l'arche sainte, l'arche d'alliance.

Dans les ghettos les plus misérables, brille — dans le silence de la nuit — la lampe perpétuelle du *Beth-Hamidrach.* C'est ici la maison où s'est formée l'âme d'Israël. C'est ici la source où il vient apaiser sa soif et raffraîchir son corps brisé et meurtri. C'est ici qu'il puisa la flamme et la chaleur qui l'ont rendu indestructible.

C'est ici, au Beth-Hamidrach — maison d'étude et de prière — que des hommes au visage pâle, aux yeux brillants, viennent épancher leur cœur et chanter, en se balançant, les paroles de la Tora.

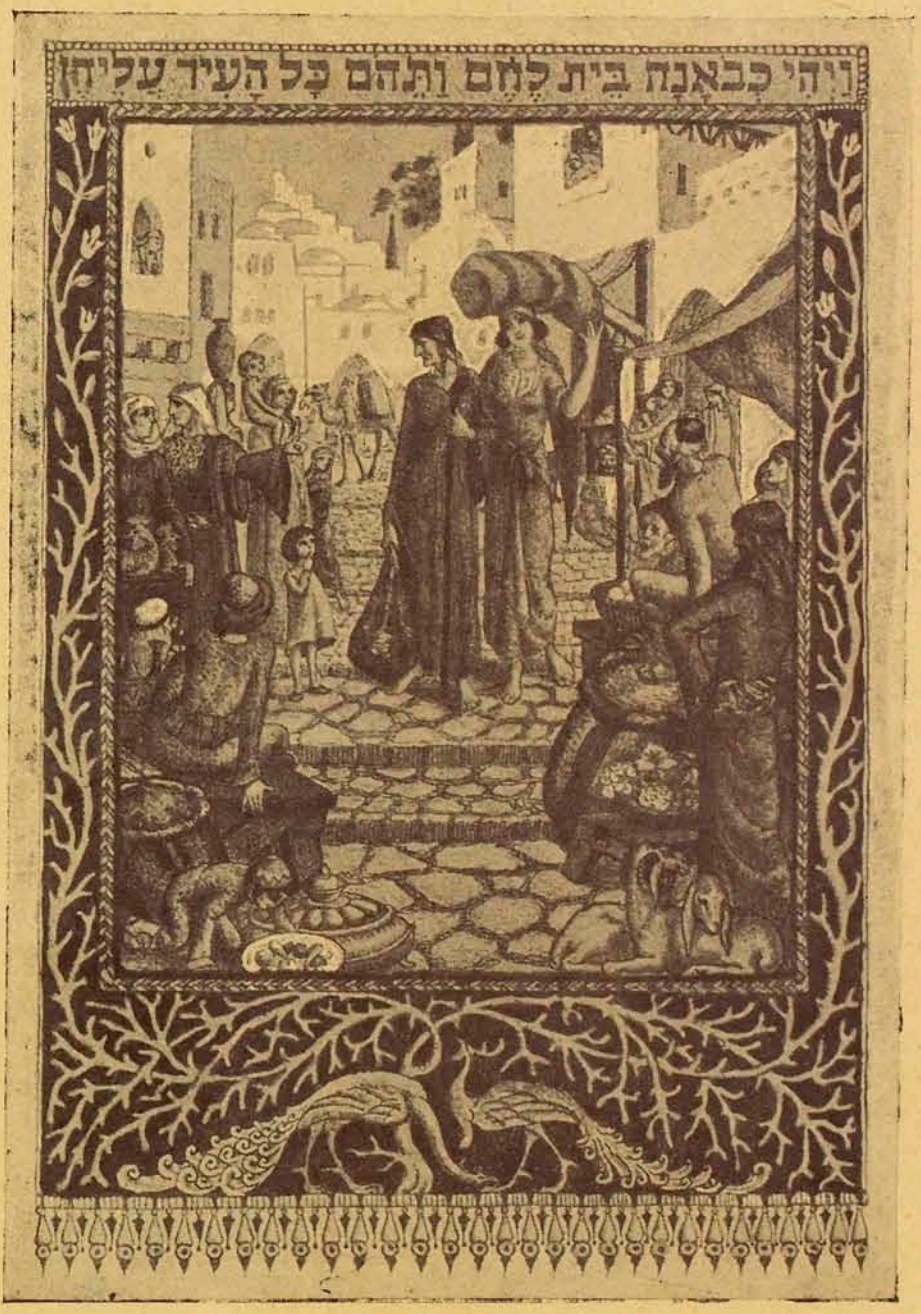
Notre grand poète Bialik a peint admirablement le Beth-Hamidrach, dans une poésie intitulée:
אם יש את נפשך לדעת «Si tu désires connaître.»

*Si tu désires connaître la source*
*où tes frères, massacrés pendant la tourmente,*
*ont puisé le courage et la force de l'âme*
*d'aller joyeusement au devant de la mort*
*de tendre le cou au poignard aiguisé, à la hache levée,*
*de monter au bûcher, de s'élancer dans les flammes*
*et de mourir de la mort des saints*
*en s'écriant* אחד *«Un»*
*Si tu désires connaître la source*
*où tes frères opprimés, venaient*
*en pleine tourmente du «Cheol»*
*au milieu des angoisses de la tombe*



*... où tu iras j'irai, et où tu demeureras*
*je demeurerai...*

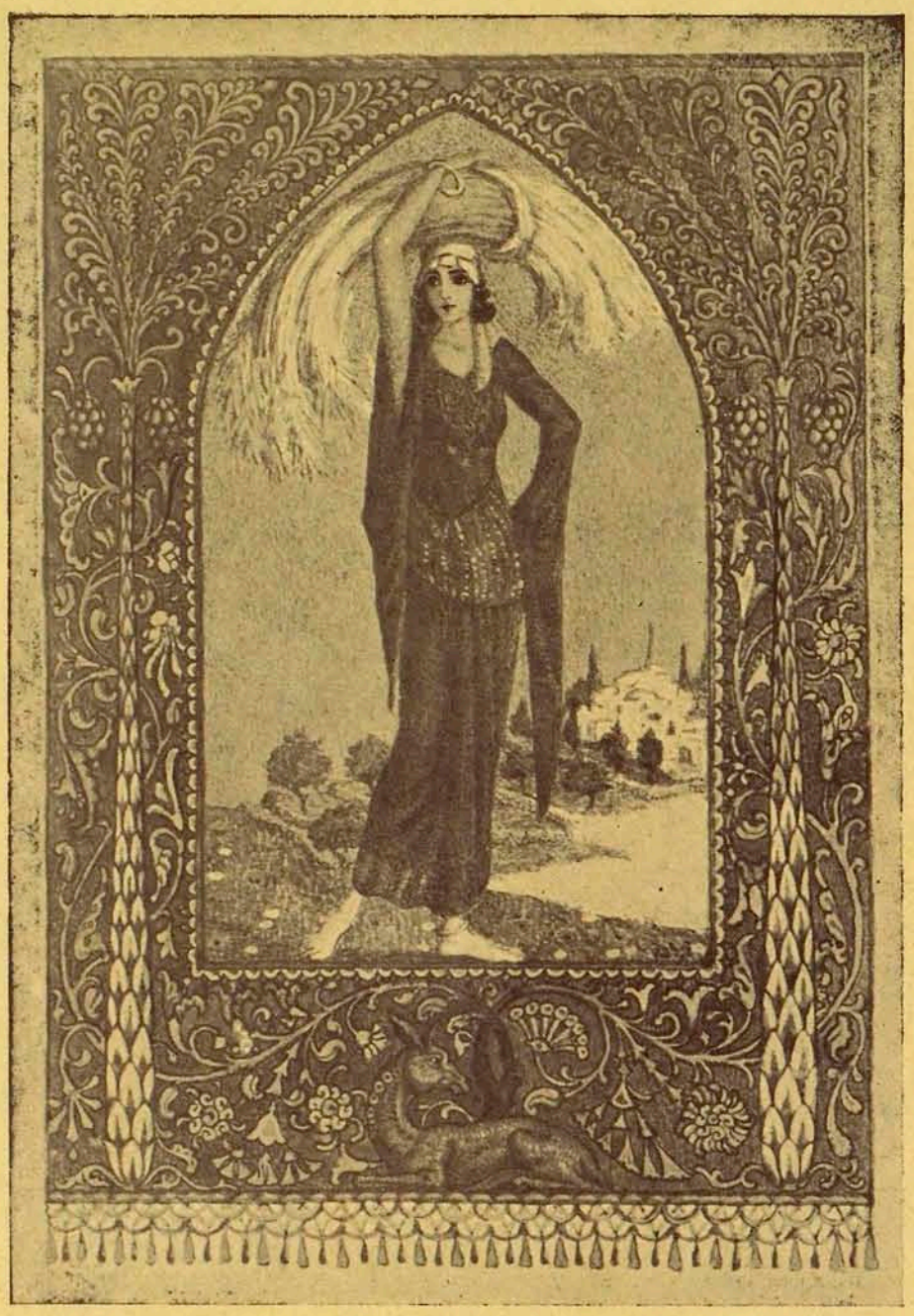
(Ruth I. 16)



*...Et comme elles entraient à Bethléhem,*
*toute la ville fut émue à cause d'elles...*

(Ruth I. 19)

ILLUSTRATIONS DU LIVRE DE RUTH *par* RABBAN (JERUSALEM)



*...Elle glana donc dans le champ jusqu'au soir ; et elle battit ce qu'elle avait recueilli, et il y en eut environ un épha d'orge...*

(Ruth II. 17)

*... Alors Naomi prit l'enfant, et le mit sur son sein, et elle lui tenait lieu de nourrice...*

(Ruth IV. 16)

ILLUSTRATIONS DU LIVRE DE RUTH *par* RABBAN (JERUSALEM)

Enfants de Palestine jouant sous un amandier en fleurs.

*puiser des consolations divines*
*et trouver confiance, vigueur et patience,*
*pour supporter la vie d'opprobre*
*et souffrir sans bornes, sans limites, sans fin.*
*Si tu veux connaître la douce mère compatissante,*
*la vieille mère, toujours aimante, toujours fidèle,*
*qui, pleine de pitié pour son fils égaré,*
*recueille ses larmes, veille amoureusement sur tous ses pas*
*et chaque fois que l'enfant revient*
*honteux, fatigué, brisé,*
*le prend sous sa garde,*
*le console, le caresse, le berce...*
*Si tu veux connaître tout cela,*
*frère va au vieux Beth-hamidrach*
*pendant les longues nuits moroses de Tébeth,*
*pendant les jours brûlants de Tamouz,*
*en plein midi, à l'aurore ou tard dans la nuit,*
*tu trouveras toujours, à l'ombre des murs, dans un coin obscur*
*quelques isolés, quelques juifs à la figure émaciée,*
*quelques pauvres juifs, enfants du Galouth*
*qui oublient leurs soucis, leur pauvreté, leur misère,*
*en chantant un psaume, en méditant une page talmudique,*
*en lisant une légende midrachique.*
*En pénétrant au Beth-hamidrach*
*la vision semble grotesque aux yeux de l'étranger.*
*Mais toi, mon frère, ton cœur juif te dira*
*que tu entres dans le sanctuaire de notre vie,*
*que ton œil contemple le trésor de nos âmes.*
*Si Dieu ne t'a pas privé de son esprit saint,*
*si ton cœur renferme encore quelques lueurs d'espoir,*
*sache, ô mon frère, que seule cette petite étincelle*
*échappée miraculeusement du feu divin de l'autel*
*a toujours illuminé nos ancêtres.*
*Le fleuve de leurs larmes nous a permis*
*de voguer jusqu'à nos jours.*
*Leur mort héroïque nous a légué la vie,*
*la vie Eternelle.*

J. BACK

**Les Lettres Hébraïques**

# *Genèse de la littérature hébraïque*

## II

### *Formation de la Tradition*

Au commencement était la route... Ce principe de M. Bédier pour les légendes épiques de France reste vrai pour toutes les traditions populaires et pour celle d'Israël en particulier. On n'a qu'à parcourir les récits bibliques pour voir combien la route joue son grand rôle dans la formation et la transmission de ces récits. Qaïn vagabonde sur la terre. Noah navigue sur les eaux. Les peuples primitifs voyagent dans l'Orient. A peine réunis, ils se dispersent de nouveau. La première parole de Jahweh à Abram est : *Va-t-en de ton pays, de ta patrie, de la maison de ton père...* La route d'Ur-Kasdim à Canaan nous devient dès lors familière. Les vallées, les montagnes, les cours d'eau, les villes et les chemins de Palestine mouvementent tous les récits patriarcaux. L'Exode d'Egypte n'est que l'histoire de cette grande route du Nil au Jourdain, longée de toutes les stations où la tradition fait camper Israël. Chaque oasis du désert a son nom et sa légende. Le retour au pays des ancêtres, les premières luttes pour cette terre promise, les exploits guerriers des premiers chefs, les actes héroïques des premiers rois s'attachent tous à des localités choisies, à des lieux déterminés. Toute la vie populaire hébraïque, toute l'histoire nationale se déroule sur les chemins de la Judée et de la Galilée, sur les sentiers oublieux, tortueux, solitaires, comme sur la chaussée large et animée.

Et après la première catastrophe nationale, la tradition hébraïque fera encore le trajet de Babylone. Mais ce ne sera plus la voie légendaire des fiers Patriarches. Ce sera celle de leurs fils soumis, la voie douloureuse de la captivité. Depuis, même retourné dans la patrie restaurée, Israël gardera l'attitude grave et recueillie d'un grand éprouvé. On le dirait dès lors, fait pour la souffrance, résigné à supporter de grands malheurs et à attendre les temps meilleurs. C'est pourquoi l'anéantissement de son indépendance par Rome n'anéantit point son essence nationale et son espoir populaire. Depuis vingt siècles que la tradition hébraïque court les routes de l'Univers, mais tout chemin la ramène à Sion, à la terre antique où elle prit naissance et d'où elle tire sa force de développement et de résistance. C'est l'idéal de liberté et de restauration nationale qui la fait vivre, elle prépare la route pour ceux que Jahweh aura délivrés :

*Ils rentreront à Sion avec des chants,*
*Une joie éternelle couronnera leur tête.*
*Allégresse et joie s'approcheront,*
*Douleur et gémissements s'enfuiront !*(1)

(1) Esaïe, XXXV, 10 ; LI, 11.

La tradition commence toujours par être orale. Chez Israël, comme chez tous les peuples, il y avait des chanteurs et des conteurs. Partout où la foule passe et se ramasse, sur les routes que parcourent les caravanes, sur les chemins poussiéreux des troupeaux, dans les campements des bergers et des guerriers, aux fêtes, aux marchés, autour des sanctuaires, aux portes des villes, partout où les hommes se croisent, se rencontrent, où le peuple se réunit, s'unit, où la vie commune se manifeste, le chanteur est là, le conteur y est. Les voyageurs sont toujours curieux de connaître l'histoire de la route qu'ils parcourent, du lieu où ils s'arrêtent. La foule est toujours avide d'entendre les histoires des vieux temps, les exploits des ancêtres, les événements remarquables. Que s'est-il passé dans cette vallée et sur cette montagne, au bord de ce fleuve et auprès de cette source ? Comment ce sanctuaire fut-il fondé ? Que contient-il de miraculeux, de mystérieux ? Qui repose sous cette tombe et qu'a-t-il été ? Pourquoi ce rocher est-il là et qui l'a dressé ? Que témoigne ce vieux tronc, ce monceau de pierres, cette grotte, cette caverne ? Le sanctuaire de Beth-El, les puits de Beer-Seba, la caverne de Makhpélah, l'arbre vénéré de Sichem, (1) la source de Qades, les oasis du désert, les stèles votives, les pierres commémoratives, les lieux saints, et surtout les routes qui relient tous ces points, voilà autant de noyaux autour desquels la tradition hébraïque primitive pouvait se développer et rayonner au loin.

L'Orient actuel illustre on ne peut mieux l'Orient ancien, au point de vue de la conservation et de la transmission de la tradition orale. Quelle tombe d'ouéli n'a pas sa légende ? Quel vieux sycomore n'a pas sa signification ? Quelle source d'eau ne murmure pas ses souvenirs ? Quelle grotte ne livre pas de mystères ? Des traditions millénaires sont comme figées dans les rochers qui nous regardent des montagnes. Chaque tas de pierres au bord du chemin porte quelque témoignage. Il nous semble encore entendre la voix lointaine de Jehoshua : *Lorsque vos enfants demanderont un jour à leur père : Que signifient ces pierres ? Vous leur direz...* (2) Ce souci de renseigner les enfants, de satisfaire leur curiosité, de leur dire ce que leurs pères ont fait, était toujours très vif en Israël. Tout usage populaire, tout souvenir historique, tout récit héroïque se transmettait de génération en génération. *Et lorsque vos enfants vous diront : Que signifie pour vous cet usage ? vous leur répondrez...* (3) L'art de conter, de causer, de dire, y était merveilleusement développé. Les récits bibliques l'attestent. Et l'on causait, et l'on racontait à toute heure

(1) Genèse, XII, 6 ; XXXV, 4. Josué, XXIV, 1, 26. Juges, IX, 6.
(2) Josue, IV, 6-7, 21-22 ; Cf. XXIV, 27. Genèse, XXXI, 45-52.
(3) Exode, XII, 26-27 ; XIII, 8, 14.

et dans toute circonstance, à l'aube comme au crépuscule, dans la tente du maître comme dans la hutte de l'esclave, en chevauchant sur la route ou en prenant du repos autour d'un puits.

*Vous qui montez de blanches ânesses.*
*Vous qui reposez sur des tapis,*
*Et vous qui marchez sur la route:*
*Causez!* (1)

Ce tableau est encore fréquent en Orient. Sur la route ensoleillée, monté sur son âne, l'Arabe entretient chemin faisant une longue causerie avec ses compagnons de voyage ou raconte quelque histoire merveilleuse. Au milieu de la nuit, au clair de la lune, se balançant sur son chameau, au pas cadencé de la caravane, au rythme monotone des clochettes, il récite un long poème louant les beaux gestes d'un cheikh, les charmes de l'amour ou la beauté et la fraîcheur de la nuit. La récitation d'un long poème transmis et propagé oralement n'est pas chose rare chez les Arabes de nos jours. Là où le journal et le livre font défaut, c'est la parole vivante qui les remplace. Aujourd'hui, comme au bon vieux temps, c'est le conteur et le chanteur oriental qui satisfait le besoin de poésie et d'imagination de son milieu, de ses auditeurs. Les Juifs aussi ont encore gardé leur ancienne habitude de récitation et de mémorisation orale. Cela nous permet de comprendre la conservation et la propagation des vieilles traditions hébraïques. (2) C'est le sens profond de l'antiquité, le sentiment national très développé, le besoin de comprendre, de méditer le passé, qui a fait maintenir et transmettre aux Hébreux leurs souvenirs historiques et leurs créations poétiques de père en fils:

*Rappelle-toi les tout vieux temps,*
*Pénètre les âges de chaque génération.*
*Interroge ton père, il te le contera,*
*Tes anciens, et ils te le diront.* (3)

(1) Juges, V, 10. Cf. Psaumes, cv, 2. Chroniques, XVI, 9.

(2) Ceci conteste l'assertion de M. Bédier (Légendes épiques, III, 267 et ss.) qu'un peuple n'a pas de traditions historiques et littéraires conservées et transmises par voie orale. Celui qui connaît l'Orient affirmera le contraire. M. Bédier soutient d'ailleurs lui-même que si le souvenir s'attache à un lieu déterminé, il peut durer. Les souvenirs hébreux sont tous localisés, s'attachant à un champ de bataille, à une montagne, à une grotte, à une tombe, à un culte, à un monument. La mémoire fonctionne mal aujourd'hui parce que nous avons trop de choses à retenir, trop de faits, trop d'études, trop de lectures. Dans l'antiquité, la matière confiée à la mémoire populaire n'était pas aussi abondante, aussi multiple que de nos jours, c'est pourquoi le souvenir était plus net, plus vivant, et la tradition orale plus favorable.

(3) Deutéronome, XXXII, 7.

Que ce soit l'enseignement religieux, l'interprétation d'un usage, la communication d'un souvenir, la transmision d'un récit, d'un poème, la recommandation est toujours la même: *Tu le répèteras à tes enfants, tu en causeras toujours, quand tu seras chez toi, quand tu seras en voyage, quand tu te coucheras et quand tu te lèveras...* (1) C'est d'ailleurs l'usage général, habituel de l'Orient ancien. Le poème babylonien *Enuma elish*, qui, comme *Bereshith*, raconte la genèse du monde, conclut par les mêmes paroles:

*Que le chef le retienne, que le sage y médite,*
*Que le père le répète, que le fils s'en instruise...* (2)

Ainsi se transmettent les souvenirs et les coutumes, les mythes et les légendes. Ainsi se crée et devient vivante la tradition. Un poète hébreu d'une époque mal connue nous l'explique en excellents termes:

*Ecoute mon peuple mes instructions.*
*Prête l'oreille à mes paroles,*
*Je vais commencer par le* mashal,
*Je te dirai de vieilles* hidoth,
*Déjà entendues, déjà connues,*
*Ce que nos pères nous ont conté.*
*Ne nous lassons pas de raconter*
*A leurs fils, à leur postérité*
*La gloire de Jahweh et sa puissance*
*Et les prodiges qu'il a opérés.*
*Il fixa un* témoignage *en Jacob,*
*Etablit une* Torah *en Israël*
*Qu'à nos pères il recommanda*
*De faire connaître à leurs enfants.*
*Afin que la génération future,*
*Que les enfants encore à naître*
*Puissent l'apprendre à leur tour,*
*Et le répéter à leurs descendants.* (3)

HAIM HARARI

(1) Deutéronome, VI, 7.

(2) V. P. Jensen, Kosmologie der Babylonier, 263. Halévy, Recherches bibliques, I, 43. Loisy, Les mythes babyloniens et les premiers chapitres de la Genèse, p. 91.

(3) Psaumes, LXXVIII, 1-6

**Les Lettres Italiennes**

# *Le Poète Angiolo Orvieto*

PLUS un poète est poète, moins il est traduisible. On peut traduire une pensée, on peut transplanter une image en une langue étrangère, on peut même rendre assez bien le rythme d'un poème, mais on ne peut traduire l'essentiel d'une œuvre poétique, ce «quelque chose» d'indéfinissable qui fait la valeur de la vraie poésie. Car, dans un vrai poème, les mots et les images valent ce qu'ils valent, et quelque chose de plus. Le «total» est toujours plus que la somme des «nombres» qui le composent. En poésie 2 et 2 font toujours plus que 4... C'est justement cette magie poétique qui est rebelle à la traduction, car elle n'existe et ne vit que par le miracle de la création originale. Voilà pourquoi j'ai toujours préféré lire un poète dans le texte, que je comprends peut-être médiocrement, plutôt que dans la plus parfaite des traductions. C'est ce que j'éprouve avec la poésie d'Angiolo Orvieto.

Un jour, à Florence, dans le salon d'un ami, où les arts et la poésie sont cultivés avec amour et compétence, une jeune fille chanta une chanson italienne moderne. Il y a des chansons qui chantent: c'est la mélodie du compositeur qui naît déjà dans les strophes du poète — c'est une belle au bois dormant qui s'éveille... Et, ce qui arrive rarement — et qu'un musicien ne pardonnerait pas — j'ai voulu connaître, non pas le compositeur, mais l'auteur de «la canzona», qui était délicieuse. On m'a répondu:

— Angiolo Orvieto, un Florentin.

J'ai voulu connaître ses œuvres; un ami eut la bonté de me les lire, me guidant avec sûreté et enthousiasme dans l'obscurité d'une langue lumineuse que je ne connaissais pas assez. Mais comme ce n'était pas une traduction, mais plutôt une initiation intuitive à la poésie d'Angiolo Orvieto, j'ai senti avec force l'originalité des images, sa musique riche, sa noble cadence, sa clarté limpide, en un mot — sa beauté. Elle m'est venue de loin, la poésie d'Orvieto. Mais le parfum des fleurs, venant de loin, apporté par le vent, est souvent plus fort et plus doux que le parfum d'une fleur qu'on tient dans la main...

Pourtant, ce n'est pas en critique littéraire que je parlerai cette fois d'Angiolo Orvieto. Il mérite certainement des juges et des admirateurs plus compétents que moi dans la poésie italienne. Et Dieu sait combien il en a eu, ce poète à qui ses compatriotes ont fait les honneurs de toutes les anthologies! Ce qui m'intéresse en ce moment, c'est sa mentalité moderne, qui se dégage de son œuvre, c'est l'homme révélé par le poète, le Juif raconté par l'Italien, Angiolo Orvieto lui-même...

Orvieto est né à Florence en 1869. Il a donc passé la soixantaine. Son premier volume de vers, *La Sposa Mistica*, parut à Florence en 1893.

Si vous examinez la vie d'Orvieto de plus près, vous serez étonné de la diversité, de la richesse des intérêts qui ont rempli cette vie abondante d'énergie et d'idéalisme. Tout jeune, Orvieto, avec quelques amis, lance un journal littéraire «Vita Nuova». Le titre en est le programme: une vie nouvelle, ce qui, pour un poète signifie une poésie nouvelle. Si, plus tard, le nouveau journal d'Orvieto porte un titre délicieusement florentin «Marzocco», cela sera toujours la même chose: une vie nouvelle, une poésie nouvelle!... Gabriele d'Annunzio, alors le vrai *Marzocco* de la poésie italienne, trouvera dans Orvieto un hérault enthousiaste et dans son journal, un rempart de combat.

Mais, créateur, Orvieto ne se contente pas de *prêcher* la poésie nouvelle — il la *fait* lui même. Dans des vers d'une pureté de forme peu commune, d'une sincérité élégante et de grand goût, il évoque tous les sentiments d'un cœur vibrant, toutes les aspirations d'un esprit rêveur et prophétique. Nostalgies de jeunesse, amour, tendresse et mélancolies, rêves humanitaires, Florence, Toscane et pays lointains... L'homme de combat littéraire n'a pas tué en Orvieto le poète; le poète, à son tour, n'a pas affaibli en lui l'homme d'action. Trop de forces agissaient dans ce tempérament fécond pour qu'il ait pu se concentrer dans un cercle étroit: elles débordaient. Et nous voyons Orvieto promoteur de la Société Italienne pour la recherche des manuscrits grecs et latins en Egypte, un des animateurs les plus importants de la Société Dantesque; président de la Société Leonardo da Vinci qu'il a fondée avec quelques amis, il dirige l'Institut des Hautes Etudes, il groupe autour d'une «utopie», des bonnes volontés artistiques et des mécènes pour rendre la vie à l'antique théâtre romain de Fiesole: on y joue la tragédie grecque et la pastorale italienne!... Enfin, pendant la guerre, il se révèle encore une fois l'homme d'action: il se consacre avec passion aux œuvres patriotiques et dépense des trésors d'énergie pour le bien-être des combattants et de leurs familles...

Voilà, en vérité, une vie bien remplie — remplie de rêve et d'action, de poésie et de travail. Pour y ajouter un trait important, il faut dire que le sort a favorisé Orvieto d'une très grande indépendance matérielle. La lutte pour l'existence lui a été épargnée. Ce poète vit à Florence dans un décor princier.

Pourtant... est-elle vraiment pleine, la vie d'Orvieto?... C'est en 1928 qu'on s'aperçoit que quelque chose manquait à Orvieto pour son bonheur moral d'homme et d'artiste. En 1928, il va combler un vide et s'acheminer vers l'harmonie intérieure. En 1928, il publie à Florence un volume de vers sous le titre inattendu et évocateur «Il Vento di Sion» avec un sous-titre: «canzoniere d'un ebreo fiorentino del cinquecento»...

Le vent!... Un souffle qui vient de loin, qui fait palpiter doucement des cyprès sur les collines harmonieuses de Florence, mais qui fait aussi parfois trembler les vitres des vieilles maisons aux blasons anciens...

«Il Vento di Sion», pour quoi faire ici, dans cette Florence splendide de Lorenzo Medici, dans cette Florence catholique de Giotto et de Dante. Des mélodies pathétiques de Sion sur les ondes paresseuses de l'Arno!... C'est que, pendant trente ans d'œuvre poétique, profondément, dans l'âme d'un poète florentin, Angiolo Orvieto, vibrait une corde muette avec une nostalgie dou-

loureuse, lasse de rester stérile. C'est que l'esprit créateur d'Orvieto, dans sa soif de se manifester pleinement, souffrait de cette fatale amputation artistique et spirituelle qu'est pour un poète de sang juif l'oubli de Sion, le plus fécond héritage des inspirés...

«Il Vento di Sion» est une œuvre poétique parfaite, mais c'est plus encore. C'est la confession sincère et fière à la fois, d'un Juif moderne de haute culture européenne. La confession d'un Juif profondément assimilé qui a absorbé tout ce qu'il y a de plus beau, de plus pur et de plus profond dans la culture moderne et qui, malgré cela, pour assouvir toute sa soif, aspire encore aux puits anciens de Jacob... Et ceci pour la simple raison que tout être humain a pour devoir le développement supérieur de tous les dons, de toutes les qualités, de toutes les forces créatrices qui se résument dans sa personnalité comme héritage des générations passées. Tous ces atavismes filtrés, éclairés, anoblis forment le présent et préparent l'avenir. Or, quel crime, quelle folie pour un poète d'ignorer l'héritage de Sion! De David, de Salomon, d'Isaïah! De la Bible, du Talmud, des cabbalistes juifs et des grands rabbins! Quel esclavage psychologique, quelle dégradation morale de ne pas oser se proclamer d'eux par crainte d'un sourire mesquin, d'une ironie perfide!... Voilà l'enseignement que nous apporte le «Vent de Sion» d'Orvieto. Il exprime la mentalité d'un homme parfait et harmonieux qui méprise les lâchetés, qui renonce aux amputations spirituelles, qui désire être lui-même dans toute la plénitude de sa nature et de ses aspirations.

Le «canzoniere d'un ebreo fiorentino del cinquecento» aurait bien pu être chanté, en 1500, par «Datillo da Montalmo, fils de Daniel l'hébreu qui fut banquier», ce poète imaginé par Orvieto; cela n'empêche pas qu'il soit essentiellement moderne, et porte l'empreinte de notre temps et le fruit de notre renaissance nationale....

Cette mentalité nouvelle n'est pas née sans luttes, doutes et souffrances. Le problème du dualisme patriotique et culturel se pose souvent devant le poète d'une manière aiguë et douloureuse.

*Troppo vento latin d'alacri essenze*
*ha fustigato il sangue orientale*
*cullato in antichissime indolenze.*

*Palme si, ma cipressi di Firenze?*
*Il Tempio si, ma questa Cattedrale*
*che al ciel, fiorente di suoi marmi, sale?*

Le poète est malade de cette dualité, du conflit de ses sentiments:

*Chi mi darà la pace? Chi m'insegna*
*a ricomporre in unità serena*
*l'anima mia che, in due divise, geme?*

*Chi la farà delle due luci degna,*
*si che, redenta alfin dalla sua penna,*
*le possa, unite, contemplare insieme?*

Renoncer, c'est mourir pour quelque chose. La poésie est vie — vie complète, variée et riche; Orvieto ne renonce ni aux palmes, ni aux cyprès. Et c'est dans *la synthèse des deux amours* que s'harmonisent ses doutes.

*Dante e Davide, i vati delle genti*
*più dilette al mio cuor, di cui l'importa*
*me con elezion doppia sigilla.*

*E mentre il sol fra l'oro suo tramonta,*
*di Dante et di Davide i sacri accenti*
*cantan concordi nell'etrusca villa.*

Et c'est cela qui fait de ce grand poète italien un poète juif — poète d'amour, d'harmonie et de paix.

SALOMON POLIAKOFF

# *Deux poèmes italiens d'Angiolo Orvieto*

suivis d'une traduction française par Théo Levi

### Venerdi sera nel Ghetto

*Clamore, qual di passeri che tornin, da volo disperso,*
*all'albero che aspetta fitto d'amici palpiti.*

*Vengon di lungi, dove recaron pesante fardello*
*fra la gente errabondi lungo le vie del sole.*

*Stanchi nel vespro tornano, ma cantano allegri al Signore*
*come di tra le foglie cantano uccelli reduci.*

*Dentro, la luce trovano, con gioia di donne serene,*
*con un bisbiglio fresco di bimbi insonni ancora.*

*Non han tristezza in cuore, non astio, non ira sol, pace.*
*Scialom, Scialom! nel carcere dentro i cancelli chiusi.*

*Siedono, al desco. Gl'intimi pani sul desco brillano*
*e col vino s'ingemmano pur di devoti murmuri.*

*Amor trabocca. Amore la pia tovaglia illumina*
*fra dolci sogni e cantici, fra preghiere che volano.*

*Angeli vanno e vengono, fanno obliose l'anime,*
*socchiudono le porte, antichi libri schiudono.*

*Entro le sante pagine vibra il valor dell'UNICO*
*che i figli suoi nei secoli concentraron pei secoli.*

*Balza il valor dell'UNICO che ci travolge e suscita,*
*gocce d'amor, nel gurgite d'un infinito oceano.*

### Ascolta, Israele!

*Ecco ho pregato, ho chiuso il libro dei Salmi che inneggiano*
*all'Eterno e mi sono tutto esaltato in Davidde.*

*È l'alba appena. Io sento campane dal Duomo che squillano,*
*che l'alto cielo supplici sul mondo basso invocano.*

*Pregano anch'esse, come si prega nel Ghetto dei reprobi*
*mentre nel Duomo i cantici di Davidde si cantano.*

*Salmi di David rombano sul carcere cupo che i pallidi*
*discendenti di Davide serra come colpevoli.*

*Tetro Israel s'incarcera nell'ombra della Cupola*
*cui d'Israele i cantici dànno mistici palpiti.*

*E quanto in breve spazio vicini, anzi contermini,*
*il Ghetto e il Duomo! - E intorno posa Fiorenza placida.*

*L'aria stessa ci mescola, ci avviva, in tutti circola,*
*quei che in carcere chiudono, quei che son chiusi in carcere.*

*Tutti in un picciol angolo sotto le stelle, e l'UNICO*
*ci guarda appena desti o ancor nel sonno immemori.*

*Tutti ci guarda e scruta, figliuoli suoi fuggevoli,*
*cui pure di Suo Spirito eterno infuse un alito.*

*Amor prevale. l'UNICO tutti, paterno, vigila.*
*E tu, Israele, ascoltami: - IL SIGNOR NOSTRO È L'UNICO.*

---

## AU GHETTO, LE VENDREDI SOIR

Un bruit, tel que celui de moineaux retournant, leur vol terminé,
Vers l'arbre qui les attend, bruissant de battements amis.

Ils viennent de loin, d'où ils portaient leur lourd fardeau
Parmi les hommes errant le long des jours torrides.

Ils retournent, las, dans la vesprée, mais chantent allègrement vers le Seigneur
Ainsi que font, parmi le feuillage, les oiseaux rendus au nid.

Et ils retrouvent chez eux la lumière, et la joie sereine des femmes
Et le frais murmure des voix d'enfants — non encore couchés.

Ils n'ont point de tristesse au cœur, pas de haine, nulle rancune, mais de la paix,
chalom, chalom! derrière les barreaux fermés de leur prison. seulement

Ils se mettent à table. Le pain du foyer rayonne sur la nappe
Et le vin, et les pieux murmures de grâces s'élèvent.

L'amour déborde des cœurs; il illumine davantage la blanche nappe du vendredi soir
Parmi les doux rêves et les cantiques, parmi les prières montant vers le ciel.

Des anges vont et viennent, versent l'oubli aux âmes éprouvées,
Entre-bâillent les portes, entr'ouvrent les pages des vieux livres de piété.

Dans les pages saintes vibre la puissance du Dieu Un, de l'Unique
Que ses enfants durant des siècles ont affirmé pour les siècles.

La puissance du Dieu Un rebondit et nous entraîne
Et fait naître des gouttes d'amour dans les abîmes d'un Océan infini.

## ECOUTE ISRAËL

Voilà, j'ai prié, j'ai fermé le Livre des Psaumes, qui célèbrent
L'Eternel, je me suis tout exalté en David.

L'aube pointe à peine. J'entends les cloches du Duomo qui sonnent,
Qui invoquent, suppliantes, le Ciel en faveur du monde d'ici bas.

Elles prient, elles aussi, comme on prie dans le ghetto des réprouvés
Tandis que dans le Duomo les psaumes de David sont chantés.

Des Psaumes de David grondent sur la sombre prison qui enserre,
Comme des coupables, les pâles descendants de David

Le morne Israël se cloître à l'ombre de la coupole
A laquelle les cantiques d'Israël donnent de mystiques palpitations.

Et combien peu d'espace sépare, avoisine plutôt le ghetto
Et le Dôme. Et tout autour, placidement, Florence est étendue.

Le même air nous mêle, nous ranime, circule en chacun de nous,
En ceux qui sont parqués en prison, comme en ceux qui les enferment.

Tous, en un petit coin du monde, sous les étoiles, l'Unique
Nous regarde toujours, à peine réveillés ou plongés encore dans le sommeil oublieux.

Il nous regarde tous et nous scrute, nous, ses enfants éphémères,
Auxquels il a cependant infusé un souffle de son Esprit Eternel.

L'Amour prévaut. Le Dieu Un, paternellement veille sur tous,
Et toi, Israël, écoute-moi. Notre Seigneur Est l'Unique.

HERMANN STRUCK — Type juif — *Cliché Illustration Juive*

**Les Lettres Françaises**

# COLONISER

A JULES KAHN

Mes enfants, ce n'était pas un bien bel endroit. Du moins, je veux dire au point de vue de l'habitation. Car, au point de vue de la nature, il y en avait plutôt trop ! Une large rivière coulant entre des berges plates, assez glissantes, étant très herbues. Pas bien loin, de beaux bouquets de grands arbres avec quelquefois des pendus dans les feuilles, à la vieille mode de l'ancienne Californie. Pas loin, non plus, mais d'un autre côté, des bancs de rochers assez âpres pour être considérés comme pittoresques. Du soleil, de l'aube, de la lune, comme partout, mais qu'on eut dit plus à leur aise de jouer sur la solitude, à moins d'admettre que dans la solitude on les sentait mieux. Ce qui manquait le plus c'était l'habitant. L'habitant est ce qui apparaît de première nécessité pour le commerce. Or, à droite, à gauche pas très proches quelques *ranchs,* avec passablement d'employés, des bergers, des bouchers et quelques *girls.* Tout cela venait aux emplettes à un pauvre village. Village? je dis : à un brelan de cahutes simplement. Le propriétaire d'une de ces cahutes se disait aubergiste et totalisait le commerce de l'alimentation. Quant à loger des gens, tout ce qu'il pouvait c'était de louer un bout de son écurie, séparé par un bat-flanc de son maigre bidet. En cas de pluralité des hôtes, il offrait de la place sous sa vérandah et parmi les herbes de son pré.

L'autre avait un petit *store* de mercerie et deux ou trois pièces de cotonnade pour pouvoir se proclamer drapier.

La troisième baraque était vide de par le décès d'un fiévreux, prospecteur honoraire faute de *claim* et je l'occupais avec l'agrément ronchonnant des deux voisins qui n'avaient aucun droit dessus, mais jauger le nouvel arrivant et l'écarter s'il leur déplaisait. Or je leur déplaisais. Pourquoi ? Précisément parce que j'étais le nouvel arrivant.

Quoique les gens des ranchs s'en allaient toujours mécontents, grognant qu'on ne trouvait rien à acheter dans leurs sales boîtes, les deux sires entendaient bien monopoliser cette vague clientèle, qui remportait régulièrement la plus grosse partie de son argent faute d'emploi. Mais quelques uns plutôt que de remporter leur paie, la buvaient.

Le mercier à la cotonnade était un miteux, un chétif, à rares petits poils blonds. L'aubergiste possédait une large trogne de bandit et des poings noueux. Tous deux détenaient des revolvers, des carabines et commandaient à quelques mâtins difficiles. L'aubergiste semblait le plus coriace et c'est bien avec lui qu'il fallait d'abord s'entendre. C'était très facile s'il avait le sens des affaires ! Mais, en était-il doué? Et comment, s'il en était dépourvu le lui communiquer? Essayer, c'était déjà dangereux ! Il me croyait, à mes dires, un futur prospecteur, donc un client. Surgissant en concurrent, j'avais tout à craindre de son animosité.

Quelque temps d'approche, un mal d'estomac contracté à l'usage de son mauvais whisky, quelques conversations du soir sur le temps qu'il ferait le lendemain ou de savantes approximations (je l'écoutais simplement) sur le sens et la direction des coups de carabine que l'on entendait dans le soir, nous mirent sinon en confiance et familiarité, du moins en rapports oraux. Il avait des gosses à qui je n'aurais pas osé donner des jouets, (il eut cru que j'en venais vendre) mais de petites pièces de monnaie ce n'est pas compromettant. J'en éparpillai quelques unes, et l'ogre daigna sourire.

Bref, un soir qu'il se lamentait, sous son mauvais bec à pétrole, sur la rareté et la cherté du transport, je m'aventurais à suggérer que si nous étions plusieurs à commercer dans l'endroit, les transports pouvaient devenir moins coûteux et moins rares.

— Certes, dit-il, en posant sa pipe, mais moi vivant, personne d'autre ne vendra ici gin et tabac et on ne vend que de ça !

— Et votre voisin, le mercier ?

— Il mange ses poumons. S'il trouvait cent dollars de sa baraque, il s'en irait.

— Ce n'est pas ça qu'il dit.

— Parbleu ! parce qu'il sait qu'il ne trouvera jamais un fou pour lui donner cent dollars à moins que...

— A moins que...

— Un étranger simple et naïf, comme vous pourriez l'être, ne les lui offre... mais, au fait peut-être, car les figures peuvent tromper, êtes-vous simple et naïf?

— Ni l'un ni l'autre et tout de même peut-être me déciderai-je à lui offrir cinquante dollars.

— Minute ! dit l'homme, arrangeons-nous. Premièrement vous vous engagez à ne vendre ni alcool, ni tabac, ni boîtes de conserves, ni aucune espèce de denrées d'alimentation, rien de ce qui passe par la bouche.

— Les pipes? répondis-je, en souriant.

— Va pour les pipes à la rigueur ! et encore ! non ! vous me vendrez les pipes en gros à petit bénéfice et moi j'aurai seul le droit de les céder en détail !

— Soit.

— Vous lui donnerez soixante dollars et trente à moi. Ça vous coûtera quatre vingt dix dollars.

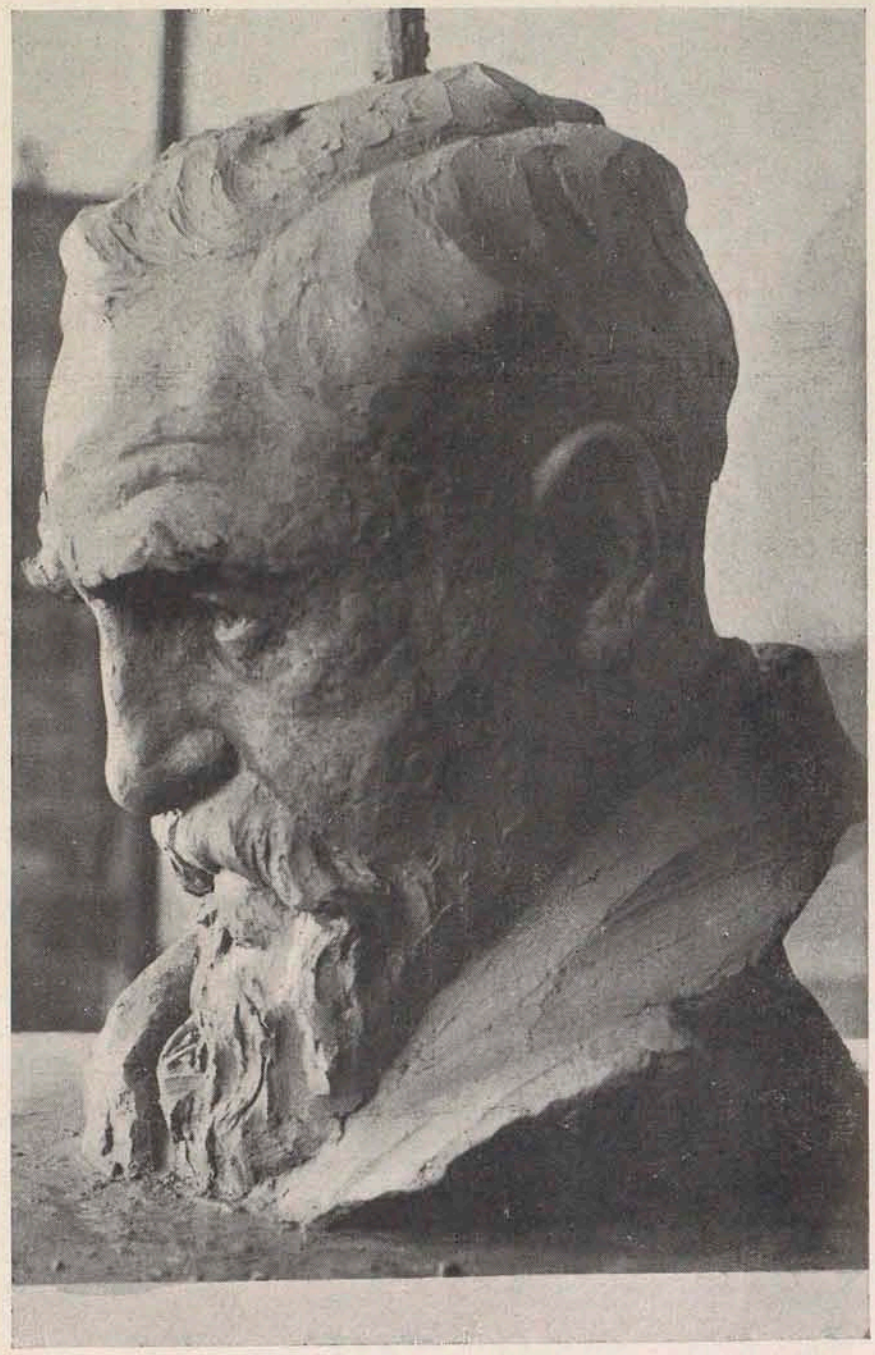
— Et pourquoi trente dollars à vous ?

— Vous achetez mon consentement, ma neutralité, mon amitié et mieux donnez-moi aussi soixante dollars et je me charge de le faire partir, lesté naturellement de pareille quantité de dollars.

— D'accord.

Le lendemain le bougre installa parmi ses carrés à légumes, une plaque de tir, dans la direction de l'échoppe du mercier. Celui-ci n'y prit pas garde ; l'aubergiste passait pour un remarquable tireur. Aussi le mercier fut-il très étonné de ce que la première balle égarée vint couper la corde où pendait son linge fraîchement blanchi. Une seconde alla érailler sa gouttière, une troisième siffla à un pouce de son oreille. Alors l'aubergiste lui cria : « Je ne ferai rien de bon aujourd'hui », et s'en fut remiser sa carabine. Mais le lendemain, il recommença avec plus de maladroite dexterité, logeant deux balles dans la porte d'une resserre.

« Haloutz » (Pionnier juif), par Eliezer Strich (Haïfa)



Hermann Struck, par Eliezer Strich (Haïfa)

Le mercier vint au cabaret:

— Alors tu veux me tuer.

— Je désire que tu t'en ailles.

— Comme ça.

— Avec soixante dollars pour t'installer ailleurs et peut-être y manger à ta faim.

Le bonhomme réfléchissait. Sa femme, une pauvre et maigre haridelle qui avait bien peur qu'une balle, adroitement égarée blesse un de ses enfants, entrait au cabaret, inquiète de la discussion possible entre son mari et l'aubergiste.

On la mit au courant. Tant de peines perdues, murmura-t-elle. Enfin elle s'apeura, rougit, se décida. On ira chez la tante de Salkett, on l'aidera dans son commerce qui prospère... on n'aurait jamais dû la quitter. Mais comment partir?

L'aubergiste me regarda, puis cligna de l'œil du côté de l'écurie complétant cette suggestion d'un mouvement démonstratif du pouce.

— Je te louerai, dit-il au mercier, carriole et bidet. Monsieur voudra peut-être bien te conduire et ramener l'attirail.

— Ce sera cher? interrogea le mercier.

L'aubergiste me dévisagea et conclut. «En qualité de bon voisin, je prête le matériel». Cela ne vous fera, me glissa-t-il, que vingt dollars de plus, et vous le débarquerez avec la certitude qu'il ne reviendra pas par le même steamer!

L'affaire fut scellée par une tournée de gin dont l'âcreté secoua d'une toux violente le malheureux mercier dont quelques jours après la charrette en mauvais état et le maigre bidet emportèrent à cinquante kilomètres, la femme malade, les enfants chétifs, un panier de fil et d'aiguilles et ses trois pièces de cotonnade. Je revins seul.

Ne croyez pas, mes enfants, à me voir ainsi semer les dollars que j'en avais des caves pleines. Mes caves c'étaient mes poches et il n'y avait guère dedans qu'un millier de dollars. Mais j'avais quelque crédit chez le cousin Joram (de Frisco) et aussitôt la famille du mercier remisée, je lui écrivis avec détails, que j'avais acheté deux maisons en assez bon état, plus un grand verger. Je le priais de décider le cousin Jacob bon menuisier à m'envoyer deux employés pour mes aménagements et j'insistais pour qu'il demandât à son ami, Wilson, le messager, d'inaugurer, en m'apportant un chargement de marchandises dont j'expédiais la liste à Joram, un bon crochet vers le Sud jusqu'à

Teensbury, tel s'appelait mon coin. Cela pouvait devenir productif pour Wilson. Il faut essayer de tout, répondit le grand voiturier. L'annonce qu'il fit de la possibilité d'être carriolé par là, fut accueillie avec un sympathique intérêt. Les gens des ranchs prévenus par le journal, se précipitèrent sur le passage du beau camion entraîné par le galop de dix chevaux aux sonnailles tintelantes et je n'avais eu le temps ni d'ouvrir toutes les caisses ni de fendre les ballots que je vendais déjà aux gens des ranchs tandis que l'aubergiste mettait en fuite quelques voleurs et leur reprenait des marchandises qu'il ne me rendit jamais. Mais son intervention et sa poursuite étaient d'un bon exemple. Les objets disparus gardés par lui perdaient leur caractère d'objets volés. Ils devenaient des cadeaux, pas tout à fait librement consentis, mais enfin et incontestablement des cadeaux.

Je vous passe bien des détails et je craindrais de vous les avoir déjà contés. Mais pour le principal et d'abord quand le cousin Jacob fut venu lui-même avec deux ouvriers pour agencer mon *store* les gens des ranchs lui adressèrent des commandes. Jacob décida qu'il laisserait là ses deux ouvriers qui se construiraient dès qu'ils en auraient le temps, une baraquette. La concurrence est l'âme du commerce, aussi Roggers qui dirigeait les transports fluviaux se résolut de pousser jusqu'à Teensbury et y plaça un appontement avec un surveillant. Le cousin Jacob, en tournant autour des trois cahutes avait envisagé de jolis bois de construction encore revêtus d'écorce et de feuilles. Il avait acheté cela au poids de l'air qui les baignait. Il le fit débiter et Roggers les emmène en remorque de son bateau, en radeaux bien assemblés. J'avais pris deux employés dont l'un faisait le tour des ranchs avec une petite voiture-magasin. Les affaires marchaient bien et très bien. Je pus avancer des fonds à deux coreligionnaires, qui vinrent, suivis de leur famille, s'installer comme forgeron et comme charron. Peu à peu, Teensbury devenait une rue, au bout de laquelle il y avait assez de plaine vide pour figurer un square infini. La rivière était poissonneuse. Elle attira des pêcheurs et des ferblantiers pour leur préparer des boîtes de conserves et ainsi de suite, les uns attirant les autres, les cousins de Frisco nous expédiant des gens démunis, mais habiles en leurs métiers ou pouvant s'en improviser un autre, un village s'agglomera à la mode américaine. Il y eut naturellement quelques épisodes dramatiques. La prospérité amena des rixes. On se battit au revolver chez l'aubergiste ce qui prouve qu'il y venait de la clientèle. Il advint quelques rixes avec les bouviers, des combats avec des voleurs, mais Teensbury, village, était fondé embryon de Teensbury, ville où vous êtes, mes enfants, propriétaires en ma personne de spacieuses maisons fort bien bâties, de jardins et de vignes, de tout un grand bout d'Eden civilisé, car mes enfants, la civilisation c'est l'Eden. Les flammes des hauts-fourneaux, c'est le rideau de l'épée de l'ange mâté et traversé.

Or, mon fils Samuel, toi l'aîné, il faut t'en aller en Palestine. Le problème sera le même pour toi que pour moi, pour tes oncles et tous ceux qui ont fait belle fortune en cette Californie. Nous étions partis d'une petite ville d'Alsace très animée, où la vie était facile mais sans espérance. Aussi parfois nous y agaçait un mélange d'envie et d'animosité que nous portaient certains voisins; apparemment mépris ancestral, au fond irritation, plus de notre solidité familiale que de nos coutumes particulières. Nous avons appris en Californie à fonder des villages qui deviennent des villes. Nous arrivions dans le pays le plus favorable et nous y avons fait fortune, pas sans mal. Aussi Samuel, tu t'en iras vers la Palestine. Tu sauras y fonder des villages qui deviendront des villes. Tu auras maille à partir avec les Bédouins comme nous avec les cowboys, les prospecteurs malheureux, les bandits mexicains. Ils étaient moins nombreux que les Bédouins, mais mieux armés.

Puis tu sais bien qu'avec de l'argent et de la volonté tout s'arrange, de l'argent tu en as et en emporteras, de la volonté, ton devoir strict est d'en posséder et de la développer toujours. Tu arriveras en un pays en apparence ingrat, pas beaucoup plus que ce coin qui a prospéré par moi et où j'ai prospéré. Nous avons marché avec l'outillage le plus primitif. Toi tu auras les moyens scientifiques à ta disposition. Quand tu auras fondé là-bas, à un point actuel de solitude, un village capable de devenir, dans la suite des temps, une ville, tu viendras me retrouver en vacances, pas ici, mais à Paris où tu sais que la vie est plus facile et plus aimable qu'ailleurs. Nous n'avions pour grandir en Californie, que notre ambition personnelle d'aisance, je pense bien qu'en Palestine, d'autres motifs d'enthousiasme chaufferont ta patience. Et, qui sait? quelles surprises pourra te donner le pays de Chanaan? Tu nous en rapporteras les plus belles grappes de joie, de vie et de méditation.

D'ailleurs tu comprends bien que c'est la même besogne de fondation de cités nouvelles par le commerce et la solidarité familiale juive que nous poursuivons partout et que tu dois continuer.

Et Samuel répondit: je partirai.

GUSTAVE KAHN

**MESSAGE**

# LES NOUVELLES ORIENTALES

Le mot de Palestine emplit à nouveau les cœurs de France d'une tendre allégresse. Toute la magie de l'Orient qu'apportaient sous leurs cuirasses et leurs boucliers les sanglants missionnaires des Croisades, tout ce qui se glissait de pittoresque et de grâce dans les turqueries du temps de Voltaire, tout le merveilleux flamboyant qu'avaient révélé les *Orientales* en 1827 et qui s'épandait sur la France de 1830, celle de 1930 va le connaître à nouveau.

Et ce n'est plus pour conquérir un tombeau les armes à la main, ni pour orner les coussins et les paravents des boudoirs de nos élégantes. Ce n'est plus même pour libérer la Grèce opprimée et apporter à l'enfant grec «de la poudre et des balles». La voix ne sort plus des rangs de la chrétienté ou de l'Islam, mais de leur mère commune. A ses filles elle offre le pardon et la paix.

Douze ans après que la généreuse déclaration de Lord Arthur Balfour ait proclamé les droits d'Israël à son foyer, sur la terre de Dieu, le soc des épées s'est changé en charrue, le désert en champs de blé. De la pierre à paille l'eucalyptus et l'oranger. Des écoles et des hôpitaux, ouverts à tous, juifs, arabes et chrétiens, ont surgi. Au sommet du Mont Moria, l'Université arrondit sa coupole. — Une Jérusalem nouvelle se lève que mes compatriotes considèrent avec une sympathie émerveillée. Des journalistes, des romanciers, des peintres, des poètes des musiciens — demain des cinéastes et des dramaturges — vont puiser au berceau de notre foi des inspirations inattendues. Comme nous avons une Villa Médicis à Rome et une Casa Velasquez à Madrid, nous aurons quelque jour une Maison Française à Tel-Aviv. Et dès à présent, on perçoit sur notre terre de France le frémissement de Nouvelles Orientales.

Ombre légère du Prince de Ligne, ombre lyrique de Lamartine, ombre grandiose de Napoléon, comme vous devez vous réjouir de cet essor que vous avez prévu! Et l'ombre de Renan, et celle de Darmesteter et celle du bon professeur Izoulet qui, de toute sa ferveur huguenote, me confiait il y a quelques années ses espoirs dans le foyer palestinien! Nul pays ne saurait, mieux que la France, répondre à l'appel d'Eretz-Israël. La latinité aime la lumière, les horizons clairs et précis, les harmonies souples et brillantes qui chantent du Carmel à Jéricho. Notre chevalerie aime l'effort humain, probe, désintéressé qui est celui des halutzim.

Est-il de plus beau type de héros pour nos romans que ces pionniers et ces pionnières, recouvrant au soleil de Palestine, la beauté de leur race, intellectuels d'hier, «calant» leurs mains, hâlant leur torse, déchirant leurs bras, pour créer de la civilisation dont les Arabes sont les premiers à bénéficier? Est-il de thème plus subtil que cette confrontation entre ces pleureurs d'hier, qui furent comme nous disions en notre vieux français les «mainteneurs», et les constructeurs d'aujourd'hui? Est-il d'anticipation plus réconfortante que la réconciliation possible de toutes les fois, de toutes les philosophies sous l'égide d'Israël? Et pour nos puristes et nos sociologues de sujet plus attachant que l'étude de ces nouvelles formes sociales dont la Palestine juive fait l'expérience dans la paix et pour la paix?

Broderie pour un Sepher-Torah dessinée par RABAN pour la Synagogue de Beaumont (Etats-Unis)

Mais cette floraison de Nouvelles Orientales est déjà plus qu'un vœu. L'œuvre d'une Myriam Harry, depuis vingt ans, atteste avec éclat leur venue.

Les reportages d'un Albert Londres, d'un Edouard Helsey, d'un Fernand Corcos en sont les premiers avant-coureurs. Et aussi les livres de certains autres qui ne furent point sur la terre sacrée, mais où la Jérusalem de leur rêve éploie son ombre.

Nous attendons maintenant que de Palestine et de France surgissent les chants alternés de ce nouveau Cantique. Nous savons tout ce que notre patrimoine artistique peut y gagner de richesses, tout ce que dans le pays voisin de notre mandat syrien l'union de l'humanisme juif et de l'humanisme français peut produire de fruits féconds et savoureux.

Et c'est la Méditerranée que nous appelons à notre aide. A la mer près de laquelle rêvait Philon l'Alexandrin, à la mer qui recueillit le dernier chant, la dernière prière du dernier exilé d'Eretz-Israël, à la mer qui pendant dix neuf siècles berçait nos méditations et nos souffrances, nous confions notre espérance.

Par la voix de la belle revue d'Egypte, sous l'égide du Grand-Rabbin et du grand sage qui préside à ses destinées, j'ose convier tout Israël méditerranéen au réveil de notre grand idéal. Et saluer la promesse de ces Nouvelles Orientales, dont en l'an 2030 on célébrera peut-être le centenaire.

PIERRE PARAF

# DEUX POÈMES D'ANDRÉ SPIRE

## *Printemps*

*Combien de fois, derrière vos lunettes,*
*Verrez-vous, mes yeux, verrez-vous les abeilles*
*Charger leurs pattes brunes*
*Du pollen précoce des poiriers?*

*Les îlots d'herbe*
*Pointer et s'élargir,*
*Dévorant la mer morte des chaumes;*
*La vapeur cendrée des peupliers rougir,*
*Relever l'horizon,*
*Et cacher de murs verts les fermes et les villages?*

*Combien de fois, vieux corps, sentiras-tu*
*L air se tiédir contre la terre chaude,*
*Te gonfler de semblants de vouloir et de sève,*
*Faire fleurir, près de toi, le visage indifférent des femmes?*

*Combien de fois repeindras-tu ta barque,*
*Tremperas-tu tes catguts, (1)*
*Souderas-tu tes avançons, (2)*
*Répareras-tu les mailles de tes filets*
*Et les grillages de tes nasses?*

*Combien de fois entendras-tu les paysans,*
*Voyant des oiseaux sombres,*
*Immobiles, sur un îlot de sable,*
*Dire : « Ce sont des oies sauvages;*
*— Non, des hérons;*
*— Des cygnes noirs;*
*— Des cormorans ».*
*Et toi, prendre ta longue-vue,*
*Et feuilleter tes livres,*
*Pour te montrer, une fois de plus, plus malin qu'eux?*

*Combien de fois pédaleras-tu encore vers Beaugency,*
*Meung, Saint-Benoît, Chambord, Sèvres?*
*A quelle vitesse, cœur essoufflé?*
*A quelle cadence, ma bouche, chanteras-tu*
*Les soirs lilas, et les caprices de ta Loire?*

## *Dans le soleil*

*Abeille fiévreuse dans le soleil,*
*Qui lèches les sucs de ma treille,*
*Qui bourres tes brosses de pollen,*
*Que dit ton chant millénaire?*

*« L'été est court, je me hâte,*
*« Mes ailes s'usent, je fais ma tâche,*
*« Je m'épuise, je vais mourir...*
*« D autres abeilles vont naître ».*

*(1) Ce sont des fils transparents que l'on met au bas des lignes, ou vec lesquels on fait des lignes.*

*(2) Fil d'acier très fin et très solide que l'on met au bout des lignes pour pêcher le gros poisson (brochet, perche, etc.) et au bout duquel est fixé l'hameçon.*

# *J'errais parmi les sables arides...*

*J'errais parmi les sables arides et je recomposais en moi l'histoire du peuple d'Israël.*

*Pâtre nomade, marchant dans la poussière, j'allais, portant vers l'Occident, l'immortel flambeau d'un Dieu Unique.*

*Occident: opprobre des ghettos, martyre des pogroms, bûchers de l'Inquisition.*

*J'allais. Le souffle du désert brûlait ma chair. Mes lèvres desséchées aspiraient aux fontaines des oasis. Mais en mon âme jaillissait la source Divine, intarissable, celle qui apaise toutes les fièvres, toutes les soifs.*

*J'allais, loin, toujours plus loin, fascinée par l'horizon de pourpre, l'horizon couleur de feu, couleur de sang.*

*O pâtre nomade, que n'es-tu demeuré sous le ciel de saphir transparent? Que n'as-tu fixé ta tente à l'ombre des oliviers? Alors les filles de Judée eussent recueilli les mélodies de la nature sur leurs harpes frissonnantes et les enfants eussent dansé au rythme des cymbales.*

*Et la vie eût coulé, dorée comme les épis de Booz, savoureuse comme la vigne de Noé. Elle n'eût été qu'un doux cantique d'amour et de joie.*

*O pélerin, quel aimant tragique t'attira loin, toujours plus loin, au cœur de l'Occident où s'allumait le brasier de la torture?*

*Mais tu renaquis de ta douleur.*
*Mais tu ressuscitas de ta cendre.*
*J'errais parmi les sables arides.*

LILY JEAN-JAVAL

**CONFERENCIA**

# L'IDÉALISME DE LA RACE JUIVE
## à travers sa poésie et sa musique

*Causerie médite de* Pierre Créange, *prononcée le 25 Juin 1929, Salle Debussy, à la soirée de musique et de littérature juive, donnée par* Marcelle-Gérar *et* Suzie-Welty

*Mesdames,*
*Messieurs,*

Il est certains hommes qui vouent leur vie entière au culte de l'idée et qui vont, droit devant eux, les yeux fixés sur l'image qu'ils se sont faite de l'idéal, sans se laisser abattre, dans leur montée vers lui, par les embûches que chaque jour fait naître sous leurs pas.

Ainsi, il est une race, un peuple, le peuple juif, qui a su, à travers les mille vicissitudes de son histoire, ne jamais cesser de rêver, d'espérer et de croire.

Rêver au bonheur de tous les hommes, quand les hommes vous sont contraires...

Espérer, quand tout vous porterait à désespérer...

Croire, quand Dieu lui-même semble vous avoir abandonné, voici une trilogie de mots qu'Israël a sculptés dans le réel de sa vie quotidienne.

ooo

Nous pouvons être légitimement fiers d'appartenir à «la plus vieille aristocratie du monde», au peuple qui, après avoir donné à l'humanité son premier livre, lui a fourni les plus grands, peut-être, de ses hommes de génie et les plus nobles, sans doute, parmi ses grandes idées, ces hommes et ces idées vers qui les humains tendent les mains, comme vers des colonnes de feu qui éclairent, qui guident et que l'on suit.

Pour étayer leur doctrine de haine, les antisémites, conscients ou inconscients, bergers avisés suivis de leur troupeau aveugle et ignorant, ont à leur disposition, en dehors de l'exploitation des vieux instincts et des odieux préjugés contre les juifs qui dorment encore en le cœur des hommes et que la moindre excitation suffit à réveiller, tout un arsenal de faits souvent mensongers, toujours déformés.

L'argument qui revient sur leurs lèvres le plus souvent, c'est que les fils d'Israël seraient dominés par l'esprit de lucre et ne s'intéresseraient qu'à la conquête et à la possession des choses matérielles.

«Peuple de banquiers», a osé écrire quelqu'un, si je ne m'abuse.

Certes, nous avons des financiers, des hommes d'argent, et qui ne sont que cela.

Confessons, et, pour ma part, je le fais très volontiers, confessons qu'ils ne sont pas tous très intéressants, ou du moins, qu'ils ne le sont pas plus que les hommes d'argent appartenant à d'autres races.

Au reste, personne n'ignore que le grand nombre de juifs qui se sont occupés et s'occupent encore du trafic de l'argent tient à l'ostracisme qui leur fermait autrefois les autres carrières et les leur ferme encore de nos jours, en certains pays, où fleurissent le numerus clausus ou le numerus nullus.

ooo

Les épreuves les plus terribles: vexations innombrables, persécutions et massacres n'ont pu entamer notre foi en le Dieu de Justice — ou en la Justice tout court — ni notre fierté d'être ce que nous sommes, ni notre unité.

N'est-ce pas, entre mille, une preuve merveilleuse de cet idéalisme invincible que ce cri d'espoir et de foi «L'An prochain à Jérusalem!» poussé par tant de poitrines juives, chaque année, à la même époque, depuis la destruction du Temple?

Et ce rêve, qui pouvait sembler à certains seulement un rêve, une parole rituelle, une concession, un hommage à un passé glorieux, ce rêve s'est réalisé, en partie, par la naissance et le développement du Foyer National Juif, ébauche, prélude de la Nation Juive ressuscitée là où elle naquit, là où elle mourut.

Ne sont-ils pas des idéalistes, ces étudiants, ces intellectuels de tous les pays, qui, délaissant leurs études et leurs travaux, abandonnant souvent leur bien-être et leur sécurité matérielle, sont allés en Palestine, héroïques Haloutzim, défricher la terre des ancêtres, cette terre qui avait perdu le souvenir de ses antiques laboureurs, et fremit, peut-être, jusqu'à ses entrailles, en reconnaissant leurs lointains successeurs, ces hommes venus des quatre coins du monde, et qui font jaillir des villes neuves et des champs fertiles, de leurs mains habituées plus à manier la plume que les instruments aratoires et la truelle du maçon, là où régnait l'universelle désolation, là où la nature elle-même semblait porter le deuil éternel des hommes dont la vraie patrie, depuis des millénaires, n'était plus qu'un souvenir et que prétexte à lamentations stériles.

ooo

Nos ennemis parlent toujours de la finance juive, du commerce juif; ils ne parlent pas des poètes, des penseurs et des musiciens juifs et de leur apport considérable, non seulement à l'expression de l'âme de notre vieux peuple, mais à celle de l'humanité entière.

Israël, dans sa marche errante, a beaucoup souffert; il a aussi beaucoup appris, il a beaucoup retenu. Il me faudrait dépasser considérablement le cadre que je me suis tracé ici et le rôle, justement modeste, qu'on a réservé à cette causerie, pour nommer nos plus grands écrivains et nos plus grands musiciens et pour parler de leurs œuvres.

Marcelle-Gérar et Suzie-Welty sont, vous le savez, deux grandes artistes. Madame Marcelle-Gérar est une cantatrice de classe. Sa voix prenante et chaude a des inflexions tour-à-tour tendres et passionnées, tour-à-tour puissantes et vibrantes, et toujours un accent profondément émouvant. Elle chante, mais elle pense ce qu'elle chante, comme la merveilleuse pianiste Suzie-Welty pense ce qu'elle joue, sans se contenter, à l'image de tant d'autres, d'être seulement une exécutante — et Dieu sait combien d'œuvres sont ainsi — qu'on me pardonne ce déplorable jeu de mots, sont ainsi exécutées! Suzie-Welty est une artiste intelligente qui aime son art avec passion et qui le sert bien.

Rendons grâce à Madame Marcelle-Gérar, qui n'est pas juive et à Mademoiselle Suzy-Welty, qui l'est, de prêter leur grand talent aux compositeurs, et, aussi, aux poètes juifs, c'est-à-dire, à l'expression de l'âme juive, dans ce qu'elle a produit, sans doute, de plus représentatif d'elle-même et de plus émouvant.

Mesdames Marcelle-Gérar et Suzie-Welty ne se contenteront pas de chanter et de jouer: elles diront des poèmes. Elles m'affirment, et m'ont demandé de vous dire qu'elles les diront avec leur cœur seulement, puisque c'est là, en somme, pour elles, un violon d'Ingres. Mais Ingres jouait fort bien du violon et Marcelle-Gérar et Suzie-Welty comprendront, j'en suis sûr, l'âme des poètes, comme elles comprennent l'âme des musiciens.

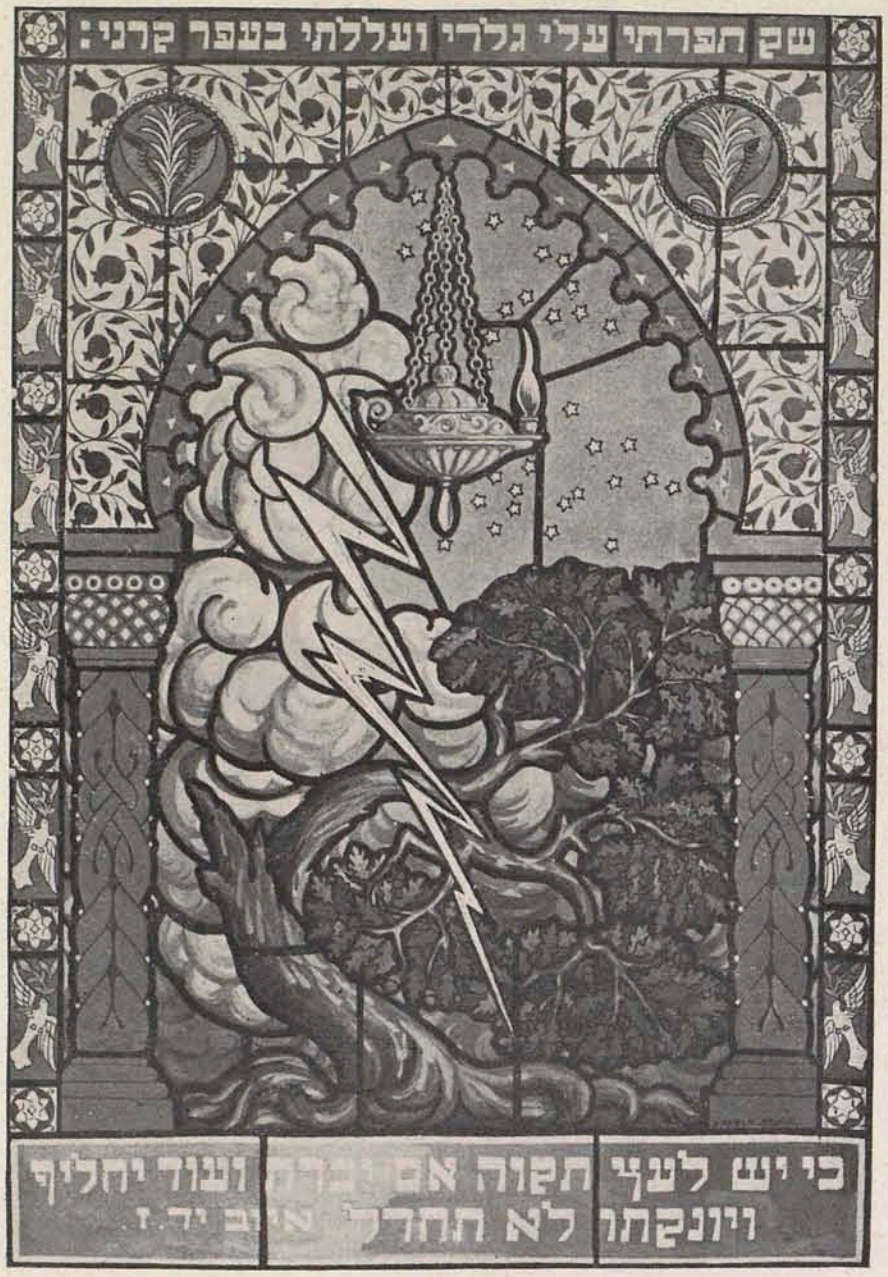
Suzie-Welty et Marcelle-Gérar vous feront entendre tout-à-l'heure les Trois Romances sans paroles de Mendelssohn, ce précurseur, les chants Hébraïques de Maurice Ravel, et vous verrez que ce très illustre compositeur a su admirablement comprendre, lui aussi, l'âme juive et l'exprimer.

D'Emond Fleg, vous écouterez avec émotion le court, mais très beau poème qui ferme son livre «Le Mur des Pleurs».

Vous applaudirez un jeune poète, Joseph Milbauer, dont la pièce «L'étranger» est d'une beauté rare et précieuse, toute empreinte de philosophie et de résignation.

Gustave Kahn, mon illustre et cher ami, nous a donné récemment un livre, qui est un nouveau chef-d'œuvre du maître: «Images Bibliques». Vous entendrez l'un des plus beaux poèmes de ces magnifiques fresques «Le Temple». Vous écouterez aussi avec une émotion qui ira grandissante «La promenade avec Dieu» d'Henri Hertz et le vengeur «Ecoute, Israël» d'André Spire. Gustave Kahn et André Spire ne sont pas seulement deux très grands poètes de ce temps, ce sont aussi deux grands juifs et deux grands sionistes. On aime Gustave Kahn et André Spire, lorsqu'on les connaît, autant pour leur œuvre que pour leur cœur!

A. Tansman a composé deux bien belles choses sur des poèmes d'André Spire, et vous aimerez aussi «*Der Rebele, der Gabele*», de Louis Aubert et les deux chants populaires juifs délicatement recueillis par Algazi.




Vitrail pour un mausolée juif à Chicago *par* RABAN (Jérusalem)

Vous goûterez le charme prenant du Nocturne de Manuel Rosenthal et celui, plein de saveur piquante, des trois petites pièces de Maxime Jacob.

Enfin, vous vibrerez profondément quand retentiront les accents des chants juifs du grand Darius Milhaud — qu'on a pu appeler le Beethoven moderne — et ceux solennels et formidables, du chant national juif: Hatikwah.

●●●

Il était naturel, Mesdames et Messieurs, que, du sein tourmenté d'Israël, sortit une magnifique floraison d'artistes et de poètes, comme une source limpide jaillit et s'envole de rochers tragiques et mutilés.

On dit que les peuples heureux n'ont pas d'histoire; nous ne sommes pas ce qu'on peut appeler un peuple heureux: c'est sans doute pour cela que nous avons une histoire.

Nous avons souffert, nos frères souffrent, nous souffrons parfois encore nous-mêmes...

Musset a dit: «Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur». J'ai pu écrire, et je m'excuse de me citer: «Nous avons connu toutes les douleurs». J'aurais pu ajouter, et j'ajoute ce soir: Mais elles nous ont grandi et nous avons chanté!...

●●●

Oui, nous avons chanté nos espoirs, nos haines, nos cris d'angoisse, nos cris d'horreur.

Sans bénir nos malheurs et nos bourreaux, comme la résignation stoïcienne ou religieuse le voudrait, rendons-leur cette justice qu'ils ont inspiré à certains des nôtres des cris sublimes où passe parfois, à travers la plume du poète et l'instrument du musicien, une flamme prophétique et, peut-être, comme un souffle divin.

PIERRE CRÉANGE

**Regards rétrospectifs**

# *Comment fut reçue à Jérusalem la nouvelle de la mort de Théodore Herzl*

*(Notes Inédites)*

Je dirigeais à Jérusalem l'imprimerie du journal hébraïque «Hashkafa» dont Eliezer Ben-Yehouda était le rédacteur.

Le 21 Tamouz 5664, par une chaude matinée de Juillet, je fus mandé en toute hâte au bureau de la rédaction. Quelle ne fut ma surprise lorsque, aux abords de la Maison blottie habituellement dans une sereine et lumineuse atmosphère patriarcale, j'entendis des cris et des pleurs.

Interdit, je m'arrêtais! Par la porte entr'ouverte, j'aperçus Mme. Hemda Ben Yehouda en proie à une vive douleur et pleurant abondamment.

«Sais-tu le grand malheur..., une information télégraphique de Vienne arrivée à l'instant annonce la terrible nouvelle de la mort du Docteur Herzl...» Sa phrase inachevée se perdit dans une nouvelle effusion de sanglots.

Je faisais partie alors de la jeunesse palestinienne d'avant-garde. Sous l'influence de Ben Yehouda, nous avions fondé un groupement sous l'appellation de «Jeunesse de Jérusalem», (le nom de Sion était alors un épouvantail) et, nonobstant la part que je prenais à la propagande du Sionisme et à la diffusion de la langue hébraïque, je ne parvenais pas encore à mesurer la grandeur du malheur qui venait de s'abattre sur le peuple juif, ni à comprendre le vide que laissait la disparition du Chef.

**THÉODORE HERZL**

**10 Iyar 5620-20 Tamouz 5664 — 2 Mai 1860-3 Juillet 1904**

Fouettée par une fièvre intérieure, l'équipe des imprimeurs livra en moins d'une heure, un supplément spécial du journal qui porta le triste message aux quatre coins de la Ville Eternelle.

Les Sionistes de Jérusalem voulurent commémorer dignement le chef disparu, par une cérémonie imposante et solennelle, que l'on célébrerait dans la Grande Synagogue, sous le patronage d'une personnalité officielle.

La chose ne fut guère aisée. Les rabbins Achkenazim étaient des adversaires irréductibles du sionisme; seuls les rabbins Sépharadites, moins hostiles, pouvaient être sollicités.

M'armant de courage, je me rendis chez Rabbi Yaacob Chaoul Eliachar, alors grand-rabbin de Jérusalem; je rencontrais chez lui, son fils, le rabbin Haim Eliachar et d'autres membres du Rabbinat.

Après maints efforts le rabbin Eliahou Panijel, — qui devait occuper plus tard le siège de grand-rabbin de Jérusalem — se laissa convaincre. Il accepta de prononcer, au nom de la Communauté Sépharadite, et au Temple Rabbi Yohanan Ben Zaccaï, le plus important de la ville, l'oraison funèbre de Herzl.

Le jeudi 24 Tamouz, de nombreux commerçants juifs suspendirent toute activité en signe de deuil; d'autres, très nombreux, hélas! n'eurent pour nos chimères et pour le grand leader mort que sourires réprobateurs et sceptiques.

La procession que formait la foule se rendant au Temple fut cependant imposante. Les élèves des écoles Ezra, de l'école des filles «Eveline de Rotschild», leurs directeurs et professeurs en tête, l'école de l'Alliance Israëlite Universelle qui délégua elle aussi un important contingent d'élèves, y participèrent.

Le Temple était noir de monde. Le grand-rabbin Eliahou Panijel, incapable de contenir son émotion, parla le premier. Il fut suivi à la tribune par Benzion Mossenson, actuellement directeur du gymnase «Herzlia» à Tel-aviv. L'assistance, debout, pleurait!

Dans l'après-midi du même jour, une seconde commémoration eut lieu au siège de la Bibliothèque Nationale. Le rabbin Eléazar Grunhut, directeur de l'Orphelinat, Ephraim Cohen, directeur de l'école «Ezra», David Yellin, et le Dr. Bogratchoff évoquèrent à nouveau, l'œuvre créatrice de l'Apôtre du Sionisme.

Je garde encore gravée au fond de mes yeux la vision du dernier orateur, le Dr. Bogratchoff qui, du haut de la tribune, renouvelant, dans un élan d'angoisse, le geste de nos aïeux aux heures sombres des catastrophes nationales, déchira ses vêtements.

BENZION TARAGAN

**LÉGENDES**

# Origine légendaire
## de la Synagogue du Vieux Caire

La forteresse de Babylone est comme un écrin dans lequel se cache une série de petites églises coptes d'une infinie beauté.

Elles sont drôlement disséminées, l'une perchée entre deux bastions de la forteresse, une autre à moitié enfouie dans le sol, toutes également dissimulées derrière une façade d'une insignifiante banalité.

Cette partie de la ville offre l'aspect d'un village abandonné gris et désert.

Le quartier est pour ainsi dire copte et pourtant il s'y trouve une exquise synagogue à laquelle on accède par d'étroites ruelles, effondrées et poussièreuses, bordées de maisons délabrées. Soudainement on débouche sur un îlot de verdure au travers duquel on aperçoit une ravissante crénelure.

Quelques marches amènent au temple qui fut autrefois bien joli, mais que des restaurateurs trop zélés ont un peu malmené.

L'ordonnance intérieure en est, peut-être, le plus grand charme. Très simple, elle rappelle cependant certaines églises coptes.

De chaque côté une rangée de colonnes toutes lisses supporte une galerie aux arcades basses. Le plafond est surélevé d'un lanterneau plat dont les parois sont incrustées de six ou huit vitraux arabes, découpés dans du plâtre, représentant des bouquets de fleurs stylisées aux couleurs harmonieuses.

L'ornementation en arabesques et les panneaux de bois travaillé, sont malheureusement d'une restauration trop brutale.

Cependant dans son ensemble la petite synagogue garde beaucoup de charme, grâcieuse et pimpante, enfouie dans les feuillages. On reste surpris de rencontrer dans ce quartier une synagogue placée entre une église et un couvent coptes.

C'est que ce temple a une merveilleuse histoire, très longue et très discutée.

D'aucuns prétendent que Ahmed Ibn Fouloun ne parvenant pas à faire les frais de sa campagne de Syrie, cherchait un moyen de se procurer de l'argent. Apprenant cela, l'évêque Saka qui avait été destitué par le patriarche Michel, s'empressa de faire croire à Ahmed que le patriarche détenait des trésors cachés. Malheureusement Ahmed Ibn Fouloun, dans les derniers temps de sa vie, avait perdu un peu de ce bel équilibre moral qui avait fait de lui une des grandes figures de l'islamisme en Egypte. Il fut tenté par l'avertissement de Saka et, sous prétexte que les moines font vœux de pauvreté, il essaya d'extorquer au patriarche une forte somme d'argent.

Celui-ci pressura tant qu'il put les riches chrétiens, mais n'obtint qu'une partie minime de la somme requise. Il y eut des tractations, et finalement Ahmed mécontent, fit jeter le patriarche en prison.

Les coptes se cotisèrent à nouveau, mais la somme demandée était trop forte, et le patriarche Michel restait en prison.

Sur ce, Ahmed Ibn Fouloun mourut et fut remplacé par son fils Khomarouya.

Ce prince de vingt ans, malgré quelques erreurs, avait du caractère. Il fit de suite délivrer le prisonnier innocent, et l'on convint qu'une somme bien moindre serait versée dans un délai suffisant pour la réunir.

A peine sorti de prison le patriarche se mit en devoir de vendre quelques uns des biens de l'église.

Ce serait donc à ce moment là que la Communauté juive lui proposa de lui acheter la petite église de St. Michel qu'elle convoitait depuis longtemps.

A ce propos les documents coptes rapportent que les juifs auraient acquis du patriarche Michel, moyennent dix mille dinars, l'église où s'était maintenu le plus tardivement le culte melkite, dédié à St. Michel, saint d'ailleurs inconnu.

D'après les documents hébraïques la Communauté juive aurait acheté en même temps que le terrain de Bassatine, dont elle fit le cimetière, un petit terrain dans la forteresse de Babylone, le tout pour le prix de dix mille dinars.

Ici, comme on le voit l'église n'est même pas mentionnée et les contradictions sont nombreuses.

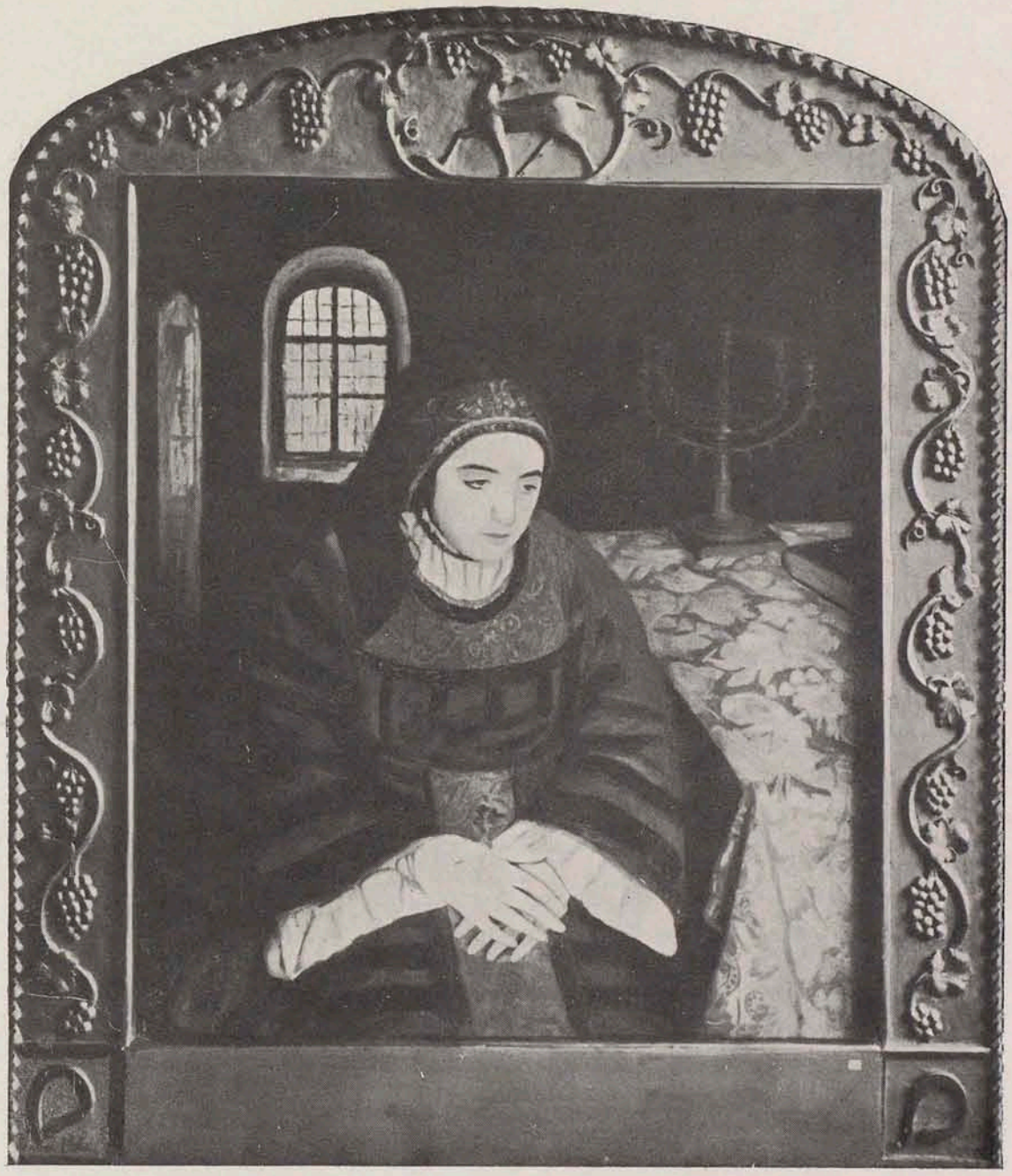
Rapportons nous donc à la légende, elle galope sur les nuages et retrouve toujours les traces perdues.

Il paraît que les juifs avaient toujours rêvé de posséder le petit bout de terre sur lequel s'élève aujourd'hui le temple de Beni Ezra, cette terre étant sacrée. C'est là que Moïse leva les bras au ciel et invoqua Dieu pour la dernière fois avant de quitter l'Egypte. C'est bien là, on en a la certitude, car bien des siècles plus tard, Ezra marchant au même endroit sentit ses pieds adhérer au sol et un grand hymne d'amour monter de son cœur au ciel. Il comprit et promit au Très Haut de lui en rendre grâce. Une joie ineffable le remplit et son esprit fut envahi de grandes et pieuses pensées. Il sentit qu'il devait faire quelque chose qui alla droit au cœur des hommes et leur révéla la sainteté du lieu. Et pour que la pensée fut aussi sainte que le lieu, il fixa ce qu'il y a de plus pur, de plus spirituel et de plus sacré, il écrivit de sa propre main un rouleau de la loi et l'enfouit dans cette terre, songeant qu'ainsi tous les hommes pourraient également y puiser force et reconfort.

Heureux et alarmés les notables de la Communauté priaient Dieu de les aider à maintenir la sainteté du lieu et ses bénédictions.

C'est alors que de pieux vieillards eurent une inspiration; sur cette terre ils érigèrent un temple afin de protéger le rouleau de toute profanation, et les hommes de toute tentation mauvaise.

ELIANE C.



MAURICE MINKOWSKY — Une juive polonaise — *Cliché Illustration Juive*

# *Chronique des Livres*

## *"Qu'est-ce que le judaïsme?" par* Daniel Pasmanik — *"Juif non... Israélite" par* Edmond Cahen

Deux ouvrages ont paru récemment qu'il nous semble significatif de rapprocher car ils nous montrent deux aspects totalement opposés du problème de l'assimilation.

Si l'on en juge par le nombre de pages, c'est un petit livre que nous présente le Docteur Daniel Pasmanik, sous le titre suggestif: « *Qu'est-ce que le Judaïsme?* », mais ce petit livre est dense de pensées et devrait être lu par tous. « J'écris pour les Juifs eux-mêmes », nous dit l'auteur, et en effet, c'est une étude approfondie d'une question que se posent bien des Juifs et bien des « Israëlites », puisque aujourd'hui on veut attribuer un sens différent à ces deux mots en les opposant l'un à l'autre, comme représentant deux orientations diverses de l'esprit juif.

Dès les premières lignes l'auteur pose nettement le problème: « Le Judaïsme n'est pas une pure théologie comme beaucoup d'autres religions; en parlant du Judaïsme, nous sommes forcés de l'envisager comme un système complet de vie sociale, comme une large conception du monde et de la vie ». C'est la thèse du Judaïsme intégral et évolutif.

On oppose toujours le Judaïsme à l'Hellénisme, prototype de la culture occidentale; cette opposition provient de deux conceptions différentes du monde: « l'Orient est frappé par la *succession* des phénomènes, il cherche leur *cause première*, le *chemin*. L'Occident est frappé par la *coexistence* de différents objets concrets, il cherche en eux l'*ordre*, l'*harmonie*. Le Juif pense verticalement, l'Hellène horizontalement; pour le premier, le problème essentiel consiste dans la pénétration active de la vie, afin de la *perfectionner*, pour le second l'essentiel est de *connaître* le monde pour le *vaincre*. L'Oriental se considère partie intégrante du monde, l'Occidental s'oppose au monde qu'il faut conquérir de haute lutte ».

De là découlent des lois différentes: le problème essentiel pour les Juifs est de régler les relations *entre les hommes* créés tous à l'image de Dieu; ainsi se forme une *collectivité* luttant contre le péché, et poursuivant la réalisation de la justice divine dans la *fraternité des hommes sur terre*. Pour l'Hellénisme, il s'agit d'établir la loi des relations *entre les hommes et la nature* environnante; il y a lutte pour tenter de conquérir ici-bas la liberté pour tous les hommes, le héros de ce combat est l'*individualité*. Il y a, comme on le voit, une différence radicale entre ces deux conceptions, mais un principe unit l'idéal de l'Orient à celui de l'Occident: le principe du réalisme. Tous deux s'intéressent exclusivement à la vie terrestre. Par conséquent il ne devrait

Dr. Daniel Pasmanik

pas y avoir de heurt entre le Judaïsme et l'Hellénisme, ce sont deux idées complémentaires; toutes deux veulent réaliser le bonheur sur terre, la première par la justice et la fraternité, la seconde par la beauté et la liberté.

L'ancien Hébreu, ennemi du prosélytisme, ne pouvait avoir aucune collusion spirituelle avec les autres peuples. La lutte commencera à l'apparition du Christianisme par la prétention de la nouvelle Eglise de dominer l'humanité entière.

Le monothéisme est une des principales créations originales des anciens Hébreux. Ceux-ci, les premiers, ont créé l'idée abstraite d'un Dieu unique non attaché aux forces de la nature (soleil en Egypte), ou à une force vitale quelconque (fertilité en Babylonie). Le monothéisme n'est devenu une réalité vitale que dans le peuple juif et c'est lui qui l'a transmis aux Chrétiens et aux Musulmans. Evidemment le monothéisme juif n'a pas atteint l'abstraction totale et l'universalisme d'un seul coup, il a subi une longue évolution; de la conception du Jéhovah de Déborah, à l'Eternel d'Amos, d'Osée et d'Isaïe, plusieurs siècles s'écouleront. La caractéristique du monothéisme juif est la création du Dieu de l'action, la volonté d'établir le royaume de Dieu sur terre et non la «création dans les nuages d'un royaume céleste». L'idéal du monothéisme hébreu est le bonheur des hommes sur terre. C'est la religion du réalisme, elle est éminemment vitale, le réalisme a créé une religion essentiellement pratique: il y a dans le Judaïsme 613 commandements mais pas un dogme, sauf celui-ci: « L'Eternel, ton Dieu, l'Eternel est Un ». *Le Judaïsme est donc une religion pragmatique*, une forme d'activité et non une modalité de foi.

Dans le Judaïsme, pas d'intermédiaire entre Dieu et l'homme, quiconque *agit* en vérité et avec justice est sanctifié. Mais cette action suppose toujours une collectivité et voilà pourquoi Jéhovah ne considère que son peuple, puis les peuples, enfin l'humanité entière; le bien-être de la collectivité prime celui de l'individu, car l'individu est passager et les valeurs durables sont créées par le peuple. Ceci nous montre que le bonheur du plus grand nombre étant le but de l'humanité, le monothéisme éthique d'Israël est éternel.

«Dieu a créé non seulement l'infini et l'incommensurable, mais aussi tout ce qui est en nous, et autour de nous». Le panthéisme est partie du monothéisme juif; Dieu étant pour nous transcendant et immanent, est très éloigné et très proche de l'Homme. C'est une abstraction absolue, mais concrétisée. D'où l'impossibilité pour nous d'admettre la multiplication de Dieu sous forme de Trinité.

Ce monothéisme éthique engendre fatalement le postulat de la justice sociale. Deux moyens se présentent pour régler ces rapports entre les hommes : soit la bonne volonté de chacun (Evangile), évidemment très flatteur pour l'esprit mais irréalisable en pratique, soit une législation positive ayant un caractère obligatoire ; c'est cette voie qu'a suivie Israël.

L'idéal de justice est si profondément enraciné qu'il est dit: «Vous ne ferez pas d'iniquités dans le jugement, *tu ne favoriseras point le pauvre* et n'honoreras point la personne du grand : tu jugeras ton prochain selon la justice». Et l'auteur résume notre idéal dans ce cri de la conscience populaire : «*Zedek, Zedek, tirdof*» : «*La justice, la justice, poursuis-là*».

Le Judaïsme subit sans cesse une *évolution créatrice*. L'idée de Dieu s'élargit et, comme nous l'avons dit, le protecteur d'un clan devient le Dieu de la Justice sociale, du droit, et enfin de l'amour et de la paix universelle ( v. Michée ). Cette évolution nous ne la trouvons pas dans le Christianisme.

Israël est pacifiste, c'est vrai, mais il est totalement étranger au cosmopolitisme, que l'on confond très souvent avec l'internationalisme. Son internationalisme n'est que l'affirmation énergique de *toutes les nationalités*. Avec des mots modernes nous dirons : «la paix entre tous les peuples souverains et indépendants». Les Prophètes juifs reconnaissent la variété des nations, témoin le phrase de Michée : «Chacun habitera sous sa vigne et son figuier ... que tous les peuples marchent chacun au nom de son Dieu, nous, nous marcherons au nom de l'Eternel, notre Dieu».

L'Evangile a condamné la guerre, mais cela n'est pas suffisant, il faut pour avoir la paix employer des moyens appropriés ; c'est dans la Thora que nous les trouvons pour la première fois.

Ce n'est qu'après la destruction du Temple que l'idée de la résurrection des morts apparut dans le Judaïsme. L'ascétisme est aussi contraire à son esprit, qui exalte l'instinct vital ; l'idéal ascétique, le renoncement au bonheur sur terre, prêché par le christianisme, est contraire à la vie réelle: nous voyons aujourd'hui que l'humanité entière est hédoniste. De quoi s'agit-il pour le Judaïsme ? «*Fonder sur terre la cité civilisée, basée sur la justice, rendre la vie digne d'être vécue*». Pour le Judaïsme la vie est le bien suprême, la vie sur cette terre, qui est seule la vraie vie, celle où «le Seigneur ton Dieu te bénira» dans la justice. Cette justice serait possible si chaque homme faisait son devoir envers les autres, si chacun appliquait le principe qui d'après un docte Rabbi est le résumé du Judaïsme: «*Aime ton prochain comme toi-même*», et que l'on trouve dans la Thora pour la première fois.

On a essayé d'identifier le bolchevisme au Judaïsme, l'auteur nous montre qu'idéologiquement le Judaïsme évolutionniste est le plus grand ennemi du bolchevisme révolutionnaire. C'est le peuple juif qui a le plus souffert du bolchevisme. Enfin le Judaïsme exclut la force comme moyen d'amélioration de la société.

Sous l'influence des prophètes, le Judaïsme s'imprègne de cette idée-maîtresse que le droit prime la violence et l'esprit la force. Cette idée est en opposition immédiate avec toutes les doctrines du monde antique, tant Oriental (Babylonien, Assyrien) qu'Occidental (Romain).

L'idée du péché qui est la base du Christianisme, n'a pénétré dans le Judaïsme qu'après la captivité babylonienne. L'idée du péché est inséparable de l'idée de rédemption ; mais contrairement à la doctrine chrétienne, la rédemption n'est pas le fait du sacrifice d'un seul: Jésus; elle sera le fruit des actions collectives de tous les hommes. C'est le peuple tout entier qui doit se perfectionner. «soyez saints, car Je suis Saint, moi l'Eternel votre Dieu» ; de là l'idée de se considérer un peuple «élu» par la connaissance du Dieu unique. Mais cette élection crée des devoirs non des droits, «soyez saints». C'est peut-être le sentiment de cette élection qui a fait que le peuple juif, seul parmi les peuples du monde, ait réussi à subsister, pendant vingt siècles, sans sol, sans Etat, sans pouvoir central. Mais «*les valeurs nationales peuvent-elles être conservées indéfiniment sans la dignité nationale ?* Non! répond nettement l'auteur, et il envisage ce que l'on appelle le problème du Nationalisme Juif.

Le Nationalisme Juif est à la fois palestinien et religieux ; jusque et pendant la Révolution Française on disait en parlant des Juifs «la Nation Juive». Puis cette conception s'obscurcit et certains Juifs ont même tenté de renier le messianisme palestinien. Or la base originale et éternelle du Judaïsme fut créée en Palestine. Et avec l'auteur nous arrivons à la conclusion claire et nette qu'Israël est aujourd'hui placé devant le dilemme suivant: «*ou les Juifs rétabliront leur vie nationale en Palestine et alors une rénovation de leur création originale est possible, ou bien ils pousseront des racines profondes dans le sol d'autres pays et alors le Judaïsme s'atrophiera lentement*».

La religion juive n'est qu'une branche du Judaïsme, née et grandie sur la Terre des Ancêtres ; essayer de faire vivre et fleurir ce rameau en le séparant du tronc nourricier qui lui donne sa sève, est une utopie ; la religion juive disparaîtra avec les dernières traces du nationalisme juif, car il est fort probable, pour ne pas dire certain, que le messianisme juif ne s'est maintenu que par cette soif de création originale, résumée dans cette phrase qui a bercé pendant des siècles Israël, à travers ses deuils et ses souffrances: «Leshanaah habaah b'Iérouchalaïm!»

Le peuple juif ne voulant pas se résoudre à mourir, a trouvé un autre point d'appui dans la vie réelle : la culture juive. L'auteur établit tout d'abord une distinction très nette entre culture et civilisation, la première est subconsciente et intuitive, la seconde consciente et nationaliste ; si de plus en plus les diverses civilisations tendent à s'uniformiser, la culture, elle, tend à s'individualiser, chaque nation a sa culture propre. Enfin la civilisation est matérielle, la culture spirituelle.

En quoi consiste la culture juive ? C'est tout d'abord la langue — l'Hébreu — dans laquelle a été créé le monument de notre pensée : la Thora ; la langue qui était aussi l'instrument de notre vie quotidienne, mais ce n'est pas là toute la culture. L'idée directrice de la culture juive est *l'instinct vital*. Tout le lyrisme juif est une épopée de la *vie juste* ainsi que nous l'avons montré précédemment. Le propre de la vie est *l'action* et l'auteur en trouve une preuve éclatante dans la parole du peuple à Moïse, quand celui-ci lui apporta la LOI Divine : «Naasse ve'nichmah» (nous ferons et nous entendrons) c'est à dire que c'est par l'action, par l'accomplissement que l'Hébreu jugera de l'efficacité de la loi.

Par conséquent, la culture juive formée au jour le jour, par la vie même du peuple et non composée d'une somme d'idées phi-

losophiques et abstraites, est un reflet de la vie nationale née: «de la combinaison d'un peuple — les Hébreux — et d'un pays — la Palestine —; le pays sans peuple devient désert et le peuple sans pays une cohue de commis-voyageurs et d'imitateurs».

Le remède: ainsi que nous l'avons fait entrevoir, la seule solution est de permettre au peuple juif de reprendre racine dans son sol ancestral.

Alors le Sionisme? mais oui, le Sionisme, mais non simplement entendu comme la création d'un centre culturel (Achad-Haam), ni même comme un terrain d'expérimentation socialiste et de dictature d'une classe sociale, théorie opposée à notre culture et à notre idéal social: «Le Sionisme est le rétablissement d'une vie normale, tant spirituelle et religieuse, que sociale et économique dans le pays historique, en Palestine»; et voilà le trinome constitué: «*Safah - Thora - Eretz-Israël*».

Si l'on veut sauver la culture juive (la religion disent certains), il faut se décider: «Soyons ce que nous voulons, mais ce que nous sommes, soyons-le entièrement».

Dans ces colonnes, cette idée est familière et nous sommes heureux de la voir encore une fois affirmée.

Ce que nous venons de dire à propos du Judaïsme nous dispenserait presque de parler de cette thèse «JUIF, NON!... ISRAÉLITE» et de son corollaire «Il n'y pas de race juive!»

Mais bien que nous soyons loin de partager les idées émises par l'auteur et qui montrent à quel point est parvenu l'assimilation dans certains milieux, il y a lieu de ne pas passer ce livre sous silence.

L'affabulation est un cas d'amour entre un «israëlite» et une chrétienne, ce qui pose le problème du mariage mixte, résolu d'ailleurs affirmativement par Edouard Cahen.

L'action se déroule dans un des coins les plus pittoresque de France, à l'étang de Léon, dans les Landes, et l'on sent passer dans les descriptions d'Edouard Cahen un souffle d'amour et un attachement pour cette terre. Ce sont peut-être les meilleures pages du livre.

Quand au fond du débat, l'auteur s'acharne à nous démontrer qu'on peut être Juif sans avoir le nez crochu, les cheveux noirs, crépus et luisants, une peau grasse et olivâtre, qu'il existe des Juifs qui ne sont pas bossus, mais minces, et élancés, enfin que le Juif ne fraye pas uniquement avec ses semblables et peut être aussi mondain et posséder autant de tact qu'un non juif. Nous devons le remercier de ce plaidoyer en notre faveur, mais à notre avis il était superflu, ce portrait péjoratif du Juif datant de Drumont et... bien des années se sont écoulées depuis.

Le héros, Simon Lévy est très sympatique, quoique bien déjudaïsé, grand chasseur, et *horresco referens*... mangeur de chasse saignante! Pas très *casher* cela, cher Mr. Cahen, quoique Simon Lévy soit, affirmez-vous, le prototype de l'«israëlite» d'aujourd'hui: de ces israëlites dont tout le judaïsme se réduit à une religion déiste sans autres attaches avec le passé que certaines traditions ritualisées. Simon Lévy est aussi musicien, cultivé, pénétré de culture française, mais fort ignorant semble-t-il, des trésors intellectuels et spirituels que ses ancêtres ont laissés; il faut reconnaître que lorsqu'on attaque ou insulte les Juifs, — dont ses ancêtres étaient — Lévy se cabre et les défend avec chaleur. C'est à peu près tout ce qui lui est resté de juif, uni à une attitude morale qui est celle de tout «honnête homme». C'est enfin un agriculteur, un terrien, et non un colporteur, un banquier, un négociant, comme le sont tous les Juifs, n'est-il pas vrai? Mais il existe aussi quelques terriens à Richon-le Zion et dans l'Emek, le saviez-vous? il y en a en Angleterre, et en Italie... et même en Hongrie.

Il est par trop sympathique cet «israélite» de même que tous les «israélites» que l'auteur nous présente avec une partialité évidente: ils n'ont que des qualités, pas de défauts; pourtant en tant qu'hommes ils devraient être imparfaits, tout comme peut l'être un chrétien ou un «juif». Même Moïse avait des défauts graves, nous dit la Thora.

Simon Lévy organise une petite fête pour distribuer des jouets aux enfants du bourg, cette fête est donnée, pensez-vous, à l'occasion de Pourim ou Souccoth, mais non, c'est un arbre de Noël!... c'est sans doute très «israélite»...

Pourtant le souvenir de ses ancêtres se réveille sur la terre de Castille où les juifs «fournirent aux rois très catholiques... leurs médecins les plus savants, leurs trésoriers, leurs ministres, jusqu'à de valeureux guerriers, «des poètes et des philosophes», en dehors de la religion, rien ne les distinguait de leurs concitoyens musulmans ou chrétiens, ni l'aspect extérieur, *ni les mœurs...*» mais ces «ancêtres» étaient «juifs», lieutenant Simon Lévy, et le peu que nous sachions d'eux nous laisse croire qu'ils menaient une «vie juive» car s'ils l'avaient abandonnée, comme leurs descendants, non les «israëlites» comme vous, mais les «juifs» du Midi de la France, de l'Italie, de Salonique ou Constantinople, l'auraient-ils connue et conservée jusqu'à ce jour?

Quant à la discussion que Simon Lévy engage pour prouver qu'il n'y a point de «race juive» en s'appuyant sur le pourcentage des dolichocéphales et de brachycéphales chez les Juifs, elle relève de l'anthropologie comparée et on pourrait, d'ailleurs, l'auteur l'avoue, prouver aussi facilement qu'il n'y a ni français, ni anglais, ni allemands.

Que le sang juif actuel soit mêlé d'autres apports, personne n'a jamais songé à le nier. Quel est le pourcentage de sang gaulois chez le Français actuel et de sang romain ou étrusque chez les italiens d'aujourd'hui?

Ce qui fait reconnaître les juifs de M. Cahen, c'est l'«atavisme communautaire» qui caractérise Israël pour avoir été contraint par la haine et les préjugés, à vivre pendant des millénaires dans des conditions spéciales d'existence».

Il y a de cela évidemment — quoique le terme ne soit pas très heureux — surtout en ce qui concerne certains caractères physiques que l'on ne retrouve pas d'ailleurs chez tous les Juifs, mais l'auteur semble oublier qu'il y avait des juifs en Europe et en Afrique, au moins autour du bassin méditerranéen, avant même l'époque de Philon et qu'ils formaient déjà, peut-être pas une *race*, mais encore une *nation* et sûrement un *peuple*. Et disons-le hautement, ce n'est pas seulement les non-juifs qui ont élevé un mur autour des juifs; ce sont les juifs eux-mêmes qui se sont *séparés* (Peuple Kadosh) des peuples environnants pour pouvoir conserver intact le patrimoine spirituel ancestral et vivre selon la Thora.

Quand à Simon Lévy, une phrase de sa femme le définit: «rien au physique, ni au moral *ne peut rappeler son origine*, que son affirmation de professer une religion

Près du Mur des Lamentations *par* SALOMON M. BERNSTEIN

*qu'il ne pratique même plus*» et ajoutons-nous *qu'il ne comprend pas*, comme le prouvent divers passages: «tout notre être aspire vers Dieu, et nous ne le trouvons plus assez dans nos dogmes (?) héréditaires... Hélas le Dieu de nos ancêtres est si lointain, si abstrait».

Evidemment le fruit est un peu difficile à atteindre au sommet de l'arbre de vie, il ne s'offre pas à portée de toute main qui l'approche, il faut peiner, lutter, se fortifier, se purifier pour le goûter, l'effort est sans doute trop grand, et c'est pour cela que certains «israëlites» se contentent d'une observance machinale et superstitieuse de rites incompris tandis que d'autres glissent tout doucement à un agnosticisme commode et paresseux, où s'enflamment pour des dogmes aux apparences plus séduisantes.

Le judaïsme depuis Abraham, prêt à sacrifier Isaac, jusqu'aux Prophètes, sans oublier Moïse, et plus tard, dans le cœur de ceux qui préféraient monter au bûcher que désavouer leurs principes est une doctrine d'hommes forts; les honteux, les débiles, les esclaves, n'y trouvent peut-être pas les consolations faciles, le judaïsme est une rude discipline, destinée à élever les hommes au dessus d'eux-mêmes, sur cette terre même, afin de les rendre collectivement meilleurs, et rapprocher de l'Unité Eternelle: «Suivez les paroles que Je vous dis aujourd'hui, afin que vous deveniez une nation sainte».

Mais M. Cahen a peut-être cru enterrer le judaïsme en nous appelant «israëlites». Il n'a fait qu'élargir le sens du mot «Juif» car l'héritage d'Israël n'est pas seulement l'héritage national et politique du royaume de Juda, c'est aussi le patrimoine spirituel de la maison de Jacob devenu Isra-El, c'est-à-dire qui «combat avec Dieu». C'est donc l'héritage de Moïse, des Prophètes, de ce «peuple d'Israël» à qui fut donné en garde le flambeau du Monothéisme et la loi morale, promulguée au Horeb et confirmée dans les plaines de Moab. C'est ainsi, à ce peuple que fut donnée en héritage la Palestine, comme il est dit: «Je vous ai fait sortir du pays d'Egypte, de la maison d'esclavage, afin de vous mener au pays de Canaan, à la terre de vos ancêtres, que je vous donne en pleine possession». Si c'est ainsi que l'on entend le terme «israëlite», héritier de tout le patrimoine spirituel et national des enfants de Jacob, nous l'acceptons, mais il nous semble que les «israëlites» que nous présente l'auteur s'éloignent beaucoup de cette conception. De Simon Lévy lui-même on peut dire: «Juif non... Israëlite? non plus...». Heureusement qu'il existe encore des «Juifs» de par le monde, qui essayent de mériter ce nom que certains trouvent si lourd à porter.

Et notre conclusion est que s'il n'y a pas éthiquement parlant de «race juive» il y a des «Juifs» et un «peuple d'Israël», dont la terre est la Palestine.

MAXIME PIHA

# "SALOMON" par Edmond Fleg

Il ne m'appartient pas de présenter Edmond Fleg à un public qui le connaît et l'apprécie depuis longtemps. Je veux seulement souligner, avant de parler de son dernier livre, une originale particularité de ses tendances et de son génie: Fleg est un écrivain juif *judaïsant;* et, au lieu de commenter l'art des cathédrales ou la frappe des médailles romaines, au lieu de romancer la vie de Vercingétorix ou celle du duc de Morny, il nous donne le «*Mur des pleurs*» l'« *Anthologie juive* », puis « *Moïse* », puis « *Salomon* ».

Je vous parle de cet ouvrage encore sous le charme d'une évocation puissante, aussi savante qu'artiste. Ce livre, biographie romancée non d'une vie mais d'un personnage fabuleux, est plus qu'une encyclopédie de nos légendes: c'est une tendre leçon d'amour et d'admiration pour le génie juif. Réunissant, avec une érudition remarquable, la philosophie claire des contes du Talmud à celle de notre Moyen-âge amoureux du mystique, il nous donne des images d'une splendeur orientale comparable aux Mille et une Nuits, et des contes, des paraboles pleins de cet esprit de justice, de pitié, de charité et de paix qui sont l'âme même du Judaïsme.

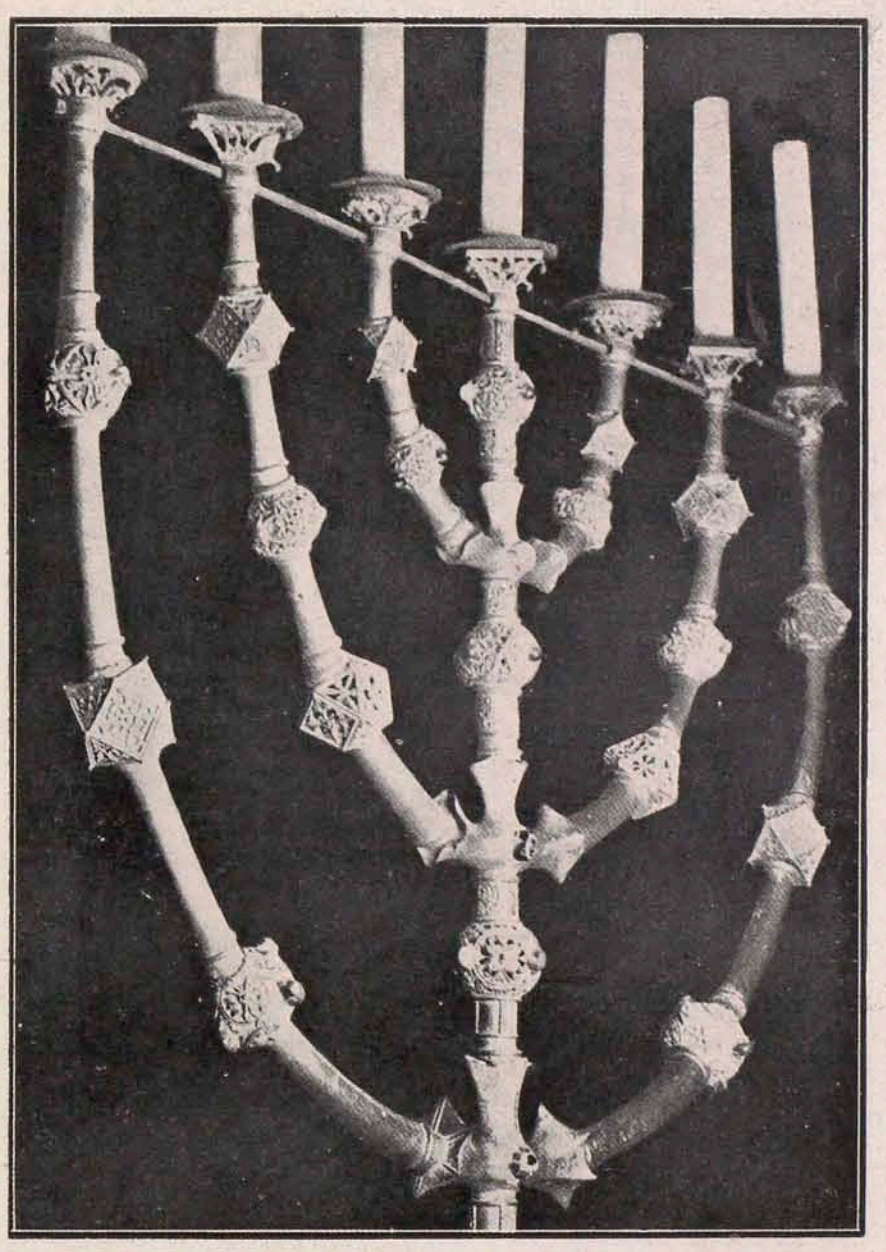
L'auteur, dans sa préface, révendique le droit à une certaine liberté d'imagination, de transposition et même de fantaisie. Nous nous permettons de ne pas partager entièrement son avis, car pour nous, ce livre n'est pas seulement un plaisir d'art, mais aussi un trésor d'histoire nationale. Et nous arrivons à regretter peut-être la trop grande habileté de l'auteur, poète et styliste, qui nous empêche de discerner le document de la glose, de l'invention. Ainsi lorsque les antiques légendes évoquent, par des images adroitement primitives, la guerre des microbes et la guerre des gaz, (quoique le Talmud nous ait souvent étonnés par ses notions presque modernes sur les sciences naturelles). Un autre exemple: le Cantique des Cantiques nous paraît, à nous, et quoique les érudits aient pu en discourir, une œuvre de jeunesse, spontanée et pour ainsi dire d'une seule inspiration, d'un seul jet. L'auteur en fait plutôt une synthèse de toute la philosophie de Salomon fragmentée tout au long de sa vie; il adopte même l'interprétation religieuse de ce beau chant d'amour qui devient le chant de fidélité d'Israël pour la Tora.

Peut-être d'ailleurs Fleg a-t-il eu raison d'adopter cette méthode et d'écrire un roman légendaire plutôt qu'une anthologie. Dans une œuvre d'art, l'artiste est seul juge du procédé.

Ce beau livre témoigne en plus d'une documentation qui a épuisé toutes les sources. Dans un style remarquablement adapté, «nationalisé», il nous charme, nous émeut par des images et des idées où l'amour du prochain, la soif de la justice, l'esprit d'égalité et de piété, dominent les fantaisies orientales de toute la différence de niveau qui existait entre la culture juive et celle des peuples voisins.

C'est, en vérité, un beau, un merveilleux cadeau que Monsieur Fleg nous a fait, à nous autres, pauvres «Juifs latins», avides de connaître et d'aimer notre grand peuple dans ce que son passé offre de plus émouvant, de plus noble et de plus durable.

SUZANNE ROUKHOMOVSKY



*(La Revue "Documents" Paris)* *Phot. Renger-Patsch*

Trésor de la Cathédrale d'Essen. — Candélabre à sept branches portant le nom de l'Abbesse Mathilde (An 971-1011). Ce candélabre est formé d'une tige en forme de balustre sortant d'un large socle. Les embranchements sont recouverts de sortes de nœuds armés de pointes aux arêtes vives, aux formes de plantes stylisées. Des pierres rondes et polies ornent les bras et la tige centrales.

*(Wilhelm Kastner)*

## "Les Porteurs de Croix" par Bernard Lecache

Bernard Lecache s'est révélé au monde qui lit, par son reportage célèbre: «*Quand Israël meurt*». Ce sont des récits d'une terrifiante beauté (au point de vue de l'art) sur les pogromes d'Ukraine. Il vient de publier *Les Porteurs de Croix*, autre reportage sur les troubles de l'été dernier en Palestine. En deux cent cinquante pages, Lecache nous donne des souvenirs alertes, pimpants, croqués sur le vif et saupoudrés d'humour. Ces souvenirs d'une visite hâtive sont, sauf dans les toutes dernières pages, d'une superficialité (dans le sens précis et non péjoratif du mot) évidente et, d'ailleurs, voulue. L'auteur passe, regarde (bien, mais vite) et jette sur le papier ses impressions immédiates, toutes chaudes. Cela nous vaut au surplus, quantité de notations intéressantes et rend le volume fort agréable à parcourir. Mr. Lecache sait voir; il est perspicace; il ne me semble pas, toutefois, avoir *réalisé* toute l'amertume des jours tragiques d'août 1929 en Eretz-Israël. J'avoue que j'aurais aimé trouver dans ses pages un peu plus d'émotion et un peu moins de recherche du pittoresque à tout prix; moins d'images frappantes, vraies, je n'en doute point, mais rébarbatives souvent et, à mon avis, totalement inutiles pour une meilleure compréhension des faits récents.

Ceci dit par acquit de conscience, je n'en suis que plus à l'aise pour évoque le plaisir que m'a procuré, en général, la lecture du livre; il y a, entre autres jolies choses, une vision de Tibériade fraîche et douce comme une aube d'été, et une fort belle image de Ain Harod, la perle de l'Emek.

Le récit concis, sobre, concentré, des massacres de Hebron et de Safed est un des plus beaux chapitres du volume; on y sent palpiter, contenue, de l'émotion, du sentiment. L'auteur termine ses notes par de sages paroles sur une politique d'entente judéo-arabe. Cela est très vrai, mais encore faut-il que l'on vous écoute un peu de l'autre côté; et pour cela il est nécessaire de *dar tiempo al tiempo* comme disent les Espagnols.

Il y a lieu de noter que Bernard Lecache, très, (j'allais dire: trop) neutre, presque totalement déjudaïsé, dévoile cependant, au lecteur, en quelques mots la physionomie vraie des vrais responsables du mal, ainsi que celle des louches acolytes qui les ont aidés, sinon poussés; et cela, non à titre de justicier, mais dans le cadre du rôle qu'il s'est attribué de chroniqueur — de chroniqueur narquois et nerveux.

THEO LEVI

---

**"Ma Raïta"** — par VICTOR LEVY

Ces poèmes, première œuvre d'un Juif d'Egypte de vingt ans, méritent d'être signalés. L'inspiration en est mélancolique et peut être résumée dans les quatre vers que l'auteur a placés en tête de son recueuil:

*Il est une âme qui marche*
*Dans le noir de l'infini*
*Et qui pleure sur la tâche*
*Qu'elle n'a pas accomplie.*

Victor Lévy est encore bien jeune pour se décourager: à vingt ans, la tâche commence à peine.

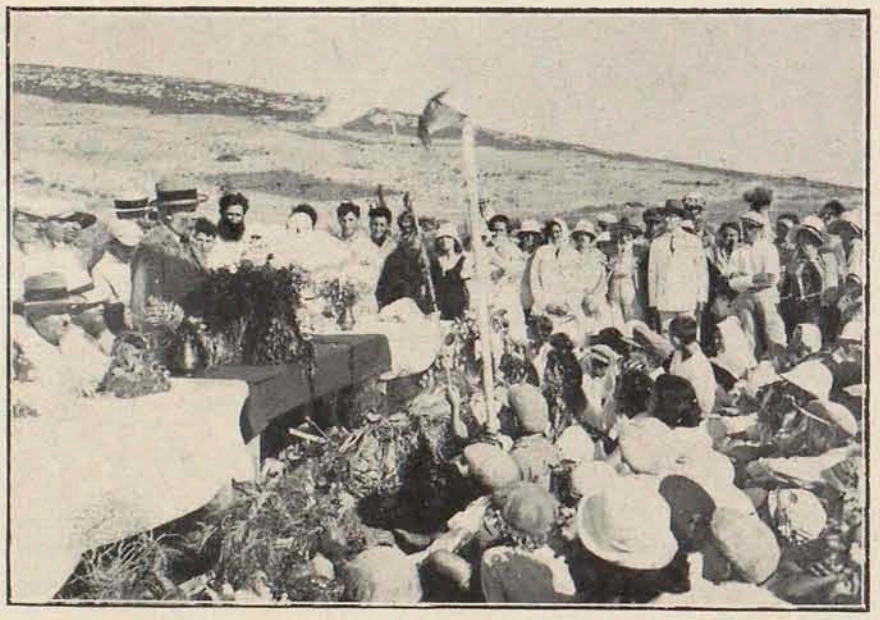
Son style a besoin de se fortifier, il doit être sévère pour lui-même et ne pas se laisser aller à une certaine facilité, son vocabulaire n'est pas assez riche, et ses vers quelquefois faibles. Malgré ces défauts inhérents à l'inexpérience de l'auteur, ces poèmes méritent d'être lus.

En mettant à part la «*Marche Funèbre*», qui a mérité à Victor Lévy la neuvième place aux Jeux Floraux de France de 1929, nous citerons: «*Prière!*» où vibre une note profonde d'amour filial et mystique; «*Les Pleurs...*» d'inspiration maladive mais exacte; «*Nocturne*» et «*Changement*», petits tableautins bien réussis.

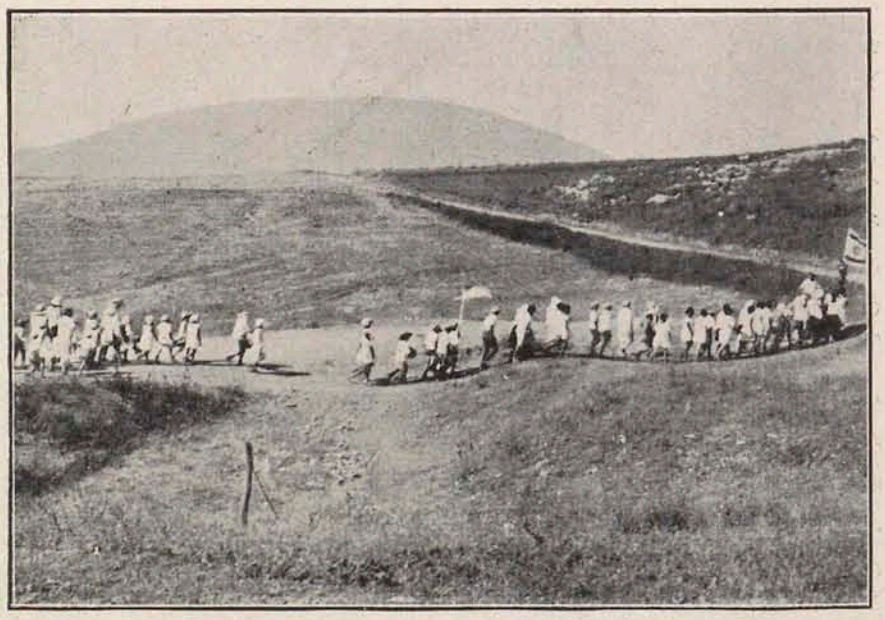
Précédé d'une préface encourageante d'Octave Charpentier, ce recueil est agrémenté de petits culs-de-lampe fort bien présentés.

M. P.

## Schavouoth dans l'Emeck - Jezréel



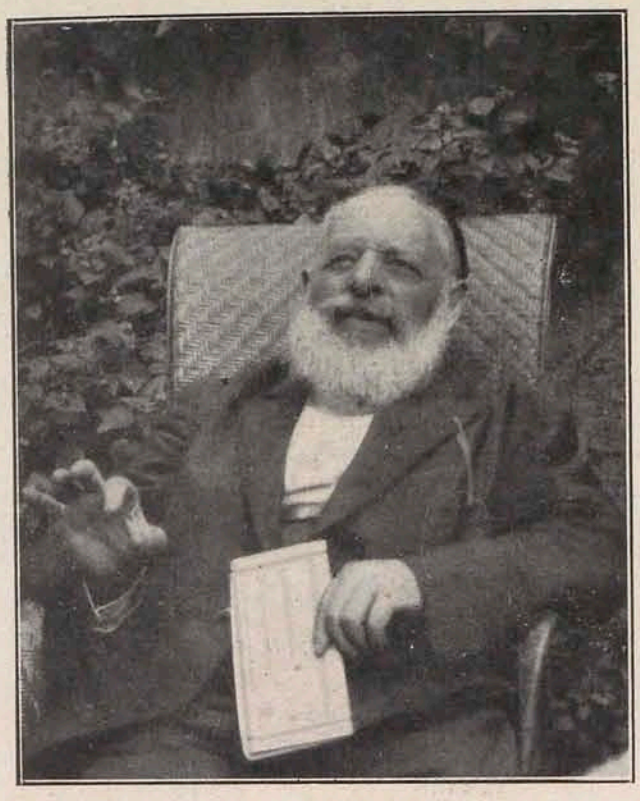
M. Ussischkin prononçant un discours devant l'assistance composée des enfants de l'Emeck et des représentants des colonies et de la Vallée.



La procession des enfants dans les champs de l'Emeck.

## Notes

### IN MEMORIAM



**Moïse Lipschutz**

M. Moïse Lipschutz, le Libraire-Editeur bien connu, vient d'être enlevé, le 16 Avril dernier, à l'affection des siens, dans sa 71ème année.

M. Moïse Lipschutz, qui était le petit-neveu du Rabbin Lipschutz, le célèbre commentateur de la Mischna, surnommé d'après le titre de son ouvrage: le «Tiferet Israël», avait fondé sa Librairie en 1890. Hébraïsant remarquable, possédant le titre de rabbin, il avait une vaste érudition talmudique et rabbinique et consacra d'abord sa librairie au judaïsme; par la suite, il fut amené à la développer et avait su la placer à un rang important dans le monde des libraires parisiens. Elle est actuellement le centre de la pensée juive à Paris, où se réunissent ceux qui se sentent attirés par les questions philosophiques, littéraires et artistiques.

M. Lipschutz aimait les livres avec passion. Ses catalogues, véritables mines de documentation bibliographique, étaient recherchés par les plus grands bibliophiles, dont il avait su guider les goûts dans la formation de leurs bibliothèques. Sa science était réputée dans les deux hémisphères et nombreux étaient les savants qui venaient lui demander conseil ou qui lui écrivaient des plus lointains pays pour solliciter son concours éclairé. Il collaborait notamment à la *Revue des Etudes Juives* et avait entrepris une importante bibliographie hébraïque d'ouvrages rares, que la mort est venue interrompre. Il aimait à faire le bien discrètement, selon la formule des anciens rabbis. Que de fois il délaissait ses occupations pour entreprendre des démarches longues et coûteuses en faveur de coreligionnaires dans le dénuement! Sa maison, comme celle d'Abraham, était ouverte à tous les vents, afin d'y recevoir les nombreux indigents qu'il accueillait largement, aidé en cela par l'admirable compagne de sa vie, qui ne cessa de le seconder dans son œuvre bienfaisante.

A sa veuve, qui lui témoigna un dévouement sans bornes, à ses enfants, qui continuent dignement son exemple et à ses petits-enfants, nous offrons l'hommage de notre sympathique tristesse.

## Les amis de l'Université de Jérusalem

En corrélation étroite avec le Comité «France-Palestine» que préside M. Justin Godart, Sénateur, ancien Ministre, et sous ses auspices, vient de se fonder la *Société des amis de l'Université de Jérusalem* dont le but est de créer, dans cette grande institution, appelée à un rôle important au carrefour méditerranéen de l'Occident et de l'Orient, une section française donnant le reflet de tout le mouvement intellectuel français ancien et moderne et en fournissant les éléments de lecture. Il est du plus haut intérêt que la France ait sa place, à côté d'autres pays qui l'ont dévancée, à l'Université et la Bibliothèque de Jérusalem. Les personnes désireuses de s'associer à cette nouvelle initiative prise par «France-Palestine», peuvent s'adresser au siège de la Société: 4, rue des Deux-Ponts, Paris 4°.

---

## La Nouvelle Revue Juive Palestine

Dans le numéro de Mai de la *Nouvelle Revue Juive* que dirige M. le Sénateur Justin Godart, il faut lire les deux articles sensationnels auxquels l'actualité donne un intérêt de premier ordre: *La Commission des Mandats de la S. D. N. et la Palestine*, par M. *Justin Godart*, — et *Bronstein-Trotzky peint par lui-même*, par M. *Vichniak*. Au moment où le gouvernement britannique hésite, dans sa politique palestinienne judéo-arabe, confinée entre les mains du Colonial et des agents spécialisés de l'Intelligence Office, dont les efforts combinés produisent les résultats que l'on connaît, M. J. Godart met sous nos yeux toute la documentation diplomatique, économique et statistique justifiant les droits du Mandat et du Home National Juif.

Au moment où le gouvernement russe vient proroger pour un an les dures mesures d'expulsion prévues contre Trotzky et de surveillance contre ses partisans, on verra avec quelle pénétration passionnée un russe de l'opposition essaie de démêler d'après ses propres explications le sens de cette tragique figure de l'histoire russe contemporaine.

Ce Numéro de Mai de la revue est, d'ailleurs un vrai numéro russe. M. *Nicolas Brian-Chaninov* y expose *l'histoire des Juifs en Russie* et Mlle *Nina Gourfinkel* nous fait connaître par un brillant commentaire et par des textes un grand poète russe contemporain *Ossip Mandelstam*.

Ajoutons la chronique également d'actualité de Mme R. Gottlieb, sur le *Paneuropéanisme*, coïncidant avec le Congrès Paneuropéen de Berlin et le Memorandum de M. Briand, et des chroniques artistiques et littéraires de *Jan-Topass*, *Valentin Parnac*, *Juliette Pary*.

# *Mémento Bibliographique*

Almagia Roberto Prof. — *Palestina* — avec 260 illustrations 265 p. Lit. 85 — Ed. Luciano Morpourgo, Rome.

Bauer (Jules) — *L'Ecole Rabbinique de France* (1830-1930) Les Presses Universitaires de France, Paris — Préface de Mr. Israël Levi, grand-rabbin de France.

Bergson (Henri) — *L'évolution créatrice.* 36e Edition. Bibliothèque de philosophie contemporaine 25 fr, (F. Alcan)

Bogen (Boris D.) in collaboration with Alfred Segal. — *Born a jew* — New-York. Macmillan Company $ 3.00

Darmesteter A et B. Blondheim — *Les gloses françaises dans les commentaires talmudiques de Raschi* — T. I — Bibliothèque des Ecoles des Hautes Etudes In-8° 120 frs.

*Decalogo Il — commentato in Dieci Discorsi* — Casa Editrice Israël (Viale Amedeo 12) Firenze. Un volume di pag. 160 legato in cartone con fregi in oro. Lire 10. —

Enlart Camille. — *Les monuments des croisés dans le royaume de Jérusalem;* architecture religieuse et civile; préface de Paul Léon, volume II. Geuthner Paris, 541 p.

Hans Kohn — *Die Staats-und verfassungsrechtliche Entwicklung des Emirats Transjordanien.* (Tubingen Mohr)

Laeufer (Yvonne) — *Oeil Pour Oeil.* (Contes arabes). Edition de la Semaine Egyptienne. Frs. 15.

Lattes Dante. — *Apologie de l'hébraïsme.* Traduction française de Maxime Formont. Edit. Nilsson, Paris. 127 p.

Lewisohn (Ludwig) — *Israël où vas-tu?* Roman. Préface de René Lalon. *Les problèmes de l'Amérique contemporaine et le Judaïsme éternel, de la culture et de la liberté.* Un vol. 24 fr. Librairie Stock. Paris.

Mendel Hirsch — *Humanism and Judaism.* Translated by J. Gilbert. London Beddoe press.

*Mémoire sur les derniers développements de l'œuvre de la Reconstruction du Foyer National Juif en Palestine* — présenté par le Dr Victor Jacobson à la Commission des mandats de la Société des Nations — Brochure polycopiée. Auprès de «France Palestine» Comité Français des Amis du Sionisme, 9 Quai Voltaire, Paris.

Monastrelo Benedetto — *La politica religiosa fascista e la terra santa:* Chieri. tip. Ghiardi. 185 p. 8°.

Moyse Gabrielle. — *Le Talmud de Babylone.* Ses lois morales et sociales. Paris. Leroux. 137 p.

Orvieto Angiolo — *Il vento di Sion* — Canzone d'un Ebreo Fiorentino del Cinquecento. 202 pages — Lit. 10 — Casa Editrice Israël — Florence.

Pasmanik (Daniel) Dr — *Qu'est-ce que le Judaïsme?* Edition Lipschutz, 4 Place de l'Odéon, Paris. 1 Vol. 98 Pages.

Reinach S. — *Un épisode inédit de la guerre civile de 69 après Jésus-Christ.* Coll. Revue Arch. 2. fr 50 (E. Leroux)

Rey Abel — *La science orientale avant les Grecs.* Coll. Evolution de l'humanité 35 frs. (La Renaissance du Livre).

Schwarz Léo W. and James Watermann Wise — *Zionism and the Jewish National Home.* A syllabus for the Study of the present Status of Zionism and of Palestine in the light of their historical background. Edited by Avukah, Americain Student Zionist Federation (170 Fifth Avenue, New-York)

Wise (James Watermann) — *Jews are like that!* By Analyticus (Pseud.) New-York, Brentano's.

Wooley C. Leonard — *The excavations at Ur and the Hebrew records,* with a forword by Moses Gaster. London, Allen.

## Récentes Publications Hébraïques

Almaliach A. — *Histoire de la Palestine et de la Syrie durant la Grande Guerre.* vol. II.

Alperson M. — *Trente ans de colonisation en Argentine* Ed. «Hlora» Tel-Aviv.

Harari Haim — *«Jésabel»* adaptation hébraïque d'après Edmond Fleg.

Krauss S. Dr. — *Antiquités Talmudiques.* Ed. «Dvir» Tel-Aviv.

Rosanis S. A — *Histoire des Juifs de Turquie* Ed. «Dvir» Tel-Aviv.

Wells G. H. — «*The first men on the moon*» Ed. «Tarbuth» Tel-Aviv.

## Récentes traductions en Yidisch

Maxime Gorki — *Hommes du passé*

Emile Zola — *L'argent*

Rabindranath Tagore — *La maison et le monde*

Victor Marguerite — *Le bétail humain*

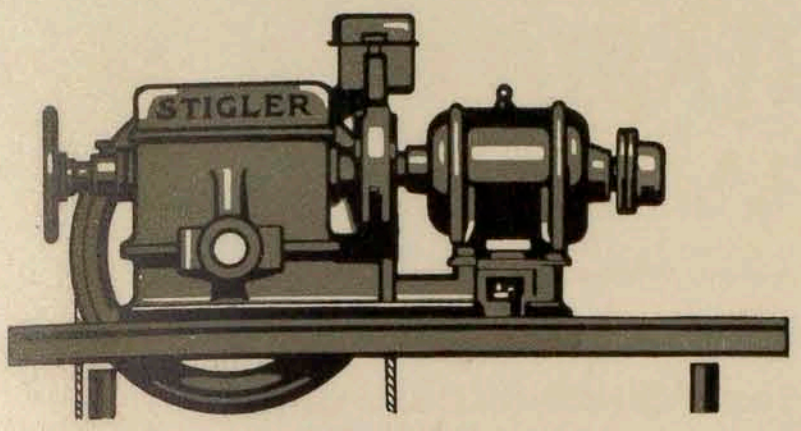
Upton Sinclair *Le livre de la vie*

Anatole France — *L'anneau d'améthyste*

Schiller — *Guillaume Tell*

Tolstoi — *L'oncle Serge*

Il sera rendu compte des ouvrages adressés en double exemplaire à notre Secrétaire pour la France, M. Maxime Piha, 22 Rue Washington, Paris VIIIe.




# STIGLER

## ASCENSEURS ÉLECTRIQUES

LES ASCENSEURS "STIGLER" SONT MUNIS DES APPAREILS ÉLECTRO-MÉCANIQUES LES PLUS PERFECTIONNÉS

SÉCURITÉ ABSOLUE
DÉMARRAGE DOUX
SANS SECOUSSES

MARCHE SILENCIEUSE

CABINES MODERNES
ET ÉLÉGANTES

AGENCE POUR L'EGYPTE: SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'ÉLECTRICITÉ ET DE MÉCANIQUE - ALEXANDRIE

1034

# LIBRAIRIE LIPSCHUTZ

***La plus ancienne & plus importante Librairie Juive de France***

*Possède un nombre considérable d'ouvrages en toutes langues concernant tous les aspects de la question juive:* **théologie, philosophie, histoire, linguistique, antisémitisme, folklore, théatre, etc.**

*On y trouve aussi;* **incunables, illustrés des XVI^e^, XVII^e^, XVIII^e^ siécles, romantiques en reliure d'époque, éditions originales anciennes & modernes, livres de luxe** *& toute littérature* **française** *et* **étrangère.**

***Lisez*** *ses bulletins périodiques* **«PHILOBIBLION»** *envoyés grâcieusement sur demande. Fourniture au prix de parution de tous ouvrages français et étrangers.*

*Abonnements sans frais aux périodiques du monde entier.*

*Dépositaire de* L'ILLUSTRATION JUIVE

**4, Place de l'Odéon, PARIS V^o^**

**Tél. Danton 73-57**



# PALESTINE-NOUVELLE REVUE JUIVE

Mensuelle in 8^o^ carré

Directeur: JUSTIN GODART, Sénateur, Ancien Ministre, Président de «FRANCE-PALESTINE».

Rédaction et Administration: 4 Rue des Deux-Ponts, PARIS IV^o^

La grande revue en langue française, unissant la documentation internationale et les commentaires politiques les plus complets touchant le développement de la Palestine moderne et du Foyer National Juif, à la publication d'œuvres et d'analyses inédites permettant de connaître dans sa variété le mouvement intellectuel, littéraire et esthétique juif mêlé au mouvement mondial.

**Abonnements:**

**France et colonies:**
un an 60 frs; - six mois 35 frs.
Prix du numéro: 6 frs.

**Etranger:**
un an 80 frs.- six mois 45 frs.
Prix du numéro: 8 frs.

**Sommaire** du numéro de Mai (N^o^. spécialement russe):

JUSTIN GODART: *La Commission des Mandats de la S. D. N. et la Palestine.*
MARC VICHNIAK: *Bronstein-Trotzky peint par lui-même.*
NICOLAS BRIAN-CHANINOV: *Israël en Russie.*
NINA GOURFINKEL: *Ossip Mandelstam dans la poésie russe moderne.*
OSSIP MANDELSTAM: *Poèmes et nouvelles.*
*Chroniques*

**Sommaire** du numéro de Juin:

LÉON BLUM: *Problèmes palestiniens.*
HANS KOHN: *Moïse Hess.*
BEN-GAVRIEL: *Journal de Jérusalem.*
SIEGFRIED LEHMANN: *Ben-Schemen.*
ANDRÉ SPIRE: *Max Nordau et le merveilleux.*
JOSEPH FISHER: *Documents politiques inédits.*
*Chroniques*

שמן שמני העולם
נארנאויל
מובילאויל
מובילאויל
בנזין
זקומי
פינקס
בנזין
זקומי
הברת זקום אויל

מלבד זה החברה תומכת בסכומי כסף למוסדות חנוך שונים פרטים: „גן ילדים" למשולם טראם ברחוב היהודים; בית ספר „שלום לעם"; בי"ס להגברת יעבץ; בי"ס דילא פרגולא, וישיבת „צפנת־פענח". גם עורכת שתי חגיגות דתיות: לבנים — בחג החנוכה, ולבנות — בחג השבועות.

חברי הועד הנוכחי הם:

הברון ז'אק אלי' די מנשה — נשיא, אדוין גוהר — סגן נשיא, יחיא לחיאני — גזבר, נסים אלגאזי — מזכיר, ז'אק יצחק אגיון, יוסף יעקב אגיון, אברהם בן לחסין, מורים הררי, יעקב ש' מזרחי, יוסף ואיים ביי, ונסים עבו — יועצים.

במשך שלשים וחמש שנות קיומה השקיעו העובדים הרבה מרץ ועבודה לשם הרמת המוסד הזה.

ב) חברת „מחסה לילדי ישראל" (Société Protectrice de l'Enfance Israélite) נוסדה בשנת 1905.

גבירות נכבדות נדיבות לב היו מבקרות כפעם בפעם את בתי הספר של הקהלה, היו מביאות לילדים העניים: שמלות, בגדים, נעלים. צריך היה ארגון במפעל החשוב והמועיל הזה. והנה נמצאה אשה אצילה ונדיבת רוח, הגברת לוצאטו פשה אשר נגע הדבר בלבה הטהור; היא הזמינה לאספה איזו נשים נכבדות מהקהלה (בשנת 1905) והוחלט ליסד חברה בשם „מחסה לילדים" במטרה להספיק לכל תלמידי „הגן" שמלות, סנרים, כובעים ונעלים פעמים בשנה. ולתמוך בחברת „עמלי תורה" המספיקה ארוחת הצהרים לתלמידים.

המוסד התחיל את פעולתו בתשעים ילדים, ובעת הגיע מספר הנתמכים לתשע מאות. כל ילד וילדה מקבל שתי פעמים בשנה: זוג נעלים, שני סנרים, ושני כובעים לקיץ ולחורף. גם עוזרת בתמיכה חדשית עשרים לירה לחברת „עמלי תורה".

הגברת לוצאטו פשה היא נשיאת החברה מיום הוסדה, והיא הרוח החיה של המפעל החשוב הזה.

חברות הועד הן: הגברת לוצאטו פשה — נשיאה, ז'אק נגאר — גזברית. הגברת פ'ליקס גרין — מזכירה. והגבירות: שמעון בונאן, אדוין גוהר, אלפרד חזן רודוסלי, ישראל מארק, ברון א' די מנשה, הברונית ז' אלי די מנשה, אדוארד לוי, יוסף ריקס, מאקס רולו, יוסף שמוחה, פ'ליקס טובי ביי — יועצות.

ג) טפת חלב (Goutte de Lait)

חברה זו נוסדה בשנת 1917 ע"י הגבירות לוזינה ופרירה, והאדון אלפרד קמפוס ביי. החברה מספיקה ארוחת בקר לשמנה מאות תלמידים עניים בבתי הספר של הקהלה ושבעים וחמשה בבי"ס „מוסד מנשה" — כום חלב חם ולחם לבן, ולילדים היותר חלשים גם ביצים טריות. חברי הועד: ב' קמפוס — נשיא, ב' בנטאטה — סגן נשיא, משה ודוד חזן — מזכירים, אברמינו רוסאנו — גזבר, ס' לוזינה, חסכן, א' חסדא, מרק ישראל, יוסף די פיג'וטו ביי, ס' פינטו, א' ויטרבו — יועצים.

ד) חברת „ילדות מאושרה" (Enfance heureuse)

חברה זו נוסדה זה שלש שנים ע"י נשים נכבדות במטרה לדאוג לבריאות הילדים העניים והחלשים של בתי ספר לקהלה ולהנעים את חייהם במשך חדשי הפגרה (מט"ו יולי עד א' אוקטובר). המוסד הקים על שפת הים ב„שטבי" בקתות ואהלים על מגרש רחב של העיריה, שבו מצאו מחסה שלש מאות ילדים וילדות חליפות; בכל יום בבקר מביאים אותם מבתיהם, מרחיצים אותם בים, מספיקים להם שתי ארוחות בבקר ובצהרים, ובערב משיבים אותם הביתה. וככה מבלים הפעוטים המסכנים את ימי חפשתם ומחליפים כח ע"י שאיפת רוח צחה ונקיה.

מיסדת החברה הגברת נגאר, בתו של המנוח אדגאר סוארס, רצתה להפך את המוסד המועיל הזה במשך חדשי הפגרה למעון יום ולילה שלא יצטרכו לטלטל את הילדים יום יום' היא קבצה בין בני משפחתה סכומים הגונים אשר הספיקו לקנות מגרש אדמה „בסידי ביש" ולבנות עליו בית יפה לשם זה. הבית מכיל אולם גדול המשמש לחדר האכל, חדרי שנה, מטבח, מקלחות, חדרי טואליט ומרפאה.

בבית הזה יבלו מאתים — מאתים ילדים חליפות יום ולילה במשך שלשה שבועות.

אי אפשר לתאר את גודל התועלת שהמפעל הזה מביא לילדים עניים תשושי כח הגרים בבתים בלי אור ובלי שמש! הודות לאנשי החסד מיסדי המוסד, יכולים הפעוטים האלה לשאוף רוח צחה ולהחליף כחות חדשים.

חברי הועד הם:

אלפרד סוארס, הג' קרלו סוארס, הא' הנריקו סוארס, הגברת סול סוארס ובניה, הא' מורים אגיון, הברונים: שרל די מנשה, פ'ליקס די מנשה, ג'ורג' די מנשה, הברונית ז'אק אלי די מנשה, הברונית רוברט די מנשה, רפאל טוריאל, אדולף קפואה, הגברת ז'אק נגאר, איואן פרירה, מ' פיחה, שרל רופא, ה' רופא, משפחת טיוולי, מרסל טיוולי, והאדון והגברת סלווטור טיוולי.

(עוד יבא)

בן ציון טרגן

בשנת 1916 נוספה דיוטה רביעית, שורה של דירות קטנות, שבהן גרות מורות בתי הספר.

ההוצאות השנתיות:

נתן בזה את ההוצאות הכלליות ממוסדות החנוך של הקהלה, משנת 1908, עד שנת 1925, לפי הדו"ח השנתיים של ועד בתי הספר:

בשנת 1908 — 335,866 ג"מ. בשנת 1909 — 351,937, בשנת 1910 — 361,909, בשנת 1911 — 345,791, בשנת 1912 — 364,528, בשנת 1913 — 351,626, בשנת 1914 — 315,639, בשנת 1915 — 268,476, בשנת 1916 — 284,310, בשנת 1917 — 350,417, בשנת 1918 — 437,278, בשנת 1919 — 509,450, בשנת 1920 — 754,804, בשנת 1921 — 706,740, בשנת 1922 — 751,600, בשנת 1923 — 775,611, בשנת 1924 — 744,767, בשנת 1925 — 783,103.

משנת 1923 החלו העיריה והממשלה לתמוך בבתי הספר של הקהלה בסכומים שנתיים: העיריה — שבע מאות לירות מצריות. והממשלה — חמש מאות.

נביא בזה את מוסדות החסד שיש להם קשר בהחזקת תלמידי בתי הספר וכלכלתם:

א) עמלי תורה (Amelé Torah)

בשנת תרנ"ב 1892 נמנה החכם הצעיר רבי אברהם אביכזיר מירושלים למורה עברי בביה"ס „תלמוד תורה". הוא היה אדם פעיל וזריז, שפר את מצב הלמודים העברים שהיו עד העת ההיא גרועים מבלי כל שטה, והכנים בביה"ס תקונים חשובים. הדפים ספרי קריאה לנערים בשם „העברי" בשלשה חלקים.

בשנת תרנ"ד נכנס החכם אביכזיר בתור מזכיר במשרד הרבנות. הוא התבונן איך רבים מילדי העניים הזקוקים לחנוך משוטטים ברחובות מאין מקום בביה"ס של הקהלה, ובכה היו גדלים בורים מבלי דעת קרוא וכתוב. אז יסד חברה קטנה בשם „עמלי תורה" במטרה להפיץ למוד התורה בקרב הילדים העניים; נפתחו מחלקות למוד ונתקבלו כל הילדים אשר הסתובבו ברחובות, למדום תורה וקצת מדעים להכשירם להשתלמות. המנוח הרה"ג אליהו חזן היה לנשיא הכבוד של החברה עד יום מותו.

ככה המשיכה החברה במפעלה זה עד העת אשר נבנה הבית הגדול אשר בו התרכזו כל בתי הספר של הקהלה. אז החליטו — עפ"י הצעת ועד בתי הספר — חברי הועד ובראשם הברון ז'אק אלי' די מנשה שלהלאה תטפל החברה רק בכלכלת תלמידי בתי הספר, בהספיקה ארוחת צהרים חמה בכל יום לכל התלמידים, ושתקבל עליה גם ההשגחה על החנוך הדתי של הבנים והבנות.

בשנים האחרונות הספיקה החברה ארוחת צהרים חמה לשני אלפים ומאה תלמידים, חלקה 740 זוגי נעלים, ומאה כובעים לילדי ביה"ס „תלמוד תורה".

כחלה לוי

מיסדת ביה"ס לבנות „שדי יעזור" בשנת התרנ"ב

KAHLA LÉVY

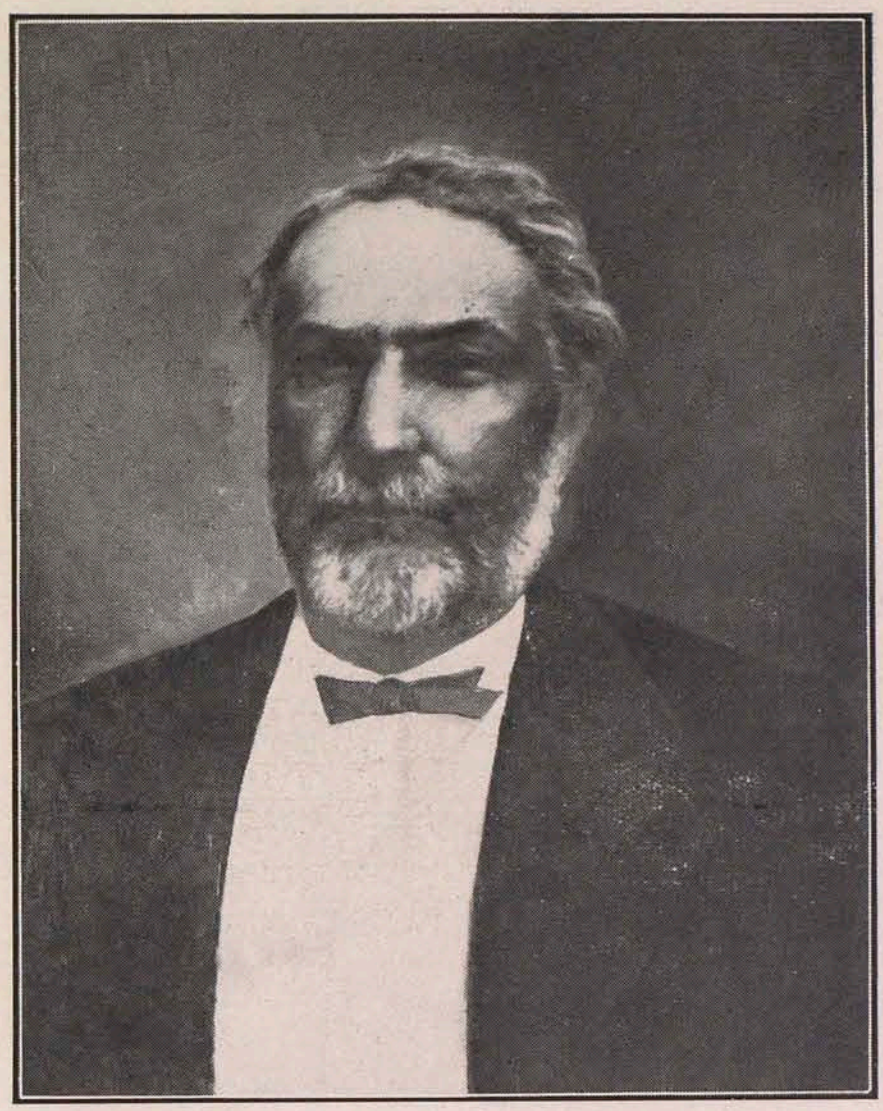
Fondatrice de l'Ecole «Chaddaï Yaazor» cn 1892

אדגרד סואריס

נשיא ועד בתי הספר משנת תרס"ה עד תרע"ה

EDGARD SUARÈS

Président du Comité Scolaire (1905-1915)



יצחק אגיון

אחד ממיסדי ביה"ס „תלמוד תורה" בשנת התרכ"ה

ISAAC AGHION

Un des fondateurs de l'Ecole «Talmud Torah» en 1865

עשרה שנה, ומבין שלא קבלו עד העת ההיא כל השכלה, מלבד מה שלמדו „בחדרים" — התפלות ונגוני הפרשיות מבלי לדעת כלל את תכנם — נחוץ היה, לא רק להתחיל עמהם מהאלפא־בית, כי אם ללמדם ראשית כל, ש פ ה ארופית — צרפתית או איטלקית — כדי להשתמש בה ליסוד ההשכלה, וזאת היתה עבודה קשה וכבדה; ותפקיד המורים למרות מסירותם, היה מיגע מאד, בהתחשב עם ילדים המדברים בבתיהם שפות שונות. ומלבד זאת התלמידים היו בני עניים שהוריהם אנוסים להוציא אותם לעבודה עוד בגיל י"ד או ט"ו שנה; זאת אומרת: אחרי שלש או ארבע שנות למוד.

ועד בתי הספר בהתחשב עם כל זה, החליט לפתוח „גן ילדים" ולקבל ילדים משני המינים מגיל חמש־שש שנים. וכך התלמיד ישאר תחת חסות בתי הספר של הקהלה במשך עשר שנים רצופות.

ועד בתי הספר חשב בראשונה לקבל ילדים „בגן" עוד מגיל ארבע שנים. אך מחוסר מקום הוחלט לקבל ר ק מ ג י ל ש ש.

זמן הלמודים בגן ובמכינה ארבע שנים. והיותר נבונים גומרים בשלש. ומשם נשלחים: הילדים — לביה"ס „תלמוד תורה", והילדות — לביה"ס לבנות „שדי יעזור".

בשנת 1904 היה מספר הילדים בגן 320 וכך נמשך עד אוקטובר 1907. ובהבנות בתי הספר אז עלה מספרם עד 490 מחולקים לשמונה כתות.

הגברת אולינה לוריא היתה מנהלת המוסד, שנמסרה בלב ונפש לעבודתה זו.

בשנת 1911 נוסד בי"ס קטן בביה"כ „זרדיל" סמוך לרחוב היהודים בשם „עץ חיים", עם מאה ילדים מגיל חמש־שש שנים מחולקים לשלש כתות. שטת הלמודים היא כאותה של המכינה. ובגמרם את שנות למודיהם מתקבלים אל בית הספר תלמוד תורה.

„עץ חיים" נוסד ע"י השתדלות הרה"ג אברהם אביכזור ובתמיכתו של האדון יצחק עבו.

מכון התפירה והרקמה. (Atelier de couture)

הבנות לומדות במכון הנז' תפירה, רקמה וגזרה, על ידי מורות מומחות. כשבעים בנות מגיל י"ב עד ט"ז שנים עובדות שבע שעות ליום. מלבד זה תלמידות שלשת הכתות הראשונות של ביה"ס לבנות יורדות חליפות שעה אחת ליום ללמוד תפירה ורקמה. בשנים האחרונות סדרה מנהלת בית הספר לבנות שעורי תפירה במחלקות.

הרוח הנקי נחלק בין הבנות לפי ידיעתן בעבודה, לכל בת יש פנקס של הבנק לחסכון, שבו היא אוצרת עשרה למאה מהכנסתה. הבנות אינן נשארות הרבה זמן, הן עוזבות המכון, במקרה של נשואין, או כאשר תלמדנה לתפור, והולכות לחפש עבודה במקומות אחרים.

לעתים קרובות שולחת מנהלת המוסד, בנות אחדות אל בתים פרטים, עפ"י דרישה, לתפור בשכירות יום, ומרויחות 7־8 פרנק ליום.

בכל יום לומדות שעה או שעתים ע"י מורות בית הספר: כתיבה, קריאה, חשבון וציור. בצהרים אוכלות את ארוחתן על שלחן ביה"ס, גם מקבלות סנרים ונעלים פעמים בשנה.

בית הספר „לאומנות ומלאכה" משתתפת בהחזקת המכון בסכום שנתי של ששים שבעים לירות.

המרפאה. (Clinique)

סמוך למכון התפירה יש מרפאה מסודרה עם כל מכשיריה החדישים עם אחות רחמניה מסורה. רופאים קבועים מבקרים בכל יום חליפות את התלמידים החולים. דר' יצחק לוי משמש בתפקיד זה מיום הפתח בתי הספר. דר' פ' פ'רנקו — רופא לעינים; דר' א' אדליואנקין — למחלות האף, האזנים והגרון, ודר' א' חדאר — רופא שנים.

כל הרופאים עובדים שלא על מנת לקבל פרס.

מעון בתי הספר.

בית גדול ויפה, בנוי לפי כל חקי הבריאות והפדגוגיה החדישה. המדור התחתון מחולק לשני אולמים גדולים ורחבים. האחד הוא מכון התפירה והרקמה, והשני חדר האכל שבו יכולים לשבת לאכול סביב שלחנות ארוכים יותר מאלף וארבע מאות ילדים. בדיוטה הראשונה — גן הילדים והמכינה, בדיוטה השניה — ביה"ס לבנות, ובדיוטה השלישית — בית ספר לנערים. בכל דיוטה יש אחד עשר חדרים לכתות למוד, וחדר להנהלה. ומסדרון גדול וארוך (4/54 מתרים) ושתי חצרות גדולות ורחבות מוקפות עצים גבוהים משני צדדי הבית, אחת לילדים ואחת לילדות.

# קורות יְשׁוּב הַיְּהוּדִים בְּאַלֶכְּסַנְדְרִיָה

## במאה העברה תקפ"ה־תרפ"ה (1825-1925)

(המשך ממספר 5)

### מוסדות החנוך

### בתי הספר של הקהלה

היום אשר הונח הבסים ליסוד קהלה באלכסנדריה, אפשר לאמר כי שאלת החנוך הצבורי היתה השאלה העקרית אשר העסיקה את ראשי הקהלה ונכבדיה. כל דור הוסיף נדבך אחד על הבנין, הקהל תמיד נענה לפי כחותיו ואמצעיו. עזבונות רבים ונדבות שונות נוספו מזמן לזמן כדי להשריש את גרעין התרבות בין בני הקהלה. וכן הלכו והתפתחו בתי החנוך הצבוריים, עד היום שזכתה הקהלה בתביעתה בבית המשפט בענין קרקעות „שטבי" שמכרה אותם, ובכסף מחירם בנתה (בשנת 1907) ארמון בתי הספר ברחוב „נביא דניאל" סמוך לביהכ"נ „אליהו הנביא", בנין גדול ונהדר שהוא לכבוד ולתפארת הקהלה, שבו התרכזו כל מוסדות החנוך של הקהלה המפוזרים הנה והנה. ובזה החלה תקופה מזהירה בחנוך, בדברי ימי היהדות האלכסנדרונית.

---

אחרי נעילתם של „בתי הספר כרמיה" בשנת 1842 שלא הצליחו, היה מצב החנוך בקהלה רע מאד. היו מוסדות צבוריים פעוטים, היו גם „חדרים" (כותאב) פרטים, ש„חכמים" נהלו אותם בלי שטה וסדר, ובהם למדו את הילדים לרנן תפלות ופרשת השבוע במשך שנים ושנים מבלי להבין מה שהם קוראים. רוב ילדי העניים הסתובבו ברחובות מאין להוריהם לשלם שכר למוד, וכך היו גדלים ללא תורה וללא דרך ארץ. ומצד השני ילדי האמידים קבלו את חנוכם בבתי ספר הנכרים חנוך זר ומרעל לרוח עמנו. ובה בעת אשר ההורים הדבקים בתורת אבותיהם בלב ונפש, מדקדקים בכל מצוות התורה, הנה בניהם ובנותיהם מבקרים בבתי החנוך של האחים והאחיות גם בשבתות ובחגי ישראל, משתתפים בכל תפלותיהם ומכריחים אותם להקשיב לדברי הנאומים הדתיים שבהם מנאצים ומגדפים את דת היהודית. והנערים האלה בצאתם מבית הספר לא ידעו אפילו את ע ק ר י ה ד ת. וכמובן נשארים תמיד אדישים ובורים לכל הנוגע לעניני היהדות והיהודים.

ובכן צריך היה להרחיק עד כמה שאפשר את התלמידים היהודים מבקר את מוסדות החנוך הנוצרים, להגן על היהדות האלכסנדרונית מהתפוררות איומה, ולהכין דור יהודי קשור למסורת האומה.

והתרופה היותר בדוקה כדי לשרש את הרעה הזאת היא: יסוד בתי חנוך מועילים שבהם יתפתחו הילדים וישתלמו לאנשים משכילים, שיתרוממו משפל מצבם ויוכלו ללחם את מלחמת החיים, ובה בעת ירכשו גם את קניני עמנו.

בשנת 1854 נוסד הועד הראשון של בתי הספר ע"י האדונים: מ' טודסקי — נשיא, יוסף סוארס, בארון לוי. וסיזר קארפי, הם עשו את כל מאמציהם להוציא את הדבר לפעל.

שש שנים אחרי כן (בשנת 1860) נפתח בית ספר לבנות. עד העת ההיא יהודי המקום לא נתנו שום חשיבות, אם הבת תהיה מלומדת קצת או נבערת, הם חשבו את האשה לכמות מבוטלת, מטרת בית הספר היתה להרים את מצב הבת שאינה יכולה לעזור במאומה להקלת דלות המשפחה, ושתמלא את חובתה ביחס להליכות הבית, לחנוך בניה וכו'. מנהלת הבית היתה הגברת אלין די פרירה.

מחוסר אמצעים לא יכלו לקבל כי אם מספר מצומצם של תלמידות.

בשנת תרכ"ה 1865 הקדישו האדונים בכור ויצחק אגיון בתים אחדים לטובת מוסדות חנוך של הקהלה. חלק אחד ישמש לבתי הספר, והשאר לקרן קימת שפרותיו יהיו מוקדשים להחזקתם. מלבד זה הקדיש האדון יצחק אגיון עוד עשרים אלף פרנק שמפרותיו ילבישו את התלמידים העניים. גם האדונים יוסף, ג'אק ואינריקו אגיון נדבו סכומים מסויימים לטובת בתי החנוך לנערים.

הקהלה קבלה עליה החזקתו של בית הספר לבנות. ויורשי הא' בכור ויצחק אגיון: ויקטור, סיזר, משה ויעקב אגיון נדבו סכומים למטרה זו.

נוסד ועד גבירות לאסוף נדבות לטובת בתי הספר.

יסוד בי"ס לבנות „שדי יעזור". Chadday Yaazor

בשנת 1892 נוסד בית ספר לבנות בשם „שדי יעזור". סכום קטן היה מופקד ביד הקהלה לטובת בי"ס לבנות, שלא הספיק להוציא את הענין לפעל. הודות להשתדלות נשיא הקהלה הברון ז'אק די מנשה, הפרישה הקהלה סך שני אלפים לירה ממכירת קרקעות „שטבי" למטרה זו. ועם זה נמצאה אשה אצילה וטובת לב הגברת כ ח ל ה ל ו י אשר הקדישה את כל מרצה ובינתה למפעל החשוב הזה. היא היתה המיסדת, המנהלת, הגובה, והיא היתה הולכת מבית לבית לבקש עבודה למכון התפירה של „בנותיה" — כך היתה מכנה אותן. —

יסוד „גן ילדים" והמכינה. Ecoles maternelle et Préparatoire

צריך היה להביא שנוי רדיקלי בשטת הלמודים שהיתה נהוגה עד כה:

הילדים הנכנסים לבי"ס „תלמוד תורה" היו מגיל עשר — אחת

אפל! וצפת בעצמה, זו עיר הקבצנים ומנולים... ממש נ י ו־י ו ר ק. בדמותה כצלמה...

הוא מצליף את שוטו על גב הפרדה, שעמדה לשמוע תוכחתו. זו נתקת ממקומה בכח, והבחור כמעט שנפל ארצה. קצפו מתגבר והוא ממשיך את דבריו ביתר רגז:

— איזה משגע ירכב, למשל, באמריקה בשעת־חם כזו? לפנות ערב טייל די חפצך, אבל בצהרים? שם בצהרים עובדים, עובדים אמנם כמו שנאמר, אבל מרויחים יפה, אין מה להתאונן... הן בלילה אי־אפשר לנסוע לצפת המרפשה! לסטים יתנפלו עליך, יקחו את כל אשר לך ובתור הוספה עוד יהרגוך נפש... ארץ י־ש־ר־א־ל... את המלים האחרונות הוא מתאמץ להטעים עד כמה שאפשר בקול מביע בוז ודראון, אבל חמתו עוד לא שככה.

— נקח, למשל, את הפרדות. האם באמריקה תראה ותמצא חיה סרוחה זו, ולו גם יתנו בעדה מלוא חבית זהב? שם טרם ורק טרם. טרם על האדמה, טרם מתחת לאדמה וטרם ממעל לאדמה. סע כאות נפשך והכל בחצי חנם. רק משגע יוכל לעלות מאמריקה לארץ־ישראל! אמנם גם הוא עוד ישוב לאמריקה... עוד לא יצא מדעתו, כדי להשאר בפלשתינה עכורה זו.

והדרך מטפסת ועולה, מעפילה בין כפי בראשית, מתרוממת על כתלי סלעים זקופים וגולשה פתאום אל העמק, טובלת בנחל מהיר־גלים ומשם היא עושה שנית קפיצה למעלה, כמו בכונה להרגיז את הבחור האמריקאי. קול תלונותיו מתערב ומתבולל בצלילים אחרים, צלילים טמירים ואדירים, צלילי שירת האביב בהרי הגליל. באדרת ירקרקת התעטפו ההרים, התקשטו בפרחי שלל צבעים, ופלגים יבלי מים שלחו מסתרי־נקרותיהם לבשר לכל עובר ושב, כי בא האביב. עטרת החרמון התנוצצה מרחוק ברבבות אשים ונגהות מבעד לערפל דק, שקוף. עננות לבנות הבתירו אותה לרגעים, והיא נראתה ככפת כסף ממורטה במשבצת חבצלות. אך עוברות העננות ונמוגות, משבצת החבצלות תאבד מעין רואה, ועטרת הכסף בולטת ומברקת על פני תכלת רקיע־אין־סוף.

אך הנה החלה השמש לבוא. הדממה התעמקה. בכו ורנו הפלגים, והמיתם ספרה, כי חיים כבירים ורעננים מפכים בכל ומכל, כי מלאה כל האדמה געגועים נשאים ונשגבים, געגועי פריחה וצמיחה, געגועי הריון ולדה. נגהות שקיעה נחו על סלעי ההרים המטפסים זה על זה וכסו בחכליל ענג את העשבים הגבוהים, שעלו מנקרותיהם. נשרים, נחפזים לקניהם, נשאו מעל לכפים, נשאו וצרחו; שרקו עדרים בין המשאבים, הריעו חלילי הרועים. וההרים קלטו את תערבת הקולות, והר להר מסרה בהד ממשך ועמום... הדרך התלה בנו: הנה תבוא במצר בין שני כתלי צורים ושפעת צל תכתירנו, וקרה נושמת עלינו, והנה תתרחב ונמשכה במישור על פני רצפת אבנים, ושמש שוקעת חוננת אותנו שנית בחסד קרניה. המערב לוהט מעל לחרבות מבצר עתיק. מן השער, שנשארו ממנו לפלטה רק שני עמודים גבוהים, זורם פלג שוטף. על הגלים השחורים, המבריקים כזפת, שוחה קשקשת נבובה של נחש בריח. הבידואי מחורן מוציא מכיסו חליל אגמון, שם אותו בפיו ומוציא המון צלילים פראים מלאי גבורה וחדוה. ופתאום פותח הבחור האמריקאי־הצפתי בשירה הומיה ומתחננת, סוערה ומתפרצת, חציה ערבית וחציה עברית כמרבית שירי הספרדים. הבידואי מחורן שבע רצון מאד, ומלא התפעלות הוא יורה מקנה־רובו. רעם היריה מתגלגל בין ההרים ומתערב עם יללת תנים נבהלים. הבחור מפסיק את שירו, שם בי את עיניו ואומר:

— חי נפשי! אלף אמריקות בעד גליל אחד! לו ידעת, מה שונא אני את אמריקה זו, איך היתה לי לתועבה, איך אני ממאסה! אלף אלפי מפלות עליה! עיני כהו מעשן ארובותיה, אזני חרשו משאון מכונותיה, ובתוך אלפי רבבות יושביה כמעט שיצאתי מדעתי מבדידות ועצב... לו ידעת, כמה כאב לבי, מדי זכרי את בית אבי, את צפת שלי...

פי פעור מתמהון למשמע אזני, אך הבחור כבר ממשיך שנית את שירתו והבידואי מרעים שוב מקנה־רובו, עד כי היו ההרים לחרדת אלהים. ה„מכר" מתנער ממחשבותיו הנוגות ומצטרף לה„פנטזי" *) במחיאות־כפים. החתן מטבריה שוחק מהנאה. אך הנה נחל עמק חוצה את דרכנו, נחוץ למצוא נתיבה אחרת. הערבי הזקן משתמש בהזדמנות זו, יורד מעל סוסו, רוחץ את ידיו ואת רגליו, כורע על ברכיו ומתפלל בלחש. האמריקאי נגש אלי ושואל בקול שיש בו גם חרטה, גם תקוה:

— שמע נא, מה דעתך, האוכל למצוא בעת איזו פרנסה בארץ ישראל? לו ידעת, לו רק ידעת... הן זה לא כבר דברתי בגנותה של ארצנו, והכל מכאב לב... הן היא הקיאה אותי מקרבה... מחסר לחם, פשוט מחסר לחם אלצתני לנוד עשר שנים תמימות בנכר, בין אנשים זרים לי, בתוך חיים זרים לי. אמנם פרנסה היתה לי שם, אבל לא יכלתי להתגבר על געגועי למולדתי... מולדת... הנך מבין? מולדת...

הערבי הזקן עוד כורע על שפת הנחל ושפתיו נעות. החתן מטבריה מתנועע אצל עין חרובים, הצומח מנקרת סלע וממלמל חרש את תפלת המנחה. המערב הולך ודועך והאמריקאי עומד בלי ניד ומביט אל ההרים העטופים צל... כאילו הוא מחכה מהם לתשובה, אם לא תקיאנו שנית מקרבה ארץ מולדתו...

*) פנטזי — הלולא, חינגא.

ד. שמעונוביץ.

# עתון עברי מצויר

שנה שניה -:- סיון התר"צ -:- מספר 6


# גַּעְגּוּעִים

חבורה שתקה. הבידואי מהרי חורן מזוין ברובה אנגלי ומקושט בטלית חדשה הקטיר את מקטרתו בהנאה מרבה והסתכל בעיון בכתובת־הקעקע אשר על ידיו. הערבי הזקן סכך על ראשו בשמשיה שהחזיק בידו, ואת רגליו היחפות הניע בלי הרף לשני צדי הסוסה, אך הסוסה השחורה לא שמה לב לדפיקותיו ותוסף להתנהל בלאט בדרך העולה ההרה. השביל הצר מתפתל בין אבנים, נמחק לרגעים בפלגי ההרים ועולה שנית מן המים. נטפים מבריקים מוסיפים עוד איזה רגעים לטפטף מהמפרסות שנתקו מן המים, ונדמה, כאילו הבהמות חוצבות פנינים מהאבנים השחורות. מוקפת חומת הרים מוריקים רבצה הכנרת בבקעה שלוה ומוצפת קרנים כשקוי־זהב אפלולי בקערת אזמרגדין. צפרים לבנות־כנף נשאו מעל למקוה־המים הגדול, דממת צהרים תקפה את הכל. הבחור החתן מטבריה שנסע לצפת אל כלתו לימי הפסח ישב על חמורו, כששתי רגליו מורדות לצד אחד, ונמנם. המכר*), צפתי גבה־קומה ורחב־כתפים הלך רגלי, כמאסף לכל השיירה, שקוע במחשבות. אחרי השיחה עם הבחור ששב מאמריקה כמעט שהחליט ללכת להתם. קצה נפשו בעבודתו הקשה. ומה הגמול? פת חרבה בצפת המרפשה. אותו הבחור ששב מאמריקה רכב לימינו על פרדה סרבנית ורטן חרש מבין שפתיו דברי גדופים כלפי בהמתו וכלפי הדרך הכבדה, אולם את עיניו לא הסיר אף רגע מעטרת הכסף אשר על ראש החרמון. זה עשר שנים אשר לא ראה אותו, את החרמון. עשר שנים רצופות שהה בנכר.

הדרך נעשתה קשה יותר ויותר, החם הציק מאד, אף עב קטנה לא נראתה בשמי־התכלת הצחים, אף זעזוע קל לא הרגש באויר. רק פלגים שקשקו והמו בין ערגות אבנים, פלגי־ הרים טהורים, אפיקי־ אביב שואנים. בקר וצאן גוחנים על האפיקים, שותים בצמא את המים הזכים, כשהרועה הקטן, לבוש טלית ארכה, שוכב לו פרקדן על מצע אבנים ומביט אל השמים. הבהמות שעליהן רכבנו עמדו כפעם בפעם על יד המעינות, כפפו את ראשיהן אל המים, כאילו התכונו לשתות, — תואנה היתה זאת להן, להנפש רצו ובמים לא נגעו. ביחוד הקשתה את ערפה הפרדה של הבחור האמריקאי. אותו בחור כבר הסיר מעל כתפיו את מעילו ואת חזיתו ונשאר רק בחלוקו הלבן, שגם הוא כבר היה רטוב מזעה. פניו המגלחים למשעי בלי סימן של זקן ושפם להטו מחם, ועיניו הגדולות והיפות, עינים שחורות של ספרדי טפוסי, הבריקו מכעס. הוא התרגז והתקצף וקלל במלכו ובאלהיו.

— הנה לכם ארץ ישראל, ארץ ישמעאל — הוא פונה אלי בזרגון נלעג, אשר למד לדעת בגיטו הניו־יורקית: השד הסיתני לעלות הנה. עשר שנים חייתי באמריקה ולא ידעתי רע, ופתאום — הרי לך ארץ ישראל: חפצתי לראות את אבי זקני היושב בצפת — יליד צפת אנכי — ושכחתי, כי יש לי עסק עם ארץ ישראל. ח, ח... באמריקה מהלך כזה מטבריה לצפת עוברים בעשרים רגע ופה... שש שעות רצופות התנועע והתנועע על גב פרדה ארורה, יקחנה

*) מכר — המשכיר את בהמותיו לנוסעים ומלוה אותם בדרכם.